This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A.R. 32
Vay & Frav.
Amer.
Columbia
SA 7178.22.9

Y

Vue de la Magdalena.

VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA,

EN 1823;

Gaspard (Théodore)

Par G. Mollien.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE LA CARTE DE COLOMBIA,
ET ORNÉ DE VUES ET DE DIVERS COSTUMES.

Deuxième Edition.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1825.

~~233515~~
SA 7178.22.9

Rec'd Aug 1. 1845

Bought with the Income of the Rev. Wm. Wesley Fund

PRÉFACE.

Monsieur le baron de Humboldt voyagea au commencement du siècle dans la plupart des provinces de la Colombia que j'ai visitées en 1823; c'était une raison bien puissante pour ne pas publier la description de ces contrées. Cependant, comme ce savant illustre les avait traversées dans un temps où elles étaient soumises aux Espagnols, et où le caractère politique du peuple n'avait rien de l'énergie d'une nation libre, cette révolution seule méritait d'être rapportée avec quelque détail. L'état physique du pays, les usages, les mœurs des habitans, avaient fait penser pendant long-temps que jamais une révolution politique ne pourrait s'opérer dans ces régions. Il était donc intéressant d'apprendre comment un peuple, dont une partie habite au

milieu de solitudes aussi affreuses que celles de l'Afrique, avait adopté et proclamé des principes qui semblaient lui être absolument étrangers.

Tels sont les motifs qui m'ont déterminé à mettre en ordre les notes que j'avais recueillies.

Loin de moi la prétention d'offrir un tableau complet de la Colombia ! je sens combien est imparfaite mon esquisse de cette nouvelle république; je crois pourtant n'avoir négligé aucun des traits propres à la faire connaître; il ne m'a manqué que le talent de la peindre avec des couleurs vives et brillantes; c'est pourquoi j'ai pris le parti de donner à mon ouvrage la forme simple d'une relation.

En rapportant minutieusement toutes les circonstances de mon voyage, et les événemens qui l'ont rendu très-fatigant, je n'ai pas eu l'intention d'exciter l'intérêt par la peinture des situations pénibles dans lesquelles je me suis trouvé; j'ai voulu seulement, en conservant à mon Voyage la forme d'un journal, indiquer aux personnes qui seraient tentées de parcourir

les mêmes régions, les dangers et les fatigues qui les attendent. Au reste, on ne trace jamais avec plus de vérité le tableau d'un pays qu'en rendant compte de la manière dont on a été affecté chaque jour en le traversant.

L'impartialité est le premier devoir d'un voyageur. Pénétré de ce principe, et ayant à juger en même temps les Indépendans et les Espagnols, j'ai loué franchement le courage des uns et quelques institutions des autres. Conformément à l'histoire, j'ai divisé aussi, dans mon Ouvrage, l'empire espagnol en deux ères, que généralement on confond ensemble : celle de la conquête et des crimes, et celle où, revenue à des sentimens plus humains, l'Espagne s'occupa de policer ses sujets d'Amérique. Sans dissimuler la lenteur des progrès de leur civilisation, je n'ai pu cependant m'empêcher de montrer qu'elle n'avait jamais été rétrograde; ce dont il est facile de se convaincre, puisque la révolution a éclaté dans l'Amérique vingt ans seulement après la nôtre, et qu'elle a eu le même caractère politique.

Après avoir dépeint avec une scrupuleuse impartialité la position respective des Espagnols et des Indépendans, la tâche d'un voyageur français, en Amérique, n'était pas achevée; d'autres lui restaient à remplir : il avait à s'expliquer sur la situation du commerce de sa patrie, et sur celle des intérêts de l'humanité, froissés depuis si long-temps dans le Nouveau-Monde. C'est pourquoi, d'une part, j'ai dû parler souvent de l'ascendant qu'y prend une nation rivale; et de l'autre, de l'état d'abjection où languissent encore les Indiens et les nègres; les premiers, seuls propriétaires légitimes du pays; les seconds, victimes déportées pour défricher des contrées où ils ne possèdent même pas la liberté. Mais à côté des réflexions affligeantes que ce spectacle m'inspirait, j'ai annoncé avec empressement l'espoir de voir tant d'infortunes finir par la résolution qu'ont prise partout les mulâtres et les métis espagnols d'adoucir le sort des races dont ils sont sortis. Cette généreuse résolution n'a pas été la seule que j'aie eu à citer; au premier rang,

j'ai rapporté celle qu'ils ont adoptée unanimement d'admettre toutes les nations du globe au partage d'un monde d'une étendue presque égale à l'Asie, et qui ne pouvait continuer à être le patrimoine exclusif de dix-sept millions d'hommes.

Quelque fondées que puissent être ces espérances d'amélioration, particulièrement dans la Colombia, je n'ai pas caché pourtant qu'elles sont subordonnées à l'apathie naturelle aux peuples des régions équinoxiales, à l'avidité de quelques étrangers privilégiés, et principalement à la question de la couleur, la dernière, et certainement la plus terrible qui reste à décider (1).

A l'exemple de Guillaume de Nassau, dans les Pays-Bas, Bolivar, après mille efforts, paraît avoir mis l'indépendance de sa patrie à l'abri de toute

(1) C'est l'opinion de la minorité (les créoles blancs) qui a hérité du pouvoir des Espagnols. Ses craintes à cet égard sont telles, qu'on l'a vue, sans motifs réels, exercer la plus active surveillance contre les hommes des Antilles, et, au risque d'être accusée d'ingratitude, rejeter avec hauteur leur alliance.

atteinte. Il est difficile d'en dire autant de quelques institutions qu'il lui a données; on est plutôt tenté de croire qu'elles courront plus d'un danger lorsque le législateur qui les défend ne sera plus. Ces pressentimens sont suggérés par le souvenir de ce qui s'est passé en France, à Saint-Domingue, au Mexique, où les gouvernemens sont tombés avec ceux qui les avaient fondés. Sans doute on opposera à ces faits la stabilité de la constitution des États-Unis. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'Amérique anglaise et l'Amérique espagnole? peut-on les comparer ensemble? autant vaudrait-il établir un parallèle entre leurs anciennes métropoles. Quelle distance, surtout, ne met pas entre elles la différence des croyances religieuses! Aussi, malgré les révolutions prodigieuses qui ont signalé notre époque, personne ne peut regarder comme très-durable cette conformité de principes politiques qui existent à présent entre les protestans anglais et les catholiques espagnols de l'Amérique. En effet, notre religion

sympathise si peu avec la démocratie, qu'on doit toujours craindre pour le maintien de la tranquillité dans une vaste république, où le clergé, corps riche, influant, guidé par un chef étranger, forme une puissance monarchique naturellement opposée aux gouvernemens populaires.

Au surplus, un changement dans les formes de la constitution de la Colombia en apporterait peu à la question de l'indépendance, résolue aux yeux de beaucoup de personnes le jour qu'une grande nation européenne l'a reconnue et en a pris à son compte les risques et les avantages.

VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France. — Les Açores. — Côte des États-Unis — Norfolck. — Washington. — Calmes. — Carthagène des Indes. — Départ pour Bogota. — Turbaco. — Barranca. — Route de Carthagène à la Magdaléna.

La lutte sanglante que soutenait l'Amérique espagnole, la révolution extraordinaire qui s'y était opérée, et qui avait ouvert les ports de ce continent si long-temps fermés aux étrangers, tout excitait au plus haut degré ma curiosité : je brûlais du désir de la contenter; une occasion s'offrit, j'en profitai : un bâtiment de guerre allait être envoyé dans la mer des Antilles pour

y protéger notre commerce, je sollicitai la faveur d'y être embarqué, on me l'accorda.

Mes préparatifs ne furent pas longs. En arrivant au port d'où je devais partir, j'appris que le navire sur lequel j'avais obtenu un passage toucherait d'abord aux États-Unis; ce détour, loin de me contrarier, me fit plaisir, puisqu'il me procurait les moyens de visiter l'une et l'autre Amérique.

Après quelques retards imprévus, on appareilla dans le courant du mois d'août 1822. Le 1er septembre nous reconnûmes les Açores; nous passâmes devant Saint-Michel; le lendemain de bonne heure nous vîmes Tercère, Saint-Georges et Pico. Nous ne rencontrâmes dans ces parages qu'un baleinier américain.

Notre traversée fut heureuse, et elle n'eût même été troublée par aucune inquiétude, si la brume qui règne sur les sondes de l'Amérique du Nord n'avait empêché nos marins d'obtenir des observations exactes et propres à fixer leur incertitude. Enfin, le 26 à six heures du soir, un pilote américain nous rassura en nous annonçant que nous n'étions pas loin de terre;

en effet, le lendemain nous découvrîmes les côtes sablonneuses de la Virginie couvertes de forêts de pins. A une heure de l'après-midi on jeta l'ancre à peu de distance du fort de Hampton, auquel on a donné le nom du président Monroe.

Avant qu'aucune embarcation se présentât pour me porter à Norfolck, qui se trouve à près de quatre lieues au sud-est de Hampton, j'eus le temps d'examiner le spectacle nouveau qui nous entourait. J'observai surtout avec intérêt le fort qu'on élève au milieu même de la rade; il est destiné à défendre l'entrée de la Chesapeak, par laquelle, en 1814, les Anglais ont pénétré jusqu'à Washington. On doit garnir ce fort de trois cents pièces d'artillerie.

Je ne pus que le 28 au soir me procurer, pour aller à Norfolck, un de ces pilotboats, si légers, mais en même temps si dangereux, où le timonnier est obligé de s'emprisonner dans un trou fort étroit pour n'être point emporté par les lames qui couvrent son navire : des bordées qu'il fallut courir empêchèrent d'arriver à la ville avant minuit.

Norfolck est avantageusement placée pour le

commerce, par le peu de distance où elle se trouve de la baie de la Chesapeak, qui reçoit un si grand nombre de rivières. Les rues de Norfolck, ainsi qu'on le remarque dans toutes les villes de construction anglaise, sont larges et bordées de trottoirs. Les maisons sont en briques; le peu d'uniformité des constructions, la propreté qui règne dans l'intérieur des habitations, égaient Norfolck et en rendent l'aspect agréable.

En voyant les pelouses vertes qui entourent chaque maison, les arbres qui en ombragent le faîte, on se croirait au milieu des champs, si, d'un autre côté, l'embarras que causent les charrettes se croisant de toutes parts, le mouvement du port que mille canots traversent dans tous les sens, n'annonçaient que Norfolck est très-commerçante.

Le 30 septembre je partis de cette ville pour Washington; jusqu'à minuit on navigua dans la Chesapeak; alors on entra dans le Potomac.

Au point du jour nous étions entre les côtes du Maryland et celles de la Virginie. La chaleur était assez forte : on voyait peu de culture, les

terres étaient encore vierges; malgré le bon marché auquel le gouvernement les vend, 50 francs l'acre, le système de l'esclavage maintenu dans ces provinces éloigne les colons, qui aiment mieux passer les Alleghanys et s'établir à l'ouest, où ils trouvent des terrains à 5 francs l'acre.

A une heure on distingua Mont-Vernon, maison qu'habitait Washington; son architecture est simple, mais que de souvenirs intéressans elle fait naître!

Nous avons laissé à notre droite l'embouchure de la Piscataway, près de laquelle on a élevé un fort destiné à défendre un jour la capitale des torches des Anglais. En le perdant de vue, nous découvrîmes Alexandria, ville florissante à l'époque de la guerre, aujourd'hui bien déchue; ses rues, tirées au cordeau, sont toutes tracées perpendiculairement à la rivière, ce qui produit un singulier effet, car d'un côté elle est bornée par des bois de pins, et de l'autre par des forêts de mâts. D'Alexandria nous aperçûmes le pont de bois de Washington, dont l'étendue est d'un mille; puis l'on nous indiqua Washington même, au milieu des champs labourés qui cou-

vrent presque tout le terrain renfermé dans l'enceinte qu'on lui a donnée.

Washington est une ville prodigieusement grande, si l'on considère le plan sur lequel on l'a tracée; ce n'est cependant qu'une solitude fort triste, où l'on ne peut manquer de s'ennuyer, si ce n'est à l'époque des séances du congrès. Alors seulement il y a du monde, et le petit nombre de maisons éparses dans la campagne se remplissent d'étrangers dont le concours anime la ville. Lorsque j'y étais il y avait peu d'habitans; je crus donc l'avoir vue tout entière le jour même de mon arrivée. Je ne répéterai pas la description de ses monumens, qui se trouve dans toutes les relations de voyages aux États-Unis. Le lendemain je me rembarquai sur le Potomac pour revenir à Norfolck. Nous mîmes vingt-quatre heures à parcourir les soixante lieues qui séparent les deux villes.

Notre bâtiment avait à se ravitailler à Norfolck. Peu de jours lui suffirent pour compléter ses provisions. Le 13 octobre nous levâmes l'ancre; le vent, qui, d'abord favorable, nous avait fait sortir de la rade et doubler le cap Henri,

devint tout-à-coup contraire et nous força de mouiller vis-à-vis de cette pointe : ce contretemps ne fut pas long; le lendemain nous remîmes à la voile, et avant le coucher du soleil nous perdîmes de vue les côtes de l'Amérique septentrionale.

En arrivant dans un pays où l'on n'est pas encore allé, chacun se communique les renseignemens qu'il a puisés dans les relations des voyageurs, et l'on écoute avidement les récits des personnes qui déjà l'ont visité. Quand on le quitte, ceux qui d'abord, par ignorance, avaient prêté une réligieuse attention aux récits de leurs devanciers, et s'étaient bornés au rôle passif d'auditeurs, s'empressent de se parer de leur nouvelle expérience, et goûtent un malin plaisir à contredire les opinions qu'ils avaient d'abord adoptés, comme suite d'observations réfléchies. Il en fut ainsi de chacun de nous; on s'empressa de se transmettre mutuellement ses remarques, et de les commenter : on avait vu avec étonnement plusieurs institutions qui semblaient offrir des contradictions choquantes avec les principes sur lesquels s'est élevé l'édifice social des États-

Unis. Le fouet dont on y frappe les nègres esclaves sifflait encore à nos oreilles (1); les préjugés sous lesquels gémissent les hommes de couleur révoltaient notre cœur; les mœurs avaient paru relâchées, il fallait qu'elles le fussent à un point assez remarquable pour provoquer la censure de marins naturellement peu sévères. On avait peu admiré surtout la police, qui, en laissant une grande liberté aux étrangers, leur offre peu de garantie contre la mauvaise foi des marchands ou l'infidélité des serviteurs. On se plaignait surtout de l'insouciance des Américains à prendre des mesures sanitaires contre la fièvre jaune, ce qui expose toutes les villes de la côte à des ravages annuels. En revanche, on ne put

(1) En 1820, on comptait aux États-Unis 1,538,128 esclaves. Ce n'est donc pas sans de puissans motifs que le gouvernement de cette république s'est joint aux Anglais pour s'opposer à la traite des nègres. Aussi, loin de permettre l'accroissement de leur population par de nouvelles recrues, il s'efforce, par tous les moyens possibles, de la diminuer, soit en la réexportant ailleurs, soit en rendant des lois terribles contre l'introduction des nègres. On n'a peut-être jamais publié contre cette race infortunée un décret plus violent que celui qui a été promulgué, en 1823, dans la Caroline du sud.

Ce décret porte que les capitaines marchands ayant à bord de

refuser des éloges à l'activité de leur commerce, au bon ordre de leur marine, à l'empressement avec lequel ils s'emparent de toutes les inventions nouvelles, et particulièrement des machines à vapeur, devenues pour eux, comme pour toutes les nations qui s'en servent, un moyen puissant et incalculable de richesse et de puissance. Chez plusieurs personnes, et surtout parmi les militaires, on avait cru reconnaître un penchant à l'aristocratie; quelques institutions nouvelles, comme l'établissement d'une école d'officiers à New-Yorck, indiquaient que le gouvernement, loin de le contrarier, le favorisait. Enfin, l'on entrevit une grande cause de division dans cette population noire qui peuple les provinces méridionales pendant que celles du nord n'en renferment qu'un petit nombre et s'opposent de tous leurs efforts au système des con-

leurs navires des hommes de couleur, libres ou esclaves, doivent les faire enfermer, durant leur séjour dans le port, dans la prison publique, et de plus, payer les frais de détention. Faute de se conformer à cette loi, les capitaines seront condamnés à une amende de mille dollars, et à deux mois d'emprisonnement; pour les nègres, libres ou esclaves, ils seront vendus, conformément à l'acte du 20 décembre 1820.

trées du sud. On montra en général de l'impartialité dans les jugemens qu'on porta sur des pays qu'on n'avait qu'aperçus; l'on convint que les mœurs de la Virginie pouvaient bien n'être pas celles de la Pensylvanie, et que le régime de l'esclavage donnait aux régions du sud une physionomie tellement particulière, qu'on avait peine à y reconnaître les traits du caractère anglais, on veut dire de cette activité créatrice qui opère des miracles dans tant d'endroits.

Les villes avaient paru tristes, les campagnes assez monotones à cause des forêts de pins qui les couvrent, et les routes peu commodes, parce qu'on les affermit avec des poutres qu'on pose en travers, comme en Russie. Le climat de Norfolck avait semblé trop chaud, celui de Washington trop froid et trop humide. Les maisons avaient généralement plu par la propreté, la simplicité qui y règne, et l'on n'avait pu s'empêcher de reconnaître chez les habitans un grand fond d'obligeance et d'hospitalité; on avouait que ces qualités étaient plus réelles chez les femmes, et que les hommes avaient généralement conservé la taciturnité anglaise.

La mer était si belle, le vent si favorable, que nous faisions chaque jour beaucoup de chemin. La joie que nous ressentions d'arriver promptement dans les mers équinoxiales, contribuait beaucoup à égayer nos conversations. Les vents vinrent tout-à-coup refroidir les esprits, et faire succéder à l'espoir d'une traversée courte et heureuse, l'ennuyeuse contrariété d'un long voyage. Les calmes nous surprirent dans le voisinage des Bermudes. Nous cherchâmes en vain des distractions sur la surface immobile de l'Océan; en vain, les regards fixés sur l'horizon, nous nous efforcions de découvrir quelque mouvement sur la plaine liquide; tout était tranquille. Enfin quelques poissons parurent, le plaisir de leur donner la chasse fut doublé par l'espoir qu'ils étaient les précurseurs des vents.

Leur arrivée n'avait pas été un indice trompeur : le 24 octobre une brise de sud-sud-ouest nous tira de notre position déplaisante, et nous conduisit jusqu'au 31e de latitude et au 64e de longitude. Cependant on ne coupa le tropique que le 3 novembre. Le 8 nous reconnûmes Por-

to-Rico : nous nous trouvions par 14° 52', et le lendemain nous naviguâmes en vue des petites îles de Zachée, de Mona et de Monilla. Ces rochers isolés, couverts de broussailles et de liserons, semblent inabordables : avant la nuit on ne les apercevait plus; nous étions entrés dans la mer des Antilles. Deux jours après nous vîmes terre; on sonda, et l'on trouva fond à quarante-cinq brasses. Arrivés ensuite par 11° 18' de latitude, nous rencontrâmes la flotille de Colombia, expédiée pour former le blocus de Maracaïbo, tombée au pouvoir du général espagnol Morales.

Le capitaine n'était pas sans inquiétude depuis qu'il approchait de terre. Les bas-fonds que la sonde lui indiquait de tous côtés, la variation des courans, les orages qui chaque jour éclataient, l'inhospitalité des côtes, justifiaient ses craintes; elles diminuèrent le 15 en voyant la pointe de Zamba, promontoire formé de dix mamelons inégaux. Enfin le 17 on aperçut le couvent bâti sur la Popa; Carthagène est au pied de cette hauteur. Nous fîmes aussitôt des signaux pour qu'on nous envoyât un pilote; le jour finit avant que personne vînt à bord; il fallut mouiller:

nous étions devant Punta-Canoa. Le lendemain on leva l'ancre de bonne heure, et on fit route pour le port : on eut bientôt dépassé Boca-Grande, canal que les Espagnols ont comblé en y coulant de vieux navires pour mieux défendre les approches de Carthagène. Peu d'instans ensuite nous donnâmes dans la passe de Boca-Chica, bordée de deux châteaux assez forts. Un officier expédié par le commandant d'un des châteaux vint à bord, on largua ensuite toutes les voiles, et l'on entra dans le superbe port de Carthagène, à cinq heures du soir.

Le bâtiment ne tarda pas à partir, et j'eus le regret de me séparer des personnes dont la société aimable avait adouci les ennuis de la traversée. L'espoir de pénétrer bientôt dans la Cordillère, en réveillant mes goûts pour les voyages par terre, m'avait déterminé à ne pas aller plus loin sur mer; je restai à Carthagène.

J'avais à me garder, en arrivant dans cette ville, de ces préventions favorables qu'on reçoit toujours en venant de la mer : tout paraît beau alors; la moindre verdure est un parterre, une bicoque un palais, toute terre un lieu de délices.

J'éprouvai, au contraire, une impression bien différente, et la comparaison que j'eus à établir entre Norfolck et Carthagène ne fut pas à l'avantage des villes de l'Amérique du Sud. En effet, Carthagène offre l'aspect lugubre d'un cloître : de longues galeries, des colonnes basses et lourdes, des rues étroites et sombres, parce que des terrasses trop saillantes y dérobent la moitié du jour; la plupart des habitations sales, enfumées, misérables, et renfermant des êtres plus sales, plus noirs et plus pauvres encore : tel est le tableau que présente d'abord cette cité, décorée du nom de la rivale de Rome. Cependant, quand on entre dans les maisons, leur construction, bizarre au premier coup d'œil, paraît ensuite bien calculée, parce qu'on aperçoit qu'on les a disposées de manière que la fraîcheur y pénétrât. Les chambres ne sont que d'immenses vestibules où l'on respirerait avec délices l'air, malheureusement trop rare, qui s'y introduit, si l'on n'était déchiré par les piqûres de mille insectes, moins cruels encore que les chauve-souris, dont le nombre est infini, et la morsure, dit-on, très-dangereuse.

Une table, une demi-douzaine de chaises en bois, un lit de sangle, une jarre, deux chandeliers, composent ordinairement l'ameublement de ces halles bâties en briques et recouvertes en tuiles. Deux siéges qu'a soutenus Carthagène ont ruiné les ressources du plus grand nombre des familles.

Il y a à Carthagène deux couvens d'hommes, et deux couvens de femmes; l'un renferme vingt-cinq moines, l'autre trente religieuses. Cette ville possède aussi deux hôpitaux.

Carthagène est une place extrêmement forte, et très-étendue; 9000 hommes au moins seraient nécessaires pour en protéger tous les points. On admire les citernes immenses que renferment ses murs; l'eau qu'on y conserve est très-bonne. Carthagène est donc plutôt une ville de guerre qu'un port de commerce, et elle cessera tout-à-fait d'en être un quand elle ne sera plus l'entrepôt de Panama.

Éloignée de deux cents lieues de l'équateur, la température y est brûlante et malsaine; la fièvre jaune y fait de fréquens ravages.

La population de Carthagène, qui est de 18,000

âmes, ne se compose en grande partie que d'hommes de couleur; la plupart sont matelots ou pêcheurs. Plusieurs tiennent des boutiques de mercerie ou de comestibles, d'autres exercent des métiers utiles; ils déploient une industrie naissante qui n'aurait peut-être besoin que d'encouragement et d'émulation pour prospérer. Ils font de très-jolis ouvrages en écaille, sont habiles bijoutiers, bons charpentiers, excellens cordonniers, tailleurs passables, menuisiers médiocres, forgerons plutôt que serruriers, maçons dépourvus d'idées de proportion, et mauvais peintres, mais musiciens passionnés.

Les dangers de la mer, une industrie souvent louée et toujours bien payée, ont inspiré aux gens de couleur un orgueil dont on a parfois à se plaindre. Leur vivacité et leur pétulance contrastent singulièrement avec la nonchalance et la douceur des hommes qu'on appelle blancs; de sorte que, malgré leur paresse, ils semblent actifs et laborieux. Ce sont eux aussi qui se chargent de la contrebande; ils y mettent une bonne foi qui est un reproche pour les administrateurs chargés d'arrêter ce désordre.

Les femmes de couleur issues des négresses et des blancs sont grandes et beaucoup plus agréables que les mulâtresses de nos Antilles, généralement trop grasses; filles des Indiennes et des nègres, elles ont plus de délicatesse et d'expression dans la physionomie. Si, d'un côté, les races s'affaiblissent sous les tropiques à mesure qu'elles deviennent plus blanches, d'un autre, elles s'embellissent; c'est pourquoi toutes les mulâtresses sont fort inférieures en beauté aux femmes blanches, et perdent beaucoup à se trouver avec elles; ce qui arrive assez souvent chez les Espagnols, parce qu'il n'y a pas dans les églises de places privilégiées, comme dans les temples des États-Unis. Chez les Espagnols, tout le monde prie Dieu ensemble, n'importe la couleur, et le peuple ne tarderait pas à se soulever, si l'autorité affichait à la porte d'une église : *To day instruction for the men of colour.*

Durant mon séjour à Carthagène, les tribus indiennes qui vivent dans le voisinage de cette ville y répandirent tour à tour la joie et l'effroi. Quelques Indiens du Darien étant venus reconnaître la souveraineté de la république, et de-

mander des présens, causèrent une grande satisfaction à l'administration; mais ce triomphe fut bientôt troublé par la nouvelle de la prise de Sainte-Marthe par les Indiens de la Cienega. Ce mouvement parut d'assez haute importance pour faire déclarer Carthagène en état de siége pendant quarante jours.

Le 1er janvier 1823, je me disposai à partir pour Santa-Fé de Bogota. Les craintes que le voisinage de Moralès, alors maître de Maracaïbo, répandait partout m'avaient empêché de me mettre plus tôt en route. Une fois bien sûr que le général espagnol n'approchait pas du Rio-Magdaléna, je m'adressai à l'intendant pour avoir des chevaux. Cet administrateur dépêcha de tous côtés pour en découvrir. Comme l'armée de Montilla, le chef des patriotes, était en remonte, les gens de la campagne tenaient leurs animaux cachés dans les bois, pour les soustraire aux réquisitions. Enfin l'on en trouva, et malgré les plaintes assez fondées de ceux à qui ils appartenaient, on les amena harassés, épuisés de faim et de soif. Tandis que, trop confiant dans les soins de mon muletier, je m'occupais

des apprêts de mon voyage, on se bornait à attacher les chevaux dans une cour sans leur donner pendant trois jours une botte d'herbe à manger; m'étant mis en route sans le savoir, mes montures me causèrent un grand embarras; à chaque instant les pauvres bêtes tombaient d'inanition dans le chemin.

La chaleur était très-forte, nous cheminions avec bien de la peine dans les bois, lorsque j'entendis derrière moi quelqu'un me crier en français : *Monsieur, où allez-vous?* La question, la langue dans laquelle on me l'adressait, me firent tourner la tête; je vis un jeune homme qui pressait son cheval pour me joindre. Après avoir satisfait à sa demande, il prévint les miennes, en m'apprenant qu'il était né à Saint-Etienne en Forest, et qu'exerçant le métier d'armurier, il était venu à la Colombia avec l'espoir d'y faire fortune. Ses calculs s'étaient trouvés faux sur tous les points. Après m'avoir raconté d'autres particularités, il me proposa de m'accompagner; j'acceptai bien volontiers son offre, et je ne m'en repentis pas; car, témoin du tourment que me causaient mes chevaux, il me ren-

dit beaucoup de services, soit en aidant le muletier, soit en pressant avec son cheval ceux des miens qui restaient en arrière. Nous dépassâmes Ternero, et, tout en nous entretenant des brigandages que des déserteurs avaient commis sur cette route peu de temps auparavant, nous arrivâmes sans accident à Turbaco, bien fatigués de cette première journée.

Une lettre de recommandation que m'avait donnée l'intendant de Carthagène pour tous les alcades me valut un bon accueil à Turbaco; l'alcade me fit loger chez un notable de l'endroit : c'était un peintre, qualité que prennent les barbouilleurs du pays : mon hôte eut pour moi mille complaisances.

Conformément à la coutume des Américains-Espagnols lorsqu'ils voyagent, je m'étais muni d'une chaudière, d'une poêle à frire, de tous les ustensiles et de toutes les provisions qui manquent absolument sur les routes; j'avais de plus un de ces lits que l'on tire d'Espagne, et dont la commodité est généralement appréciée, parce qu'on peut les renfermer dans un coffre aisé à charger sur les bêtes de somme. Ainsi je causai

peu de gêne à mon hôte; on dressa mon lit dans une des meilleures chambres de sa maison. J'éprouvai toute la nuit un froid très-vif, preuve que ce lieu serait très-sain pour les Européens, qui, par crainte du climat de Carthagène, viendraient y attendre que les navires fussent prêts à appareiller. Turbaco n'est qu'à six lieues de Carthagène, ce qui rend le séjour de ce village doublement agréable par la facilité que l'on a de revenir promptement au centre des affaires.

Je sortis de Turbaco le lendemain; l'alcade m'avait procuré deux chevaux de selle, en échange de nos mauvaises montures de la veille. Malgré la chaleur excessive, nous arrivâmes de bonne heure à Ajona; je me présentai chez l'alcade, je n'en reçus qu'un billet de logement, pour aller chez un de ses administrés. Quand je demandai des chevaux à l'alcade, il me répondit que ce ne serait que pour le jour suivant; contre-temps fâcheux. Mon hôte, à qui je contai mon embarras, mit aussitôt du monde en campagne pour m'amener ses mules qu'il me loua; avant quatre heures mon bagage était chargé. Un verre de rhum prouva ma gratitude à ce brave homme,

et je m'aperçus cette fois, comme dans mainte autre occasion, que chez les Chrétiens d'Amérique les services et la reconnaissance s'obtenaient avec cette liqueur, comme chez les nègres mahométans d'Afrique avec du tabac.

La nuit nous surprit bientôt, et notre marche fut incertaine. Après avoir erré long-temps dans les bois, le secours d'un clair de lune nous fit retrouver notre chemin, et à neuf heures du soir nous étions sur les bords du Dique; c'est un bras de la Magdaléna par lequel l'on descend à Carthagène dans le temps des pluies. Quand je le passai, ses eaux étaient fort basses, et cependant nos chevaux en avaient jusqu'à la selle. On n'a pas encore établi un pont ou un bac sur ce canal, quoiqu'on en ait placé à des passages beaucoup moins difficiles; cependant le voyageur a moins à se plaindre de ce gué incommode que des moustiques qui l'infestent. C'est en vain que l'on se hâte de fuir ces rives désolées, on retrouve ces redoutables insectes à Mahatés, hameau de deux cents habitans; il est impossible d'y dormir.

Nous étions tous debout avant le jour pour

sortir promptement de ce lieu de souffrance. A sept heures nous traversions Santa-Crux, qui est à trois lieues plus loin : ce hameau est composé de vingt-deux cases de nègres ; ils cultivent du coton. Il est singulier que les nègres, qui ont transporté en Amérique tant de coutumes et jusqu'aux outils et aux instrumens des contrées d'où on les a tirés, n'aient donné nulle part la forme ronde à leurs ajoupas ; ils sont tous carrés.

A Ariando, l'alcade nous reçut dans sa cabane, faite de claies de joncs et enduite de boue mêlée de paille.

Près d'Ariando nous rencontrâmes un courrier du gouvernement, chargé d'un ordre qui enjoignait à l'intendant de Carthagène de déporter trois cents Espagnols. Cet homme se fâcha de ce que mon muletier avait dit *Santa-Fé*, au lieu de *Bogota*, en parlant de la capitale. Cette querelle heureusement n'eut pas de suite.

Nous déocuvrîmes Barranca du haut de la côte sur le penchant de laquelle on a bâti ce village. J'y logeai chez un vieux Péruvien, dont les services pour la cause de la liberté avaient été si importans, qu'il se flattait d'obtenir la place de

directeur des postes de Carthagène, dont les appointemens sont de 10,000 francs.

Quoiqu'il n'y ait sur la route de Carthagène à Barranca ni sommets escarpés à franchir, ni rivières profondes à passer, la chaleur étouffante qui y règne, l'air rare et brûlant qu'on respire dans les forêts qu'elle traverse, font beaucoup souffrir le voyageur européen. Il est vrai qu'il reçoit en dédommagement de ses maux l'hospitalité : c'est beaucoup de trouver dans les déserts du Nouveau-Monde un gîte, une cuisine, et de pouvoir se procurer à peu de frais des poules, des œufs et du pain ; rarement on y trouve de la viande de bœuf. A très-peu d'exceptions près, j'eus à me louer des alcades.

La nature de ces contrées est belle pour ceux qui en aiment le désordre et la parure sauvage. Des arbres d'une grande élévation, une végétation vigoureuse, couvrent tout le pays ; leur ombrage serait délicieux si quelques zéphirs pouvaient y pénétrer. Le mahagua (bombax) mérite surtout de fixer l'admiration du voyageur ; la tige de cet arbre est très-haute, et porte au sommet un feuillage extrêmement touffu. Le fruit

renferme une matière laineuse, que les nègres recueillent avec grand soin pour en rembourrer leurs oreillers.

L'homme a planté peu de choses sur ces vastes terrains; quelques champs de coton, du maïs, quelques pieds d'indigo, composent toutes ses richesses agricoles. Soumis à un maître indulgent, le nègre, car c'est avec le mulâtre l'espèce d'hommes que l'on y rencontre le plus fréquemment, se livre à l'oisiveté, à laquelle l'invitent les chaleurs de la ligne et la multiplicité des fêtes religieuses. Tenu de remettre au propriétaire une rente fixe et modique, il est exact à la payer, parce qu'il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup pour s'en procurer le montant. Aussi retrouve-t-on dans l'espace qui sépare Barranca de la mer un territoire cultivé et habité comme les pays que j'avais parcourus en Afrique; quelquefois j'aurais été tenté de croire que je voyageais encore sur ce continent, si je n'avais vu partout l'autorité entre les mains des blancs ou de gens qui prétendent à ce titre sans avoir le droit bien réel de le porter.

Le chemin, quoique assez commode, n'est

pas d'un niveau bien égal ; le terrain est mamelonné, on monte et l'on descend assez souvent. Le commerce qui se fait par cette voie est considérable, puisque, dans la saison de la sécheresse, c'est la principale communication entre la capitale et les côtes ; néanmoins aucun des villages que l'on rencontre n'est riche : il y a quelques bestiaux, dans cette saison ils sont bien chétifs. De même que les plantes, les animaux dans les plaines des tropiques appellent les pluies pour reprendre une nouvelle vie ; lorsqu'elles ont cessé, ils languissent de nouveau. Les chevaux sont assez communs, et de même très-maigres.

Des jaguars, des singes, des perroquets, font retentir l'air de leurs cris ; un grand nombre de cerfs et de cochons marrons peuplent les forêts.

Rien n'est pittoresque dans une longue forêt, dont seulement quelques fleurs varient de temps en temps l'uniformité. Lorsqu'on approche de la Magdaléna, le coup d'œil est plus riant ; ce ne sont plus ces grès arides qui rendent si triste le chemin de Carthagène jusqu'à Barranca ; des

terres d'alluvion semblent inviter l'habitant à les mieux cultiver; la verdure, plus souvent arrosée, y est moins pâle, et les bestiaux trouvant des pâturages moins secs, y sont plus gras et se multiplient davantage.

Barranca, où les voyageurs qui remontent la Magdaléna s'embarquent dans la saison de la sécheresse, est mal peuplé, malgré sa situation agréable. Si la chaleur y est très-forte dans la journée, la brise qui souffle de temps en temps rafraîchit l'atmosphère; ce n'est pas le seul bienfait qu'elle procure, elle emporte aussi vers le haut du fleuve les nombreuses nuées de moustiques : Barranca n'en est point incommodé. L'importance dont ce lieu jouit aujourd'hui, à cause des pirogues ou des ânes qu'on y loue aux voyageurs, cessera quand on aura rendu le Dique navigable en toute saison; on a le projet de s'en occuper.

CHAPITRE II.

Départ de Barranca. — Village de Ténériffe. — Sembrano. — Ile San-Pedro. — Pinto. — Santa-Ana. — Monpox. — Gouverneur de Monpox. — Commerce de Monpox. — Départ de Monpox. — Margarita. — Guama. — Penon. — Banko. — Sierra-Ocana. — Rejidor. — Rio-Viejo. — Morales. — Vadillo. — Habitans de la Magdaléna. — Boca-Rosario. — San-Pablo. — Pointe de Barbacoa. — Garapata. — Angustura. — Naré.

Il faut remonter la Magdaléna pour aller à Bogota; c'est une navigation fort pénible et fort longue, car elle dure un mois; cependant on préfère cette voie à la route par terre. Avant de m'embarquer, je consultai mon hôte. Il me donna des conseils en peu de mots et me peignit sous les couleurs les plus noires les souffrances que j'aurais à endurer.

Je reconnus qu'il m'avait dit la vérité, en

voyant les cinq matelots qui devaient conduire ma pirogue. Ils étaient complétement ivres. Leurs figures sauvages avaient quelque chose de sinistre qui cependant tenait plutôt, ainsi que j'en fis depuis l'expérience, à l'état où ils se trouvaient qu'à un caractère cruel. Grâce aux soins du vieux Péruvien, les arrangemens furent promptement conclus; à cinq heures tous mes effets étaient à bord de ma frêle embarcation. Mes *bogas*, c'est ainsi que s'appellent les mariniers de la Magdaléna, firent leurs adieux à Barranca en chantant les litanies de la Vierge.

A chaque coup de perche que mes bogas donnaient pour pousser la pirogue en avant, ils chancelaient et tombaient les uns après les autres dans l'eau. A sept heures on passa devant Barranca Vieja. A huit heures et demie nous nous arrêtâmes à Oiougar.

Nous en sortîmes le lendemain avant le lever du soleil. Lorsqu'il parut nous vîmes avec délices Buéna-Vista (belle vue) dont le nom n'est pas mal appliqué. La position de ce village est charmante.

Nous voyagions entre les rives verdoyantes

d'un fleuve qui, aussi large que le Sénégal, m'offrit bien d'autres traits de ressemblance avec lui; l'état inculte de ses bords, la solitude des forêts qui les couvrent, la chaleur qui s'y fait sentir, et les hommes noirs qu'on y aperçoit à de longues distances assis dans des cabanes de joncs entourées de champs de maïs, ou bravant les courans du fleuve dans des troncs d'arbres creusés, me transportaient en Afrique.

Le nègre de la Magdaléna n'a cependant pas le mâle courage, l'intrépidité et les forces musculeuses de celui du Sénégal; il n'a point, non plus, dans son Dieu cette confiance aveugle qu'inspire à l'autre un chiffon de papier vendu par un prêtre imposteur. L'Africain, sûr de l'efficacité d'un tel talisman, ne craint ni la dent du crocodile ni le venin du serpent; il se jette sans crainte à l'eau, ou pénètre sans inquiétude dans les broussailles. Le noir abâtardi de la Magdaléna redoute partout des ennemis et n'oublie jamais les lieux où l'imprudence a péri.

« Ici, me disaient mes bogas, un homme et son âne ont été mordus par un serpent; là un boga a été dévoré par un caïman; à cet endroit

un jaguar a mis en pièces un enfant. » Tels sont les souvenirs affreux qu'offre de toutes parts la Magdaléna. L'Africain, sur les fleuves de sa terre natale, ne cite au contraire que les combats de l'homme contre les bêtes féroces, et les victoires qui ont couronné une lutte soutenue avec une valeur fanatique.

(1) Nous suivions la rive de Sainte-Marthe, malgré le risque que nous pouvions courir de rencontrer des partisans de Moralès; c'était pour éviter les courans de l'autre rive, qui sont bien dangereux. Après avoir passé devant Ténériffe, on s'arrêta sur une plage sablonneuse dépendante de la province de Carthagène. Nous étions à trois lieues de Ténériffe. Nous avions parcouru treize lieues dans la journée.

Le travail de mes bogas était devenu très-pénible. Le fleuve, très-resserré, avait un courant violent que l'on n'évitait qu'en s'approchant de terre et en s'accrochant aux branches des arbres. On éprouve ici des brises du nord, elles tempèrent la chaleur qui est très-forte, surtout pen-

(1) 20 janvier.

dant une partie de la nuit, parce qu'alors elles cessent de souffler. Depuis deux heures du matin, au contraire, jusqu'au lever du soleil, le froid est si piquant que je ne pouvais dormir. Depuis la veille nous n'étions plus seuls à parcourir le fleuve. Des pêcheurs et des caïmans nous donnaient continuellement le spectacle de la chasse active qu'ils font aux poissons.

A deux heures on passa devant Sembrano; à l'île San-Pedro, nous entrâmes dans le bras du fleuve qui est à droite; le coup d'œil en était délicieux. L'île San-Pedro est entièrement couverte d'arbres dont les branches servent de refuge à des milliers de perroquets : le plumage varié des aras forme un agréable contraste avec le vert sombre des arbres, et les cris aigus de ces oiseaux animent le silence de cette partie du fleuve, où l'eau coule paisiblement. L'homme trouverait dans ces lieux solitaires une retraite où un sol enrichi par les débordemens du fleuve récompenserait largement ses travaux. La situation est en même temps avantageuse pour un établissement commercial, puisqu'on se trouverait à une distance convenable de Barranca et de Monpox.

En sortant de cet asile de paix, où une colonie industrieuse remplacera sans doute un jour ces familles d'oiseaux, nous trouvâmes des écueils et des courans rapides. Un promontoire formé de rochers énormes contre lequel la masse des eaux de la Magdaléna vient se briser, cause un courant dont nous ne franchîmes le danger qu'avec peine. Rentrés dans des eaux plus calmes, nous avons navigué jusqu'à dix heures du soir. Un banc de sable fut, comme à l'ordinaire, notre gîte.

Peu accoutumé encore au genre de vie auquel on est condamné sur la Magdaléna, le voisinage des serpens et des caïmans, les piqûres des moustiques, le froid glacial causé par les rosées et l'humidité du sol, m'avaient empêché de dormir pendant toute la nuit. Dans la suite, plus aguerri contre ces incommodités, le besoin de repos me les fit braver.

Lorsqu'on est témoin des fatigues que supportent les mariniers de la Magdaléna, on se borne, malgré l'empressement que l'on a d'arriver, à gémir, sans se fâcher des retards que l'on éprouve. Les bogas s'arrêtent le plus souvent qu'ils peuvent; aujourd'hui il s'agissait pour

eux de déterrer des œufs de tortue; leurs efforts furent inutiles, ils ne rapportèrent de leur chasse que vingt-quatre œufs de caïman qu'ils brisèrent; action fort utile : à peine avaient-ils fait ce sacrifice, que le bonheur sembla leur sourire. Un pêcheur passa près de nous, sa pirogue était chargée de poissons; ma générosité fut invoquée, et je la déployai à peu de frais, puisqu'avec deux réaux j'achetai douze poissons très-gros, qui suffirent pour plusieurs repas.

Moins effrayés des périls dont on nous avait dit que nous serions menacés en suivant la rive de la province de Sainte-Marthe, nous avons continué à la côtoyer. On s'arrêta quelques instans à Pinto, pour acheter du tabac et des cannes à sucre; denrées qui dans cet endroit sont en grande abondance et de qualité supérieure.

Mes bogas, toujours avides de leurs œufs de tortue, se figurèrent qu'ils seraient plus heureux sur un banc de sable à peu de distance de Pinto. Ils s'étaient trompés. Quelques œufs de caïman furent brisés contre la pirogue sous les yeux d'un de ces reptiles dont on voyait le museau au-dessus de l'eau et tout près du rivage. Il ne nous

quitta que lorsque la destruction de ses œufs fut achevée. Ayant laissé à notre droite l'embouchure du Cauca, nous vîmes Santa-Ana avant la nuit.

Le jour commençait à paraître lorsque nous reconnûmes Monpox. Je montai avec peine sur les décombres du quai dont la rive du fleuve était jadis revêtue : il l'a renversé en grande partie. Lorsque je fus en haut, on me fit traverser une place assez régulière, puis on me conduisit à la maison du gouverneur. La lettre de recommandation dont j'étais porteur me valut des honnêtetés et l'offre d'un logement, que j'acceptai.

Le gouverneur ne se borna pas à ces attentions. Le soir nous parcourûmes à cheval toute la ville : il s'empressa de me faire examiner les préparatifs de défense qu'il avait faits dans le cas d'une attaque de la part de Morales. Je donnai, comme je le devais, de grands éloges à l'art avec lequel il avait fortifié une ville ouverte. « Ici, me dit-il d'abord, s'élevaient des maisons et un bois assez touffu ; tout a disparu : j'y ai fait mettre le feu pour mieux découvrir l'ennemi. Ces fossés

arrêteront sa cavalerie; la mienne, au contraire, soutenue par mon infanterie, fera parmi ses troupes un grand carnage, pendant que mes chaloupes canonnières feront un feu terrible sur les siennes. » Vainement je cherchais à voir tout ce qu'il me montrait; car quarante hommes à cheval, tout nus, appelés dragons, et campés au milieu de la campagne, sous un hangar couvert de chaume, et deux cents hommes de milice, casernés dans un ancien collége de jésuites, composaient toute son armée; enfin cinq bateaux, armés chacun d'un canon, formaient sa marine.

La ville n'est pas sans intérêt par sa position. Les rues sont d'une largeur convenable, dans quelques-unes il y a des trottoirs. Les maisons, quoique basses, sont régulièrement bâties; les barreaux des fenêtres sont en fer, ce qui les rend moins tristes qu'à Carthagène, où ils sont en bois. Construites de manière qu'on peut y jouir du plus de fraîcheur possible, on n'a pas été ingénieux pour les éclairer. Intérieurement règnent de longues galeries très-peu élevées, afin que le soleil n'y pénètre jamais. Quoique

les relations commerciales de Mompox aient beaucoup perdu de leur importance, elles offrent encore un certain intérêt. En effet, par Ocana, cette ville reçoit le tabac, le sucre et les farines de Pamplona et Cucuta. Antioquia lui envoie l'or; Santa-Fé, les produits du haut de la Magdaléna. Monpox est réellement un point fort important.

Le climat est brûlant (25 à 30°); aussi passe-t-on toutes les nuits assis dans les rues, pour y respirer le frais et être moins tourmenté des moustiques. Le ciel est constamment couvert; rarement on jouit d'un jour sans nuages. Les nuits, au contraire, toujours étincelantes, sont vraiment délicieuses; il y a un grand charme à se promener alors dans les rues : on trouve, comme à Norfolck, des sociétés fort gaies réunies à la porte de leurs maisons. Ce sont de tous côtés de longs éclats de rire auxquels les passans prennent part sans façon. Loin que l'on se formalise de cette familiarité, elle plaît infiniment, parce que la cordialité la plus franche préside à ces réunions. Ainsi s'écoule la vie des habitans de Monpox : le jour dans leurs hamacs, la nuit

à leurs portes. Rien ne troublerait leur paisible existence, s'ils n'étaient affligés de *goîtres* qui les défigurent d'une manière horrible. Sans cette infirmité, presque générale à un certain âge (trente à quarante ans), ils auraient une figure agréable, quoiqu'il leur manque l'expression vive des habitans de Carthagène, et le teint doucement coloré de ceux de Bogota.

La manière de vivre du peuple de Monpox diffère peu de celle qu'ont adoptée tous les habitans des *tierras calientes* (1) de l'Amérique du sud. Toutes les classes ont un goût funeste pour les liqueurs fortes (2); néanmoins les Monpoxiens ne boivent que de l'eau à leurs repas. On mange beaucoup de porc; l'on a une passion telle pour cet animal dégoûtant, que beaucoup de femmes prennent du plaisir à en élever, et s'en font suivre comme de petits chiens.

(1) *Terres chaudes* : c'est ainsi que dans l'Amérique méridionale on désigne les plaines et les parties basses des montagnes embrasées par une chaleur étouffante.

(2) Il y a dans la journée diverses époques consacrées à boire; ce sont *las siete*, *las onze*, *las dos*, *las quatre*, etc., etc.; si bien qu'avant la nuit chacun a vidé sa bouteille d'eau-de-vie.

Les retards que j'avais éprouvés à cause des fêtes par lesquelles on avait célébré la prise de Sainte-Marthe sur les Espagnols, cessèrent enfin le 27; mais que de contrariétés à l'instant de mon départ! J'avais engagé six matelots, je n'en trouvai que cinq; l'un d'eux, me dit-on, était tombé malade, et avait dépensé une partie de l'argent que je lui avais payé d'avance. Ma pirogue était calfatée avec de la graisse de caïman, il était par conséquent impossible d'y dormir sans être asphyxié par l'odeur infecte qu'elle exhalait. On m'en donna une autre; celle-ci avait besoin d'être radoubée, ce fut bientôt fait. Quand nous nous fûmes un peu avancés dans la rivière, l'eau entra dans la pirogue en telle quantité qu'il fallut regagner la rive. Enfin l'obligeance d'un habitant, qui me loua sa pirogue, me permit de partir à midi. Je n'ai parlé de ces désagrémens que pour donner une idée de ceux qui peuvent dans l'Amérique espagnole entraver la marche d'un voyageur.

A chaque instant mes bogas faisaient halte au pied des habitations qui couvrent l'île où est bâtie Monpox. Ces habitations, les plantations

de bananiers, les embarcations légères qui reviennent de la pêche, ou qui portent à la ville les produits du sol, animent tellement cette partie du fleuve, que l'on croirait avoir passé de la Magdaléna, attristée par des solitudes affreuses, sur un fleuve traversant un pays riche de culture.

Nous nous arrêtâmes le soir à Margarita, village où nous devions prendre un boga qui pût remplacer le malade; on en trouva un jeune et vigoureux qui n'avait pas encore servi; ce ne fut pas sans peine que je pus le déterminer à me suivre, tant il était prévenu contre les nègres venus avec moi de Monpox.

Le lendemain nous passâmes devant Guama, situé sur la rive de Sainte-Marthe; le soir on échoua la pirogue sur un banc de sable, asile où dorénavant je vais passer toutes mes nuits.

J'eus d'assez fâcheuses explications avec mes matelots : mécontens d'avoir travaillé jusqu'à la fin du jour, ils parlèrent de me quitter; je parvins par menaces et surtout par promesses à les apaiser. Ces dispositions de leur part n'étaient certainement pas rassurantes, car fréquemment ils abandonnent le voyageur quand on les con-

trarie par un service trop rigoureux, et se sauvent dans le premier endroit habité, où ils sont sûrs de trouver des amis et des protecteurs.

A cinq heures du matin nous étions au pied du Penon; après avoir passé quelques momens dans ce village, nous vîmes Banko; puis l'après-midi nous découvrîmes la Sierra-Ocana.

Par un excès de zèle, ou peut-être par l'insomnie que leur causèrent les piqûres continuelles des moustiques, les bogas chantèrent leur hymne à la Vierge, et partirent à minuit; à cinq heures nous dépassâmes Rejidor, et à sept heures, laissant sur notre gauche le bras de la Magdaléna qui mène à Ocana, nous entrâmes dans celui de Morales. A Rio-Viejo je trouvai la chaleur beaucoup moins forte qu'à Monpox; le ciel, continuellement chargé de vapeurs, avait une teinte différente de celui des plaines. Nous étions déjà sous l'influence de la Cordillère; je fus très-surpris de voir des cocotiers et des palmiers à vin dans un pays presque tempéré, sur les bords d'une eau douce et tranquille, dans une terre profonde et noire, pendant qu'ailleurs on n'a-

perçoit ces arbres que sur les plages sablonneuses de la mer.

Le lendemain matin à huit heures nous étions à Morales; ce grand village est situé sur une île du même nom; des cocotiers l'ombragent; dans la campagne voisine on recueille beaucoup de vin de palme. La population blanche qui y habite a établi des auberges. Elles se composent d'un hangar en claies de bambous pour que le jour et la brise y pénètrent; on y trouve deux ou trois bancs et des peaux de bœuf étendues sur des châssis en bois; ce sont des lits.

Je ne m'étais arrêté à Morales que pour acheter des provisions; nous découvrîmes bientôt les montagnes où s'élève Zimitri.

Le 1er février nous vîmes Vadillo à six heures du matin; de distance en distance j'apercevais chaque jour quelques cases isolées. Je descendis dans plusieurs, curieux d'étudier le peuple qui habite les rives de la Magdaléna : il est d'autant plus remarquable, qu'il vit concentré en famille, et qu'il semble fuir toute espèce de société.

De vieux bogas, las de voyager sur les fleuves,

et voulant laisser à leurs enfans le fruit de leurs pénibles travaux, des affranchis, des déserteurs, appartenant à toutes les races, ou pour mieux dire à toutes les couleurs, se sont établis sur ces bords malsains. Malgré l'isolement où ils vivent les uns des autres, ils n'ont pourtant pas renoncé tout-à-fait à la société de l'homme. Souvent les champans (1) et les pirogues abordent près de leurs habitations; ils trouvent ainsi à vendre l'excédant de leurs récoltes; il faut donner tant de bananes pour une piastre (5 fr.), qu'avec une richesse végétale considérable ces gens n'ont pas de quoi acheter des vêtemens.

Tous ces hommes sont donc fort pauvres et bien malheureux, puisque des dix plaies qui affligèrent l'Égypte ils en ont cinq : la corruption des eaux, les ulcères, les reptiles, les grosses mouches et la mort des premiers nés. En effet, on élève avec peine les enfans. Cependant si la nature a empoisonné l'air que respire le riverain de la Magdaléna et les plaisirs qu'il goûte, si elle a rempli d'animaux venimeux les lieux où il vit,

(1) Bateaux.

elle a répandu partout des plantes bienfaisantes dont il connaît assez bien la vertu, et qui adoucissent ses maux, si elles ne les guérissent pas entièrement.

Les familles solitaires qui peuplent les bords de la Magdaléna se composent ordinairement du mari, de la femme, de deux ou trois enfans; bien rarement on y voit des vieillards. On ne vit pas long-temps avec les maux que ces hommes souffrent, et qui sont communs à toutes les races croisées entre les tropiques. Les Arabes, les Indiens et les Nègres, lorsqu'on ne les oblige pas à des travaux trop durs, ne sont jamais malades.

Les maisons où demeurent les riverains de la Magdaléna, sont de joncs et de bambous. Ordinairement elles s'élèvent au milieu de bois touffus, et où l'on s'est contenté de nettoyer un espace très-petit pour y planter des bananiers (1), des cannes à sucre, des cacaotiers, des ananas, des papayers, du piment; enfin des fleurs pour orner la tête des femmes.

(1) La banane est le fruit de prédilection des Américains : verte, on la fait bouillir; mûre, c'est un fruit bien sucré, qu'on fait rôtir et qu'on mange avec délices.

Le bois qui environne la maison n'est pas un labyrinthe inextricable, on y trouve une infinité de sentiers dont le propriétaire connaît seul les détours. Par là il va chercher dans leurs retraites éloignées les animaux qui naguère se promenaient sur son habitation, ou bien il se rend à son champ de maïs toujours placé loin des inondations. Là, souvent il creuse sa pirogue, coupe les solives de sa cabane; et, sans autre secours que des rouleaux, lui seul, quand il les a finis, il les amène jusqu'aux bords des eaux.

Une douzaine de poules composent sa basse-cour, heureux s'il pouvait y placer une vache ou au moins un cochon! rarement il en a les moyens : de sorte qu'il ne vit que de bananes, de poissons et quelquefois de gibier. Deux ou trois chiens de chasse et des chats dévorent les restes de cette table frugale. Un riverain possède ordinairement un cylindre pour faire le guarapo (sirop de sucre fermenté), un métier pour tresser des nattes, des filets, des dards, et des écailles de tortues. D'un côté elles servent de plats, de l'autre de siéges pour s'asseoir. Le riverain a aussi une hache, un sabre, des calebasses,

des marmites en terre; on doit le regarder comme prévoyant et économe, s'il a quelques morceaux de viandes boucanées, et des paniers remplis de maïs.

La vie de l'habitant de la Magdaléna n'est donc pas oisive. Seul, il veille à tout, il n'attend aucun secours de la société; il doit être tout à la fois architecte, chasseur, pêcheur, ouvrier adroit: tantôt il est dans les bois à poursuivre le jaguar, qui lui a enlevé un chien précieux, tantôt sur le fleuve à percer de ses dards le vagré, ou à jeter ses filets : il n'est jamais en repos. Ce n'est rien encore : quand la rivière débordée inonde ses plantations, on le voit alors, attachant sa pirogue aux arbres de son jardin, y placer sa famille; puis, à travers les sentiers où peu de jours auparavant il chassait les cerfs, la conduire à son champ de maïs, où il élève à la hâte un ajoupa pour la garantir des torrens de pluie.

L'homme ne supporte pas toujours seul le fardeau des travaux de la famille, sa femme parfois les partage. Elle travaille aux champs, prépare les repas, et accompagne son mari à la pêche; elle tient le gouvernail. Des événemens affligeans

portent souvent le découragement dans l'âme de ces êtres infortunés : un père succombe à de longues infirmités, un enfant aux maux du premier âge ; une fièvre aiguë ravit une épouse ; et à tant de soins pénibles qui composent leur misérable vie, il faut joindre ceux des funérailles. L'homme ne peut vivre seul ; après avoir donné quelques mois aux douleurs du veuvage, il monte dans sa pirogue, descend le fleuve, et va dans un hameau offrir à une nouvelle épouse beaucoup de fatigues et de privations, mais un cœur sans partage.

Depuis plusieurs jours les montagnes paraissaient à l'ouest, et le nombre des caïmans diminuait visiblement ; c'était un indice que la température était moins ardente ; cependant la chaleur était encore brûlante à midi ; de sorte que nous nous arrêtâmes à cette heure-là sous les berceaux naturels que forment au-dessus du fleuve les superbes ceïbas, et une infinité d'autres arbres d'un feuillage très-touffu.

Quoique notre pirogue fût assez grande, puisqu'elle avait seize vares de long, on avait le soin presque à chaque halte de la tirer à terre,

cette précaution nous inspirait plus detranquillité pour reposer. Si la rive gauche eût été moins embarrassée de troncs d'arbres, les plantations de bananiers qui la couvrent nous eussent engagés à la côtoyer; mais on eût été alors exposé à tant de risques que nous prîmes celle à droite. Au milieu des solitudes des eaux nous aperçumes un champan; il était chargé de soldats qui descendaient le fleuve au son lugubre d'une flûte indienne. En quittant Vadillo, nous étions arrivés aux confins de la province de Sainte-Marthe et de Cundinamarca; un changement prodigieux se faisait remarquer depuis que nous étions entrés dans celle-ci; partout on voyait des bananiers et des cacaotiers. On goûte un grand charme à trouver les traces du travail de l'homme dans les lieux qui semblent être exclusivement le patrimoine des animaux sauvages.

Nous avons traversé à cinq heures la Boca-Rosario. On nomme ainsi un endroit où le fleuve est extrêmement resserré, et d'où il sort avec précipitation. A huit heures du soir, quand nous nous fûmes établis sur notre banc de sable, je me disais : A présent il est minuit à Paris, pres-

que tous mes compatriotes y reposent également; mais, fatigués de mille plaisirs variés, rassasiés de mets exquis, ils se délassent sur le duvet; des gardes veillent à leur sûreté; l'hiver et l'industrie les garantissent de mille insectes incommodes, et j'en suis dévoré; il gèle chez eux, et ils ont chaud; je me trouve à quelques degrés de la ligne, et je suis glacé.

Nous eûmes à lutter contre le courant du fleuve, devenu plus rapide à mesure que nous nous élevions vers sa partie supérieure; ce mouvement des eaux de la Magdaléna était aussi causé par les promontoires qui, de loin en loin, en barraient le cours. Ces terres avancées sont remarquables par des couleurs brillantes, disposées par couches régulières. La journée fut bien pénible; aussi quoiqu'il ne fût que cinq heures, nous nous arrêtâmes devant San-Pablo.

Dans la soirée je montai au village; j'allai chez l'alcade. Un champ de bananiers, une pirogue pour la pêche, quelques chiens pour la chasse, un mauvais fusil, deux hamacs, composaient tout son bien; un caleçon, une chemise de toile et un chapeau de paille formaient tout son vête-

ment; il marchait nu-pieds. Cependant il jouissait dans son village de toutes les prérogatives imaginables; en effet, outre le droit d'appointer les différends, ainsi que le font nos juges de paix, il avait celui de régler les poids et mesures. Rien n'est plus arbitraire, puisque des pierres, dont la valeur est conventionnelle, servent de poids, et que les balances sont faites avec deux calebasses souvent fort inégales. Les alcades lèvent aussi l'impôt et la conscription.

Malgré le besoin qu'on éprouve, dans cette affreuse navigation, de se baigner souvent, à cause de la chaleur que causent l'ardeur du soleil, les piqûres des moustiques et le nombre d'hommes rassemblés dans un très-petit espace, cependant je commençais à prendre cet exercice avec moins de plaisir depuis que nous nous fûmes éloignés de Morales. En effet, l'air et l'eau étaient extrêmement froids, et l'on éprouvait un saisissement désagréable toutes les fois qu'on entrait dans l'eau. Ce n'était pas le seul changement que j'avais remarqué en remontant vers le haut du fleuve : le ciel était continuellement couvert de nuages, au point que la lune se

montrait rarement; ce n'étaient plus ces nuits resplendissantes des tropiques, qu'elle éclaire d'une lumière presque aussi vive que celle du jour; au contraire, du sommet des hautes montagnes qui nous environnaient s'étendaient des voiles épais de vapeurs qui nous le dérobaient. Ainsi, malgré le zèle des bogas, nous naviguions peu la nuit; les brouillards étaient quelquefois tellement denses avant midi, qu'on pouvait à peine distinguer les objets à la distance de deux pirogues. D'un autre côté, cette température plus douce faisait naître une nature plus agréable aux yeux d'un Européen. En effet, elle était mieux parée et plus variée; des fleurs plus brillantes tapissaient les bords du fleuve, et parmi elles la maravilla formait des guirlandes d'un pourpre éclatant; les arbres étaient plus forts, quoique moins élevés; attachés par des racines profondes dans la terre, on voyait moins de troncs renversés embarrasser la navigation comme dans le bas du fleuve. J'eus surtout lieu d'admirer la pointe élevée de Barbacoa; le souvenir des combats que s'y livrèrent les Espagnols et les Indépendans en détruisait tout le charme,

en rappelant que les eaux pures et limpides qui en baignent le pied ont été ensanglantées, et que dans ces solitudes délicieuses où les hommes ne se sont montrés qu'une fois, ils ne se sont rencontrés que pour s'entre-détruire.

(1) Nous vîmes sur notre droite San-Bartholome : un mauvais chemin qui part de ce village mène dans la province d'Antioquia; bientôt nous fûmes dans les eaux sales et noires qu'un ruisseau voisin apporte en tribut à la Magdaléna, et dont l'odeur marécageuse indique la qualité malsaine. Sortis de ces parages infects, nous eûmes à doubler un promontoire qu'on nomme Remolino-Grande; les eaux s'y précipitent avec une violence dangereuse pour l'embarcation qui ne s'en garantit pas en s'accrochant de temps en temps aux roches, aux branches et aux racines qui tapissent la rive.

Nous passâmes tous ces écueils sans accident, et avant la nuit nous arrivâmes à Garapata. Les habitans de ce hameau sont réputés très-patriotes. A ce titre, mes bogas prétendirent établir un

(1) 7 février.

système de loi agraire, qui ne convint pas du tout aux citoyens de Garapata : il les obligea d'avoir l'œil ouvert toute la nuit, et de veiller sur les démarches de mes matelots. En effet, ceux-ci, en conséquence de leur logique politique, voulaient qu'on leur fournît gratuitement des poules, des oranges, des bananes et même du sel. « Entre frères et amis, disaient-ils, tout doit être commun. » Le principe ne fut pas admis. Alors changeant de système, ils menacèrent à mon insu les habitans de Garapata de toute mon indignation; ce qui n'était pas aux yeux de ces pauvres gens une menace sans conséquence, parce qu'on m'avait fait passer pour un officier de la république. Par ce stratagème, mes bogas obtinrent beaucoup de choses.

Nous devions traverser l'Angustura, endroit très-dangereux. On s'occupa d'abord de tresser des cordes en deux et en trois, puis on visita la pirogue, on en calfata quelques parties qui avaient été endommagées près de Garapata, enfin l'on prit quelques perches neuves. Lorsque tout fut en état, nous poussâmes au large. Nous fûmes en peu de temps au pied de l'Angustura. Ce

rocher est fort élevé, et comme il avance beaucoup dans la rivière, il en rétrécit considérablement la largeur. Heureusement l'eau était fort basse lorsque nous y passâmes; de sorte que nous courûmes peu de dangers. Cependant nous ressentîmes quelque inquiétude en nous trouvant bientôt au milieu des brisans : on ne peut s'y servir que de la perche. Les bords du fleuve sont tellement escarpés, que nulle part il n'y a moyen de s'y accrocher. Quand les eaux sont basses, les matelots vont avec beaucoup de difficulté attacher bien loin la corde à quelque arbre, de sorte qu'on ne court plus risque d'être emporté par la violence du courant. Autrefois, il y avait à l'Angustura des hommes pour vérifier les passe-ports des voyageurs; ils étaient munis en même temps de tout ce qui est nécessaire dans le cas d'un malheur ; aujourd'hui il n'existe plus rien de semblable.

La rivière à l'Angustura est très-limpide, aussitôt qu'on sort de ce passage dangereux ses eaux redeviennent jaunes et sales. A peu de distance nous aperçûmes Naré, où bientôt je grimpai. Naré est un des villages les plus importans

de la Magdaléna. Placé à cinq journées de Medellin, il est devenu le port le plus fréquenté de la riche province d'Antioquia. Les courriers, les marchands, tous les voyageurs y abordent, et y répandent beaucoup d'activité. C'est en un mot l'entrepôt des cacaos de la Magdaléna, pour les contrées de la Cordillère occidentale; on les y échange contre l'or qu'on y exploite. La rivière qui porte le nom du village de Naré est un canal assez commode pour le transport des marchandises dans l'intérieur du pays.

CHAPITRE III.

Bras de la Magdaléna. — La Miel. — Rio-Negro. — Guarumo. — Promontoire de Garderia. — Ecueils de Perico. — Honda. — Description de la Magdaléna.

En sortant de Naré, nous nous sommes dirigés vers la rive droite du fleuve; puis nous sommes entrés dans un de ses bras, qu'on nomme le Tigre.

On ne tarda pas à apercevoir quelques huttes. Le ciel se voilait de nuages, avant-coureurs de l'orage; on chercha à se mettre à l'abri avant la nuit; les deux rives du fleuve étaient couvertes d'arbres serrés et touffus; il n'y avait pas d'espoir de trouver avant la fin du jour une plage sablonneuse; une cabane était à droite, on en distinguait le faîte au milieu des buissons; on poussa la pirogue vers cet asile; un canot était

attaché à quelques joncs, mes bogas le déplacèrent pour y mettre le nôtre. Dès qu'il fut en sûreté dans ce petit havre, nous descendîmes tous à terre, armés jusqu'aux dents; on eût dit que nous courions à l'assaut. Ayant grimpé rapidement les degrés qu'on avait inégalement creusés le long de la rive, nous fûmes bientôt en haut.

Nous trouvâmes une cour entourée de bananiers, et devant nous un hangar élevé sur des pieux : un hamac en toile était tendu au-dessus du lit, fait en côtes de bambous; on voyait çà et là des calebasses; dans un coin il y avait du feu; quelques morceaux de gibier séchaient sur des cordes : partout on remarquait le désordre et les traces de l'effroi qu'avaient éprouvé à notre apparition les propriétaires de la maison. Tout était ouvert; il n'y avait ni murs, ni même de nattes pour fermer la cabane; on pénétra partout dans cette chétive habitation, qu'ombrageaient des arbres très-élevés.

Notre visite n'avait point eu lieu sans exciter les hurlemens plaintifs des chiens qui gardaient la case : le maître n'y tint pas; et, sortant tout-

à-coup d'un des endroits les plus épais du bois qui entourait sa demeure, il se présenta avec un air d'inquiétude qui n'échappa pas au pilote de notre embarcation : celui-ci en profita pour obtenir l'hospitalité, qu'on se pressa de lui accorder; et ne se contentant pas de cette obligeance, il demanda à l'hôte d'un ton arrogant : « N'êtes-vous pas Godo (espagnol)? » l'autre le nia d'une manière assez faible pour accroître l'audace du matelot, qui ne cessa dès lors, malgré mes réclamations, de le fatiguer de ses importunités.

L'orage nous força de souper sous le toit de notre hôte : sa vigilance inquiète ne se borna pas à envoyer sa famille dans les bois pour y passer la nuit, elle l'empêcha aussi de prendre du repos; il resta debout en sentinelle pour observer nos mouvemens, et s'opposer, autant qu'il le pourrait, aux violences de mes bogas. Que de soucis ont empoisonné la vie, naguère paisible, de cet homme solitaire ! Devait-il s'attendre, en se cachant sur un bras écarté de la Magdaléna, que son toit, exposé sans cesse aux vents et aux orages, recevrait des hôtes aussi dangereux. Un tel événement lui aura peut-être fait établir de-

puis sa retraite dans les obscures tanières des jaguars, dont à son tour il troublera le repos pour assurer le sien.

Nos fatigues recommencèrent le lendemain. Nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'à cinq heures, que nous sentîmes une odeur très-forte de musc. Mes bogas l'attribuèrent au voisinage de quelque gros serpent; aucun de nous ne fut tenté d'examiner si la conjecture était vraie. On eût pu, sans la crainte d'y faire de fâcheuses rencontres, s'arrêter en cet endroit; c'était une île où le sol, continuellement fertilisé par les inondations du fleuve, semblait plus fécond qu'ailleurs. Le port des ceïbas y était plus haut et plus majestueux; on ne voyait plus les guarumos qu'envahissent des myriades de fourmis, et dont les tiges ainsi détruites embarrassent la navigation; on n'apercevait, au contraire, que des berceaux fort étendus, qui, formés de lianes et du feuillage épais des arbres, semblaient inviter le voyageur à s'y reposer à l'abri du soleil; l'on y observait aussi avec surprise plusieurs arbres taillés absolument en éventail ou en parasol, comme ceux des anciens parcs, et qui,

par ce jeu bizarre de la nature, semblaient l'ouvrage de l'homme. Ce ne fut pourtant pas dans ces lieux charmans parfumés de musc que mes bogas s'arrêtèrent, ils préférèrent un banc de sable.

Aujourd'hui [1] nous avons laissé à droite la Miel, dont les eaux claires et très-froides nous invitèrent à en remplir plusieurs jarres pour le reste de la route. Ce bien me parut beaucoup plus précieux après avoir bu les eaux jaunes et bourbeuses de la Magdaléna. Nous entrâmes à Buenavista à la nuit.

Le matin de bonne heure on passa devant l'embouchure du Rio-Negro, qui sort des montagnes de Zipaquira; puis nous aperçûmes à la rive droite Guarumo, au milieu d'un bois de cocotiers. Ce hameau est destiné à s'agrandir, si, comme on en a le projet, on y conduit la route de Bogota à la Magdaléna. La nature devient ici plus âpre, les rameaux des Cordillères se resserrent, le fleuve s'encaisse davantage, et se remplit de pierres qui roulent du haut des

(1) 11 février.

montagnes; les courans sont tellement rapides, qu'on n'en rompt plus la violence qu'avec peine. Etranglée entre des hauteurs couvertes de rochers, la Magdaléna vomit avec impétuosité ses eaux par les bouches étroites qu'elle s'y est ouvertes. Si la nature n'en avait brisé le choc et la violence par les coudes nombreux que leur présentent les bras avancés des Cordillères, les pirogues ne pourraient plus naviguer dans la vallée étroite que le fleuve parcourt, et qui n'est que la pente du plateau qui s'étend depuis Chaguani jusqu'à la Purification.

La journée du 13 offrit peu d'observations à recueillir; cependant, avant la nuit, je fus frappé de l'aspect singulier que présente le penon de Garderia. Ainsi que tous les caps des rives de la Magdaléna, il est droit comme un mur, et se compose de trois couches d'argile; ces couches forment des angles de couleurs diverses et très-vives. Ennemis du trouble et du bruit, les caïmans fuient ordinairement le haut du fleuve; cependant nous en trouvâmes plusieurs au pied du Garderia, dont les eaux paisibles convenaient à leurs habitudes. Des hé-

rons, des aigrettes, et d'autres oiseaux qui suivent à la chasse ces amphibies, se tenaient sur le sommet de cette colline tronquée. Nous perdîmes bientôt de vue le penon de Garderia, et avec les ombres de la nuit la Cerrania de Garapapi.

Avant midi nous étions au Périco. Cet écueil est formé de rochers contre lesquels l'eau se brise avec fracas et rejaillit en flots d'écume blanchâtre comme sur les rivages de la mer. On ne peut plus se servir de la perche ou de la rame. Un boga se jette à l'eau muni d'une corde, qu'il va attacher à terre à quelque tronc d'arbre pour qu'on puisse touer l'embarcation sur cette amarre. Cette manœuvre fut mal exécutée; la corde se rompit et la pirogue chavira au milieu des roches; ceux des bogas qui y étaient avec moi sautèrent à l'eau, se sauvèrent à la nage, et, parvenus à terre, ils m'appelèrent en me criant que la pirogue était perdue et qu'il fallait l'abandonner. Je ne sais pas nager, je fus donc obligé de rester sur l'embarcation renversée. Je m'y cramponnai. A chaque secousse on eût dit qu'elle était amarrée aux rochers, elle

ne bougeait pas : je me maintenais au-dessus de l'eau, qui était heureusement assez basse; un peu plus loin je me serais noyé.

Toutes mes espérances, le fruit de six mois de peines et de patience étaient dans cette pirogue. Que serais-je devenu si les effets qu'elle contenait eussent été perdus ? à qui me serais-je adressé? où aurais-je trouvé des secours dans l'état où je me serais présenté pour les solliciter? La pitié est insensible pour les naufrages essuyés dans une rivière; elle sourit au récit des dangers que l'on y court.

Étourdi par les mugissemens du fleuve, irrité par les cris de mes bogas fugitifs, je sautai à l'eau, j'en avais jusqu'au menton; me servant d'un aviron dont j'étais armé au moment du naufrage, je m'en fis un levier avec lequel je soulevai la pirogue. Les nègres me voyaient travailler, ils furent surpris de mon succès; ce sentiment les ramena vers moi, ils m'aidèrent; nos efforts réunis remirent à flot la pirogue. J'y remontai; mes matelots gagnèrent la rive en nageant et en guidant avec une amarre l'embarcation au milieu des roches.

Dès que nous fûmes à terre en sûreté, on vida la pirogue : elle coulait bas d'eau; tous mes effets étaient gâtés, et j'en avais perdu beaucoup. J'étais trop aise d'avoir échappé au danger qui m'avait menacé pour prendre un grand intérêt à ce dommage. Je ne pus néanmoins me dispenser de reprocher aux nègres leur lâcheté et l'abandon où ils m'avaient laissé; ils en étaient tellement honteux, qu'ils ne me répliquèrent rien. Le soleil sécha bientôt l'embarcation, et nous y remontâmes. Avant de partir je fis prendre toutes les précautions nécessaires. Depuis l'accident du matin j'avais obtenu une autorité qui me permettait de tout diriger. J'arrivai donc sans nouvel encombre à Honda (1).

Cette ville est située dans une vallée ceinte de tous côtés de montagnes; la chaleur y est étouffante. Il faut traverser deux ponts avant d'y entrer. Le dernier est jeté sur le Guali, torrent impétueux qui se joint à la Magdaléna. Ces ponts en bois sont hardiment posés sur des éclats de rochers qui leur servent de culées et que les tremblemens de terre font écrouler.

(1) Vingt-deux lieues de cet endroit à Bogota.

Celui que Honda éprouva il y a quinze ans a laissé des traces affreuses de ses ravages; beaucoup de maisons et l'église même sont en ruines. Cependant il reste encore quelques édifices assez réguliers. Les rues sont pavées et tirées au cordeau. Cette place est importante, parce que les embarcations qui viennent des provinces maritimes s'y arrêtent et y déposent les marchandises qui doivent être distribuées dans les provinces intérieures. On y a établi un bureau de douanes.

Je passai sur l'autre rive de la Magdaléna où l'on trouve le chemin de la capitale, et je me félicitai beaucoup de pouvoir enfin quitter mes bogas. Je trouvai l'hospitalité dans la maison du douanier, et je me hâtai de régler avec mes matelots. Un autre embarras allait me retenir; je n'avais pas de mules; il y en avait dans la cour du douanier; mais elles étaient destinées à porter du tabac pour le compte du gouvernement. D'après l'avis de mon hôte, j'offris une récompense aux muletiers; l'arrangement fut bientôt conclu. Je pus compter sur leurs mules, et je me proposai d'en profiter dès le lendemain.

La Magdaléna sort du lac Papas (1); dans presque tout son cours, elle coule sous le même méridien. Le Cauca, dont les sources sont derrière celles de la Magdaléna, eût offert les mêmes avantages que ce fleuve pour la navigation, si, tandis que le lit du premier s'élargit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, celui de l'autre ne se resserrait en s'approchant des lieux où il se mêle avec la Magdaléna, ce qui en rend le cours dangereux et impraticable dans beaucoup d'endroits.

La nature semble avoir creusé le lit de la Magdaléna au milieu de la Cordillère de la Colombia, de même qu'elle a conduit les eaux du Nil au travers des sables de l'Égypte, pour former un canal de communication entre les montagnes et la mer. Elle n'en eût pourtant fait qu'un torrent innavigable, si elle n'eût barré son cours dans plusieurs parties par des masses de rocher disposées de manière à en briser la violence. Ses eaux, ainsi arrêtées, coulent avec lenteur dans les plaines des provinces

(1) 1° 58′ lat. n. 78° 30′ long. o.

de Sainte-Marthe et de Carthagène, qu'elles fécondent et dont elles rafraîchissent l'air brûlant par leur évaporation.

Trois températures bien distinctes règnent sur la Magdaléna : les brises de mer soufflent depuis son embouchure jusque près de Monpox; depuis cette ville jusqu'à Morales, aucun vent ne tempère les feux de l'atmosphère, et l'homme succomberait à leur ardeur, sans les rosées abondantes qui tombent pendant la nuit; de Morales aux sources de la Magdaléna, le vent du sud calme l'ardeur du jour et forme la troisième température, celle des brises de terre, qui sont cause que la navigation de la Magdaléna est rarement mortelle pour les Européens. Si la vie de l'homme ne court pas de dangers, en revanche il ne goûte pas un moment de repos : le long de ce fleuve, une multitude d'insectes lui font une guerre cruelle; les moustiques, près de la mer; plus haut, de petites mouches, les gegens, le couvrent de piqûres cuisantes; entre-t-il enfin dans une région plus fraîche encore? les tabanos, mouches extrêmement grosses, boivent son

sang. Veut-on se baigner? on craint d'être dévoré par les caïmans; descend-on à terre? on a souvent à y redouter le venin des serpens. Rien n'est donc plus affreux qu'un voyage sur la Magdaléna : rarement même la vue y est réjouie; car les bords fertiles de ce fleuve, qui devraient être couverts de cacaotiers, de cannes à sucre, de café, de coton, d'indigo, de tabac; ces bords, qui devraient offrir au voyageur altéré tous les fruits délicieux des tropiques, qui devraient briller de tant de fleurs éclatantes, sont hérissés de buissons, de liane et d'épines, d'où s'élancent des cocotiers et des palmiers.

CHAPITRE IV.

Route de Honda à Bogota. — Rio-Seco. — Venta-Grande. — Montagne de Sarjento. — Vallée de Guaduas. — Billeta. — Facatativa. — Description de la plaine de Bogota. — Saut de Tequendama. — Pont naturel de Pandi.

(1) Je partis de grand matin de la maison de l'obligeant chef de la douane. Après avoir traversé des bois fort épais, nous ne cessâmes pas de monter jusqu'à un endroit d'où nous jouîmes d'une vue magnifique; elle s'étendait sur la province de Mariquita, dont les montagnes, du point d'où nous les découvrions, semblaient des sommets peu élevés. On distinguait pourtant les maisons toutes blanches de Mariquita (2), et par conséquent, plus près de nous, Honda, dont la Magdaléna baigne les murs. Les bords

(1) 15 février.

(2) Presque tous les habitans de cette ville ont des goîtres.

verdoyans de ce fleuve embellissent singulièrement le tableau. On eût cru voir la Seine serpentant au milieu des prairies de la Normandie. Bientôt ce spectacle ravissant disparut : en rentrant dans les bois je ne distinguai plus au travers des arbres qu'un filet d'eau, c'était encore la Magdaléna, et tout-à-coup je ne vis plus rien. Nous recommençâmes à monter, et quoique je ne regardasse pas sans effroi l'escarpement de la Cordillère dans laquelle je pénétrais pour la première fois de ma vie, mes craintes diminuèrent beaucoup en voyant l'intelligence de la mule qui me portait. Il était réellement curieux d'observer le discernement avec lequel elle choisissait les rochers où elle pouvait le plus sûrement s'accrocher. Complétement rassuré, je m'abandonnais à ses caprices. Les muletiers ont une très-bonne manière de conduire ces animaux dans les passages dangereux, ils les frappent rarement, les encouragent par leurs cris, et leur soutiennent la croupe, lorsque, grimpant de roche en roche, ils semblent prêts à tomber.

On passa le Rio-Seco, on s'arrêta quelques in-

stans à une venta (auberge), puis successivement on traversa un nombre infini de ruisseaux qui coupent la route en tous sens; enfin on atteignit la Venta-Grande. Les auberges de la Cordillère ressemblent absolument à celles de Morales; si l'on n'y trouve rien, on y paie très-peu de chose.

Nous eûmes le lendemain à escalader le Sarjento; je n'ai pas oublié toutes les peines qu'il nous coûta. Enveloppés soudainement d'un brouillard froid, humide, et si épais que je ne distinguais pas même les hommes qui marchaient devant moi, nous fûmes dans une nuit profonde; j'éprouvais un grand abattement et un malaise, suites ordinaires de ce phénomène fréquent dans la Cordillère. Vers midi la brume se dissipa; peu d'instans après nous trouvâmes une pierre sur laquelle on a écrit l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Nous étions à 870 toises, il nous restait dix-huit lieues à parcourir pour arriver à Santa-Fé. Les chemins devinrent meilleurs, et nous fûmes bientôt sur le sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la belle vallée de Guaduas.

Je fus surtout charmé, en y descendant, de me trouver dans une prairie verdoyante coupée de tous côtés par des ruisseaux sur lesquels étaient jetés des ponts étroits, mais sûrs. A droite et à gauche je voyais des cases entourées de cultures et ombragées de saules; des bestieux nombreux et gras y paissaient : on éprouvait une douce chaleur, c'était celle de l'île Madère. Nous avions atteint une hauteur où l'homme peut jouir du bonheur : nous étions à 647 toises : ainsi, en descendant 223 toises, nous avions trouvé un autre ciel, une autre terre que sur les sommets que nous avions traversés le matin.

Le chemin était uni et facile, j'arrivai bientôt à Guaduas. Cette ville me parut fort propre; quelques-unes de ses rues sont pavées et bordées de trottoirs; la place où se trouvent l'église et d'autres édifices est ornée d'une fontaine; les maisons blanchies à l'extérieur en égaient singulièrement la vue. Il est bien difficile que le voyageur qui a franchi les montagnes de grès qui séparent Guaduas de la Magdaléna n'éprouve pas une sorte de ravissement lorsqu'il se trouve tout-à-coup dans une vallée où la température est

douce, qui est arrosée par des ruisseaux limpides, et riche de tous les dons de la nature; mais l'homme néglige trop de les perfectionner ou de les recueillir.

Le peuple qui vit dans ces lieux charmans est d'une blancheur qui ravit l'Européen quittant les bords de la Magdaléna; il ne peut qu'admirer la grâce des femmes de ce village et l'art qu'elles mettent dans leur habillement, quoiqu'elles affectent l'abandon de la simplicité. Il est vrai que partout les paysannes américaines prennent bien mieux et plus vite que les nôtres des airs distingués et agréables; leurs membres délicats et arrondis ne grossissent jamais, et ne se déforment point par le travail. Heureux de vivre sous un si beau climat, les habitans de Guaduas ont une grande bienveillance pour les étrangers; j'en eus la preuve en arrivant, l'on parut joyeux de m'y donner l'hospitalité.

Guaduas forme un canton composé de sept villages, et dont la population peut s'élever à quatorze mille âmes. La plupart des terres appartiennent au senor Acosta, qui est le juge politique du canton; son hospitalité et sa bienfai-

sance sont citées dans tous les environs. Les produits de ce pays consistent en riz, bananes, café, oranges et sucre. La récolte de cette dernière denrée se monte, dit-on, à 40,000 arrobes par an. A trois journées de Guaduas on rencontre la Palma. Ce village renferme des mines d'or, de fer et d'émeraudes, qu'on se propose d'exploiter.

La lendemain on découvrit Billetta de fort loin; la perspective en est agréable. On y ressent une grande chaleur, car on n'y est plus qu'à 583 toises au-dessus de la mer. A la nuit nous aperçumes une croix, enseigne d'une *venta*, située à 908 toises au-dessus de l'Océan.

Malgré le désir d'arriver à Bogota le lendemain, nous ne parvînmes à Facatativa qu'à midi; nous avions atteint le fameux plateau de Bogota. Un autre spectacle s'offrit à moi; rien ne ressemblait à ce que j'avais vu, je me retrouvais en Europe.

En sortant de Facatativa j'eus beaucoup à souffrir de la poussière que soulève le vent, et qui noircit le teint des habitans. J'en fus délivré avant la nuit, et je pus à mon aise me livrer au

Roullin del. P. Legrand Sc

Indiens de la plaine de Bogota

plaisir mêlé d'étonnement que j'éprouvais à voir les cultivateurs occupés à tracer de longs sillons avec des charrues traînées par des bœufs, et des bergers chassant devant eux des moutons couverts, comme les nôtres, d'une épaisse toison. Au milieu de ce spectacle, qui me rappelait l'Europe, mon attention était distraite par de longues files de mulets et de bœufs chargés de grains, de charbon et de sacs de pommes; d'autres, venant de Guaduas, apportaient des oranges et des fruits des tropiques. Les hommes qui les conduisaient avaient un air sauvage qui contrastait un peu avec la physionomie européenne que j'avais trouvée au pays; je me serais même cru transplanté sur le plateau de la Tartarie, en voyant ces Indiens presque tout nus et dont la figure offre beaucoup de traits de ressemblance avec les habitans de l'Asie orientale.

Près de huit lieues de France séparent Facatativa de Bogota. Je fus obligé de cheminer toute la nuit. Le froid me parut très-vif, j'en souffris singulièrement. Je n'arrivai à Bogota qu'à quatre heures du matin, le 20 février.

La plaine de Bogota, qui est située par 4° 30′

lat. nord, à 1370 toises au-dessus du niveau de la mer, a huit lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et seize du nord au sud, en la prolongeant jusqu'à Ubate, ainsi que les Colombiens l'établissent sur leurs cartes manuscrites. Ce plateau, entouré de hautes montagnes, offre une surface presque entièrement unie.

Avant que, soumis à un seul maître, les Moscas, qui habitaient ce plateau élevé, formassent une nation réunie par un même culte, la plaine de Bogota avait éprouvé des révolutions épouvantables. Les vieillards, interrogés par les Espagnols qui firent la conquête du pays, leur racontèrent que, dans des temps fort reculés, la rivière de Bogota avait submergé toute la plaine, et que, glacés d'effroi, les habitans s'étaient enfuis sur les montagnes, où ils avaient trouvé un asile sûr. Au milieu de ce désordre affreux apparut un homme divin : il s'appelait Zhué ou Bochica; de son bâton il frappa la plus dure des montagnes, elle s'ouvrit, et les eaux se précipitant par cette miraculeuse issue, formèrent le fameux saut de Toquendama. Cette tradition populaire rappelle une époque à la-

quelle les eaux couvraient toute la plaine de Bogota. Aujourd'hui on ne voit plus dans cette plaine qu'un grand nombre de ruisseaux, quelques étangs et une rivière, le Bogota.

C'est réellement dans la plaine de Bogota qu'on retrouve cette nouvelle Europe qu'on annonce à Honda au voyageur épuisé de fatigue; il n'a plus à craindre les animaux féroces ou les insectes qui désolent les pays que traverse la Magdaléna: sur ces hauteurs le froid les ferait périr. Si l'homme n'y court pas les mêmes dangers que dans la région basse, quelquefois il souffre beaucoup d'être transporté tout-à-coup dans un climat dont la température s'élève rarement au-dessus de 12° R.; car la plaine de Bogota est plutôt attristée par un automne continuel, qu'elle n'est égayée par l'aspect du printemps.

Il ne croît d'autres arbres dans cette plaine que des pommiers et des saules; mais si les grands végétaux languissent à cette élévation, les céréales viennent avec une rare abondance: toutes les campagnes sont couvertes d'orge, de froment, d'avoine et de pâturages excellens.

Spectacle merveilleux, que celui de campagnes aussi riches que la Beauce, à une hauteur où en Europe on ne trouve que des neiges, et où l'homme a peine à vivre !

Je n'ai pas éprouvé la même admiration que d'autres étrangers à la vue des potagers et des parterres qu'on rencontre dans quelques endroits de la plaine de Bogota. En effet, si l'on doit être émerveillé de retrouver près de la ligne les légumes et les fruits de l'Europe, la couleur et la saveur de ces productions prouvent que la chaleur de ces cantons est insuffisante pour les mûrir. Les roses et les œillets perdent également tous leurs charmes, quand on fait réflexion que l'on ne peut en respirer le parfum sans éprouver à l'organe de l'odorat de violentes douleurs causées par les myriades d'insectes imperceptibles qui en envahissent les pétales.

Malgré ces inconvéniens, que des cultivateurs plus habiles pourront dans la suite diminuer, il faut convenir que le plateau de Bogota surpasse par son élévation, son étendue et sa fécondité prodigieuse, ce que l'esprit de l'homme peut imaginer de plus beau.

Au bout de quelques jours, je tombai malade; c'est ce qu'éprouvent la plupart des étrangers qui arrivent à Bogota. Ma peine la plus grande était de ne pouvoir sortir; cependant ma santé se rétablit peu à peu. Le premier essai que je fis pour éprouver mes forces, en me préparant à d'autres voyages, fut de visiter le saut de Tequendama, qui n'est qu'à quatre lieues de Bogota, et que tous les voyageurs vont visiter, tant on en raconte de grandes choses.

En conséquence, je me mis en route au mois d'avril, en compagnie de deux habitans de Bogota. Nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest. Le trajet nous parut assez agréable jusqu'à Soacha [1], village où l'on couche ordinairement. L'auberge ressemble à nos hôtelleries de campagnes; c'est beaucoup pour le pays.

Le lendemain, après avoir côtoyé le paisible Bogota, nous l'avons traversé sur un pont de jonc au bout duquel nous avons trouvé la ferme de Canoa; puis nous avons commencé à monter

[1] Dans les environs on a trouvé des ossemens fossiles d'éléphant.

par un chemin passablement glissant; nos chevaux ne tenaient plus pied.

Jusqu'alors nous avions voyagé dans une plaine en partie inondée, fermée de tous côtés par des monts arides, et parsemée de collines pelées et placées comme des îles au milieu d'un grand lac. A présent nous parcourions un pays entièrement nouveau, couvert d'arbres élevés, et dont la vue nous réjouissait beaucoup. On n'était plus attristé par l'aspect lugubre des rochers tout noirs qui entourent la plaine de Bogota; de toutes parts au contraire on apercevait des vallons, des monts fertiles et des cases placées au milieu de plantations de bananiers, dont la verdure, plus douce à l'œil, tranchait admirablement sur le vert plus sombre des forêts.

Au milieu du plaisir que ce spectacle nous causait, nous vîmes avec peine les sommets des montagnes se cacher dans les nuages qui descendaient avec rapidité vers les lieux où ils se rédnisent en orage et en pluie. Nous fîmes en conséquence doubler le pas à nos chevaux.

En nous enfonçant dans les bois marécageux qui ombragent la fameuse chute de Tequen-

dama, nos chevaux nous devinrent inutiles; ils furent attachés à des arbres. Nous descendîmes, en nous soutenant sur un bâton, les sentiers fangeux que les bûcherons font escalader aux bœufs traînant le bois qu'ils vont vendre à la ville. On entendait le fracas de la chute, on ne voyait rien. Après de longs détours, nous reconnûmes que nous nous étions égarés : personne ne se trouvait là pour nous indiquer le véritable sentier. Heureusement, l'un de nous en aperçut un dont la pente rapide était adoucie par des degrés faits avec des branchages. Cet ouvrage grossier lui fit espérer qu'il trouverait des hommes. Il descendit et ne découvrit d'abord qu'un ruisseau et une caverne. Il allait remonter, lorsqu'à sa grande surprise il vit se traîner jusqu'à l'entrée de la caverne un homme qui lui offrit de servir de guide lorsqu'il eut appris notre embarras. Le lieu où il se trouvait est une mine d'où l'on retire péniblement chaque jour quelques livres de houille de dessous les rochers qu'on a creusés à grands frais. L'on n'y a cependant ouvert qu'un passage étroit, sans essayer de les faire sauter.

Nous étions plus éloignés de la chute que nous ne le supposions. Au risque de choir vingt fois dans la fange, nous arrivâmes devant Tequendama. Jamais je n'éprouvai une impression plus vive que celle que me causa l'aspect de cette cascade. Je fus d'abord ébloui à un tel point que je ne me rendais pas compte du spectacle inattendu qui me frappait; j'étais dans une admiration muette en voyant les eaux du Bogota se précipiter en masse, comme une avalanche qui se détache de la cime du Chimborazo, à travers les rochers qu'elles ont brisés. Nous nous couchâmes à plat ventre sur le mur de roc qui forme le côté du précipice au-dessus duquel nous étions placés, pour mieux regarder sans éprouver d'étourdissement.

Il y a quelques années que Bolivar, en sautant de pierre en pierre, atteignit une des roches qui forment l'issue par où la rivière s'échappe; il s'y tint debout, et contempla sans effroi le gouffre au bord duquel il était, et où les eaux s'engloutissaient avec un fracas horrible, comme s'il eût voulu s'habituer à mesurer sans crainte l'abîme des révolutions en regardant ceux de la

nature. Cette action hardie valut à Bolivar des succès que des batailles ne lui auraient peut-être pas procurés; elle frappa les peuples d'étonnement, et le plaça dans leur opinion bien au-dessus du vice-roi Samanon, son rival, qui, avant de fuir de Bogota, s'était donné le cruel plaisir de faire précipiter des taureaux dans la rivière pour se repaître du spectacle affreux de leur chute, et voir leurs membres brisés ensanglanter les roches qui tapissent le bassin de Tequendama.

Nos yeux plongèrent dans cet abîme sans apercevoir autre chose que des flots d'écume engloutis dans un océan de vapeurs. Nous étions dans l'étonnement, et nous n'apercevions pourtant qu'une partie du spectacle, à cause de l'obscurité profonde dont la brume nous environnait. Nos vœux appelaient ardemment un ciel plus serein. Les eaux de la rivière, en tombant des hauteurs glacées de la Cordillère dans les gouffres brûlans creusés à ses pieds, forment un brouillard épais qui, soulevé par le soleil dont il cachait le disque, nous inondait de tous côtés.

Nous attendions avec impatience le moment

où nous pourrions admirer la merveille de la nature que nous étions venus contempler; elle se découvrit tout-à-coup, mais pour peu d'instans : les nuées se dissipèrent; lorsque nous pûmes parcourir rapidement le phénomène de la chute, mesurant d'abord les profondeurs qui étaient au-dessus de nous (1), nous vîmes au milieu des palmiers qui couvraient cette région nouvelle un ruisseau (le Bogota) qui serpentait au milieu de campagnes vertes et brillantes, où vivaient sans doute les animaux de la zône Torride; un peu au-dessus de ces champs de verdure, une roche en saillie, frappée par une partie du Bogota, faisait rejaillir en haut ses flots écumeux, comme deux colonnes de cristal qui se détachaient parfaitement des vapeurs dont elles sont les sources perpétuelles. Devant nous la vue n'était pas moins attachante; le long des montagnes prodigieusement élevées qui forment la rive opposée à celle où nous étions, tombaient en cascades plusieurs ruisseaux qui, à la distance où nous les apercevions, ressemblaient à de lon-

(1) Soixante-dix-huit toises d'élévation, d'après Salazar.

gues lames d'argent. Bientôt tout fut enveloppé de ténèbres, le soleil s'obscurcit, la pluie retomba en torrens. Il fallut quitter malgré nous un si beau spectacle, et revenir à Bogota, pour ne pas être surpris par la nuit au milieu des forêts inondées où nous nous trouvions.

Macourse à Tequendama m'avait donné l'envie de connaître les autres merveilles du pays, si savamment décrites dans les ouvrages de M. de Humboldt (1). Je devais naturellement concevoir le désir de voir le pont de Pandi. A la fin du mois d'avril, je pris un guide, et je sortis de Bogota, en me dirigeant vers le sud-est.

Je traversai d'abord Fusagasuga (2), situé à 940 toises, et par conséquent bien plus bas que le plateau de Bogota; ce qui procure à ce village une température plus douce et des récoltes plus variées. Je laissai à droite le Chocho, village qui prend son nom d'un arbre fort commun dans toutes ces contrées; j'escaladai le Alto de Honda, et avec bien des peines et des fatigues j'arrivai

(1) *Vue des Cordillères.*

(2) Ce chef-lieu de canton renferme 101 contribuables qui paient 5,000 francs à l'Etat.

au bout de deux jours à Mercadillo, après avoir traversé un pays presque désert, où j'avais trouvé une chaleur de 18 à 20° R.

Mercadillo [1] fut fondé il y a peu d'années, pour y attirer les Indiens de Coundaïe qui vivent dans le voisinage. Ces hommes demi-sauvages chérissent trop leur indépendance, et n'aiment pas assez les blancs pour vouloir augmenter la population de Mercadillo. Sorti de ce hameau, je me trouvai sur les terres des Indiens de Coundaïe : elles sont toutes incultes, à peine y découvre-t-on de loin en loin des bananiers, des cannes à sucre et quelques arbres fruitiers des pays chauds. Les chèvres et les vaches que l'on rencontre sur ce terrain sauvage appartiennent aux habitans de Mercadillo : non moins insoucians que les Indiens de Coundaïe, ils laissent leurs bestiaux dévorer et détruire la vanille, dont on voit une multitude de plants.

Il ne nous fallut qu'une heure pour arriver au pont naturel de Pandi. Il est formé d'une pierre qui n'a que vingt pieds de large; m'y

(1) On cultivait autrefois la vigne dans les environs de ce village; à présent on n'en trouve plus un cep.

étant placé, je plongeai mes regards dans l'ouverture qui sépare les deux montagnes, et qui a 140 vares (environ 363 pieds) de profondeur. J'aperçus un courant d'eau qui, à l'élévation d'où je le voyais, me parut un ruisseau. A peu de distance pourtant on ne peut le traverser qu'en pirogue. Parmi les pierres qui, en roulant du sommet des monts, se sont arrêtées entre leur écartement prodigieux, j'ai moins admiré celle qui forme le pont, qu'une roche énorme qui est au-dessous et qui, comme la clef d'une voûte, est suspendue en l'air, et semble à chaque instant prête à tomber.

Les habitans du pays regardent ces gouffres ténébreux comme l'entrée de l'enfer; en effet la nuit continuelle qui y règne, les oiseaux de nuit dont les cris lugubres retentissent dans les antres où ils se retirent pendant le jour, les eaux noires qui remplissent les profondeurs de ce précipice, la longue chevelure des arbres qui en cache en partie le mystère, le fracas des eaux, les rochers qui, comme le pont de la mythologie persanne, servent à les traverser, les ténèbres enfin qui enveloppent ces horreurs, repré-

sentent assez l'empire de la mort. L'illusion est d'autant plus grande, que la plupart des êtres vivans a fui ces lieux sauvages; l'homme en a éloigné sa demeure, tous les animaux ont redouté le bruit qui s'y fait entendre. Aussi est-on bien aise, en sortant de ces vieilles forêts que peut-être les prêtres indiens de la tribu féroce des Panches ensanglantèrent de leurs victimes humaines, de retrouver une lumière plus vive et une nature moins attristée.

Je remontai vers Mercadillo, non moins étonné que je l'avais été à Tequendama, quoique la merveille du pont de Pandi me parût moins imposante. Cet ouvrage prouve la puissance de la nature : il lui a suffi, pour établir un pont de communication, de faire rouler quelques rochers du haut des montagnes.

Bientôt, nous approchant de la cime des montagnes qui dominent Mercadillo, et d'où l'on distingue les llanos de Limone, qui s'étendent jusqu'à la Magdaléna, nous avons traversé des forêts vierges, que peuplent l'ours, le jaguar et le cougouar (lion d'Amérique) : à la nuit nous étions à Fusagasuga. A mesure que

nous nous étions éloignés de la vallée brûlante de Mercadillo, nous avions trouvé une espèce d'hommes plus belle et plus vigoureuse.

Le lendemain matin je retournai à Bogota. Jusqu'à six heures nous avons voyagé au milieu de champs de maïs, de cannes à sucre, de café et de chirimoya (*Anona*); à neuf heures je me trouvai à l'ombre des kinas et enveloppé de brouillards; à onze heures, dans les bruyères stériles de la cime des monts, et inondé de pluies continuelles; à trois heures j'en descendis les déclivités, au milieu de belles campagnes couvertes d'orge, de pâturages excellens, et rafraîchies par un air assez froid vers le soir. Enfin, après avoir, des riches côtes qui bornent le plateau au sud, passé dans les terrains inondés et arides qui avoisinent la capitale et que l'on ne traverse qu'à l'aide de ponts en pierres, nous entrâmes à minuit à Bogota.

CHAPITRE V.

Voyage dans la province du Socorro, située au nord de Santa-Fé de Bogota.

A peine revenu d'un voyage je désirai en entreprendre un autre; je n'en voyais pas de plus intéressant à faire, que dans la province du Socorro, riche d'industrie et de population. En conséquence, au mois de juin, je me procurai deux mules, je me munis d'un guide intelligent, et je me mis en route vers la vallée de Tenza, qui est au nord nord-est de Bogota : en suivant cette direction j'allais examiner la plaine de Bogota dans sa plus grande étendue.

Nous prîmes la route royale; l'on a profité d'un terrain parfaitement uni pour la tracer à la manière de celles d'Europe. On voit dans plusieurs endroits des fermes d'une fort belle apparence, couvertes en tuiles, et dont les fe-

nêtres ont des vitres. Toutes ces propriétés sont soigneusement fermées de murs en pierres. Je traversais la plaine à l'époque où les blés sont verts; ils promettaient d'abondantes récoltes, qui devaient avoir lieu deux mois après. Le pont qui est construit sur le Bogota est en pierres : cet ouvrage des Espagnols n'est pas sans mérite; il est, de plus, fort utile pour les communications de Bogota avec les mines de sel de Zipaquira. Lorsque la plaine sera plus habitée et mieux cultivée, cette rivière offrira un canal fort commode pour le commerce et les relations du pays : on n'y aperçoit pas aujourd'hui un canot. La nuit approchait, peu de temps auparavant on avait assassiné un alcade près des lieux où nous étions; je m'arrêtai dans une ferme.

Le lendemain je traversai une quantité de petits villages situés sur la route de Tunja. Communément ils ne sont habités que par des Indiens, qui tissent des toiles de coton ou fabriquent de la poterie. Les cabanes de ces pauvres gens sont extrêmement petites, et plusieurs sont rondes ainsi qu'elles l'étaient toutes avant la conquête. Ce n'est pas sans surprise qu'au mi-

lieu de ces misérables huttes on voit s'élever la maison du curé comme un château qui se distingue de loin. En effet les balcons, les vitres, les tuiles, dont le presbytère est décoré, lui donnent un air de magnificence qui étonne, quand on la compare avec la misère des chaumières qui l'environnent.

Vers midi, quittant la plaine où jusqu'alors j'avais marché, je me rapprochai des montagnes de grès qui la dominent. Sesquilé, dernier village du plateau de Bogota, de ce côté, est placé à peu de distance du lac de Guatavita (1). Je trouvai l'air très-vif sur le paramo de Chocotan, le vent y soufflait avec autant de violence que sur le bord de la mer. Une pluie très-fine et très-froide nous glaçait le visage et les mains. Le sol du Chocotan est d'une couleur fort noire; le terrain y est mammelonné comme celui des

(1) On a formé à Bogota une compagnie pour l'assécher, et en retirer les trésors que Piedrahita a raconté y avoir été jetés par les Indiens à l'époque de la conquête. Les fonds de la société sont déjà dépensés sans que l'écoulement des eaux ait pu encore avoir lieu. Jusqu'à présent on n'a trouvé que cinq ou six petites idoles d'or que les Anglais ont achetées.

dunes; l'herbe y est si fine, que les pas des voyageurs s'y effacent presque aussi promptement que dans les sables du désert de l'Afrique.

C'est dans ces lieux sauvages que le chasseur vient poursuivre les animaux qui, enveloppés dans des vapeurs perpétuelles, s'y croient à l'abri des traits de l'homme. L'ours y est remarquable par sa force et son courage. Les habitans lui font de temps en temps la guerre. Montés sur des chevaux et armés d'une lance, ils l'attaquent et le terrassent souvent; prouesse qui n'est pas sans danger. C'est un spectacle vraiment curieux, lorsqu'on est sur une si prodigieuse élévation, d'entendre les cris des chasseurs, les aboiemens des chiens et tout le vacarme d'une chasse, succéder tout-à-coup au bruit des vents; on ne peut voir surtout sans admiration des cavaliers galoper sans crainte sur la cime escarpée des monts, traverser les torrens, franchir les précipices, escalader les rochers, et atteindre avec leurs lances l'animal fatigué de fuir.

En descendant le paramo de Chocotan, je rencontrai une case isolée bâtie à peu de distance

d'une mine de pétrole qui appartient à la cathédrale de Santa-Fé. J'y passai la nuit. Quoique les semailles fussent terminées, on travaillait dans les campagnes avec une grande activité. Munis d'une houe fixée au bout d'un long manche, les pions, c'est ainsi qu'on nomme les journaliers, étaient occupés à sarcler les champs. Ces ouvriers, dont la tâche commence avec le jour et finit à la nuit, reçoivent par jour un réal (65 c.) et deux rations de masamora (bouillie de maïs). Ceux qu'on emploie sur la côte se paient le double, et ont une livre de viande par jour. Il est vrai que les fatigues sont plus grandes sur les rivages brûlans de la mer que dans la Cordillère. Les travaux de l'agriculture sont bien moins pénibles pour l'homme qui travaille sous une température de 12 à 15°, que pour celui qui gémit sous le poids d'une chaleur de 25 à 30° R.

Je côtoyai le Machetan, dont les rives sont très-escarpées, et dont la source est dans le Paramo, que nous avions traversé la veille. Ce torrent parcourt une riche vallée; arrivé près de Somondocon, il prend le nom de ce village, et coule à l'est dans les Llanos. La route était

affreuse, ce qui me donnait lieu d'admirer la hardiesse de quelques femmes qui voyageaient à cheval de compagnie avec nous, en portant de petits enfans entre leurs bras. Malgré les dangers qu'elles couraient à chaque instant, elles riaient et chantaient aussi gaîment que si elles eussent été dans la meilleure voiture et sur les plus belles routes de France. Nous arrivâmes ensemble à Tiribita, où l'on trouve dans les ruisseaux beaucoup de pyrites ferrugineuses; puis nous atteignîmes Guateké : ces deux villages sont bâtis sur les terres qu'on nomme de Indios.

On accuse hautement les Indiens de regretter l'ancien régime : cela peut être, puisque autrefois on ne permettait à aucun blanc de s'établir chez eux, tandis qu'aujourd'hui ils voient leur territoire envahi par toutes sortes d'hommes avides. Cette réunion forcée entretient parmi les habitans de tous ces villages une antipathie violente et une grande animosité.

Au-delà de Guateké je traversai la rivière, et je me mis à gravir la rive opposée, où est bâti Somondocon. La température y était plus douce,

la nature m'y parut plus riche et plus variée que je ne l'avais vue en venant de Machetan. En effet, de tous côtés c'étaient des plantations de cannes à sucre, de maïs et de yuca, fermées de haies de saules; de cotonniers et de cactus, autour desquels grimpaient une multitude de lianes chargées des fleurs les plus brillantes. La montagne au pied de laquelle est Somondocon présentait surtout une perspective bien curieuse; on eût dit qu'elle était toute de cristal; c'était l'effet que produisaient plusieurs torrens tombant verticalemeut au milieu des forêts épaisses qui en tapissent l'escarpement. Même à la distance où j'étais, on entendait un fracas épouvantable.

Somondocon est un village si pauvre, que personne ne put m'accorder l'hospitalité. Je pensai que la maison du pasteur deviendrait mon asile; je fus trompé dans mes espérances. Francisco Antonio Dias, ainsi s'appelait le curé, répondit avec assurance qu'il avait des étrangers chez lui, et refusa de me recevoir; cependant il n'avait personne. Mon embarras était cruel. Une femme seule prenait compassion de

ma triste situation, je m'en aperçus, je réclamai son obligeance. Mais l'opinion, la censure du curé surtout, retenait son consentement; enfin je l'obtins et je trouvai chez elle des soins que j'aurais difficilement rencontrés ailleurs. Le peu de différence dans la civilisation qui distingue la partie de l'Amérique où je me trouvais des régions de l'Afrique que j'avais parcourues quatre ans auparavant, n'en met aucune dans les sentimens affectueux des femmes pour les êtres qui souffrent. Le voyageur n'a jamais à craindre d'implorer vainement la bienfaisance d'une femme.

On m'avait beaucoup parlé de la richesse des mines d'émeraudes que les Indiens exploitaient autrefois dans ces environs; j'avais une grande envie d'en découvrir les traces. Je questionnai plusieurs personnes avec instance, mes demandes n'aboutirent qu'à me donner quelque espoir de faire des découvertes dans une montagne voisine que l'on m'engagea à visiter. Je goûtai ces avis; en conséquence je me disposais à m'y rendre le lendemain, lorsque l'alcade de Somondocon, suivi d'une douzaine d'estafiers,

se présenta chez moi, me remit une lettre et m'invita à la lire. Les yeux fixés sur mon visage, il cherchait à découvrir le trouble que pourrait me causer la lecture de ce billet. Il n'était pas de nature à m'en donner. Le juge politique de Guateké écrivait à l'alcade d'observer mes démarches avec la plus active vigilance, parce qu'on supposait que je devais passer du pays haut dans les Llanos (plaines). Il recommandait expressément aussi de me demander mon passeport, je le remis aussitôt; les alguazils du curé, car c'était alors par son ordre que l'on me jouait ce tour, se retirèrent tout confus.

Cette scène ne me détourna pas de mon dessein, et, accompagné d'un guide sûr, je me dirigeai à l'est, vers la montagne où l'on croit qu'il y a des émeraudes; de son sommet on découvre les Llanos; je n'y atteignis qu'après trois heures de marche, tant le chemin était difficile. Je fus bien récompensé de mes fatigues par le spectacle magnifique qui se déploya tout-à-coup à mes regards : en quelques endroits le lieu sur lequel j'avais gravi n'avait pas trois pieds de large. A l'est on voyait une vallée large et pro-

fonde traversée par le Majoma, qui lui donne son nom; plus loin et bien plus bas, dans la même direction, on apercevait derrière des montagnes peu élevées un nuage noir et épais; c'étaient les Llanos de San-Martin, situés à deux ou trois journées de marche. Sans l'indication de mon guide je n'eusse pu reconnaître une terre à ces signes, qui, par une singularité assez remarquable, sont les mêmes que ceux qui en signalent l'approche en mer. Au contraire, en tournant ses regards à l'ouest, on découvrait la riche et belle vallée qu'arrose le Somondocon et les villages dont la blancheur éblouissante des maisons forme un contraste agréable avec la verdure des campagnes. Somondocon, caché par l'ombre que projètent au loin les montagnes, restait voilé pour moi; mais je distinguais Manta, Guateké, Suta, et une infinité de cabanes solitaires, dont en général le bouquet de bananiers qui les ombrage me dérobait la vue. Si les hommes et les bestiaux échappaient à mes yeux, je reconnaissais l'endroit où ils devaient être, à leurs cris montant jusqu'à moi avec les vapeurs qui, de la plaine, s'élevaient sur la montagne.

Cet effet n'est pas rare dans les montagnes, les hommes y causent ensemble à des distances que dans des pays plats la voix ne pourrait jamais franchir. Mes recherches pour découvrir des émeraudes furent inutiles; en vain j'examinai le sable des ruisseaux et les schistes dont la montagne est composée, je ne trouvai rien; je descendis donc de ces terres froides pour rentrer dans un pays plus chaud et moins aride. Notre excursion n'eût été marquée par aucun accident, si le chien de mon guide, affamé par de longs jeûnes auxquels on le condamnait, depuis longtemps, ne se fût jeté sur un troupeau de moutons; malgré les cris, les menaces et les coups de son maître, il mit en pièces une brebis. Ces ravages ne sont pas rares; les chiens se réunissent même souvent pour attaquer les chevaux et les vaches; cependant ils n'en viennent là que quand les charognes leur manquent. Ils ont pour les découvrir un singulier indice; lorsqu'ils voient les gallinazos (*vultur aura*) se rassembler en un lieu, ils devinent que quelque proie les y attire; ils y courent, et, après avoir chassé ces oiseaux voraces, ils prennent leur place.

J'avais cru que je trouverais à Somondocon mon passe-port, qu'on avait la veille expédié au juge politique de Guateké, je l'attendis inutilement jusqu'à midi; impatienté de ces retards, je me mis en route pour retourner à Guateké. Ayant demandé aux alcades mon passe-port, en me plaignant de leur lenteur, ils s'excusèrent faiblement, mais ils me firent bientôt oublier ces désagrémens en m'offrant leur maison pour y passer la nuit. D'après mon refus, motivé sur mon désir d'arriver promptement à Suta, ils dépêchèrent à mon insu un exprès qui me devança pour recommander au commandant de Suta de me traiter avec égards; leurs intentions furent exactement remplies, cet officier me prodigua les soins les plus délicats.

Je reçus à Suta, à ma grande surprise, la visite du fils d'un médecin français mort dans le pays depuis bien des années; il s'appelait Courtois, nom qu'il avait hispanisé; il en avait fait *Cortès* : il était impossible de voir sans compassion l'état de pauvreté affreuse du fils d'un compatriote; presque entièrement nu, on ne le distinguait des habitans les plus malheureux que

par sa figure, dont les traits n'avaient point été dégradés par la misère.

Mon hôte de Suta voulait me garder trois jours chez lui. Je m'arrachai à son empressement, et le 21 juin je me dirigeai au nord nord-est vers Tenza. Je ne fis que traverser ce village, je n'entrai qu'à la nuit close à Guachabita.

C'est ici que finit la vallée de Tenza, qui dépend de la province de Tunja ; on y voit peu de maladies, personne n'y est affligé de goîtres : un grand nombre de ruisseaux traversent la vallée de Tenza dans tous les sens ; ils donnent naissance à plusieurs rivières, qui toutes versent leurs eaux dans le Somondocon. Celui-ci, après avoir décrit de nombreuses sinuosités, va se réunir au Méta. Les bords du Somondocon sont remplis de sources d'eau salée, dont les habitans se servent pour remplacer le sel de Zipaquira.

Le pays est assez élevé, le sol est une terre grasse, que les pluies délaient au point de rendre les routes impraticables. L'habitant se plaint peu de ces désagrémens passagers en voyant la richesse de ses récoltes : ici l'homme répond à la voix de la nature ; tout est soigneusement

cultivé; bananiers, cannes à sucre, maïs, yuca, tout vient avec une abondance merveilleuse. Néanmoins, malgré tant de dons précieux, l'homme est pauvre; la nature l'enrichit, la société le ruine par le système vicieux des impôts qu'elle exige de lui; vainement ses plantations s'augmentent, vainement ses greniers se remplissent, l'habitant de Tenza gémit dans la plus affreuse misère, et, comme sur la Magdaléna, on voit des pauvres assis au pied de l'abondance; on n'entre pas dans une maison, on ne sort pas dans les rues, que l'on ne rencontre des mendians; dans les villages, dans les campagnes, partout on voit des gens qui demandent l'aumône; comment la refuser aux infirmités ou à la vieillesse?

Ce spectacle détruit le charme qu'inspirent l'agrément de ces lieux et la douce température qui en fait un séjour délicieux dans la saison des beaux jours, c'est-à-dire depuis septembre jusqu'en mars. A l'époque où je voyageais le pays était inondé par les pluies continuelles qui y tombaient; trompé par la sécheresse qui avait succédé aux orages, dans la plaine de Santa-Fé,

dont le climat est tout-à-fait différent de celui des autres parties de la Cordillère, j'avais cru, en descendant dans la vallée de Tenza, retrouver la même température; j'étais dans une erreur complète : chaque endroit ici a un ciel, une chaleur et des saisons différens en raison de son élévation.

La température est communément de 15 à 16°; le climat est très-sain, aussi le nombre des vieillards est-il considérable; il y a même beaucoup de centenaires : l'on me montra un arbre que des enfans avaient jeté sur un torrent, pour que leur mère, âgée de plus de cent quinze ans, pût aller par un chemin plus court à l'église, où elle se rendait plusieurs fois par semaine, quoiqu'elle fût située fort loin de sa chaumière, et dans un lieu fort escarpé.

Comme la vallée de Tenza est à l'est de l'immense cime de la Cordillère, elle suit les variations de climat des Llanos; de sorte que le printemps y règne et les pluies y tombent à peu près en même temps que dans ces plaines; par conséquent, les semailles ne se font pas à la même époque que sur les montagnes de Bogota.

Dans un même jour on peut donc voir des cultures différentes et des travaux divers. Sur les lieux élevés, on sème en mars; vers le milieu de la montagne, en mai; et en bas dans la vallée, en juillet. Mais telle est ici la force de la végétation, que tout y mûrit avant qu'on puisse en haut calculer les résultats de la récolte.

En quittant Guachabita, nous gagnâmes promptement le Volador, montagne peu élevée. Nous rentrions alors dans la région des terres froides; à Umbita, où je couchai, j'étais morfondu : les hommes ne me parurent pas moins différens dans ces montagnes que les plantes. A la gaîté qui règne dans la vallée de Tenza avait succédé la tristesse la plus profonde. Je fus frappé, en entrant dans le hameau d'Umbita, de voir un homme attaché à un poteau; c'était par l'ordre du curé : peu de temps après, j'en vis un autre succomber sous les coups de canne du sergent de milice. Quels changemens subits! Dans la vallée, à chaque pas, j'admirais la fête de la nature célébrée par la misère; ici je voyais l'homme aussi malheureux que la terre qu'il habitait. Un climat de 8 à 10° seulement au-dessus de zéro,

et les idées que le spectacle de tant d'infortunes m'avait suggérées, me firent passer une fort mauvaise nuit. Prêt à partir avant le jour, je rentrai de nouveau dans les Paramos, où je retrouvai le beau temps, ramené par les mêmes vents d'est qui inondent la vallée de Tenza. Je laissai au sud Turméqué, et j'arrivai avant midi à Tiribi. Tout ici m'offrit un nouvel aspect; au lieu de bananiers et de cannes à sucre je voyais des champs de blé et de pommes-de-terre. Le sol, sans être aussi fertile que celui de Tenza, paraissait fécond et susceptible de le devenir bien davantage en des mains plus industrieuses. Le pays était un peu plus boisé, et dans les prairies paissaient des troupeaux couverts d'une laine épaisse. Cependant l'homme paraissait encore souffrant, et le salut dont on m'accueillait, en m'appelant, Mon maître, indiquait les fers que ces gens avaient portés pendant tant de siècles.

A peine établi à Tiribi, dans une hutte où l'on m'avait permis de reposer, je vis un homme grand et fort y entrer : c'était le curé. Après quelques phrases d'usage, il me pria de lui prêter ma montre; je la lui présentai; il m'engagea

à lui en faire cadeau : sur mon refus, il me dit de lui donner mon sabre; je lui fis la même réponse : alors il se retira en m'invitant d'une manière peu gracieuse à venir le voir.

Peu de temps après être sorti de Tiribi, je traversai le champ de bataille de Boyaca, où en 1809 les Espagnols perdirent une bataille contre les patriotes; la nuit j'entrai à Tunja; je reçus l'hospitalité chez le curé; il est un de ceux dont les attentions m'ont pénétré davantage de reconnaissance.

Tunja, avant l'arrivée des conquérans espagnols dans ces contrées, était déjà une ville considérable, et aussi importante dans Cundinamarca, que Cusco dans le Pérou. Quésada s'en empara par les mêmes moyens qui valurent à Pizarre et à Cortès leurs grands succès : il fit périr le roi de Tunja. Les richesses qu'il trouva dans la dépouille de ce prince, et dont la vue fit crier aux Espagnols : « Nous avons aussi trouvé le Pérou, » servirent à bâtir une nouvelle ville long-temps rivale de Bogota, parce que toute la noblesse du pays s'y était retirée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une solitude.

Tunja est une ville sans agrémens; habitans, douceur de température, eaux saines et abondantes, tout y manque. Le peuple est affligé de goîtres, le ciel est rarement sans nuage, et le climat est très-froid; enfin, presque toutes les maisons sont en ruines; mais un phénomène fort intéressant y attire les curieux et fait les délices des habitans. Au nord-nord-ouest de Tunja, et à peu de distance, on trouve des sources d'eau assez chaudes durant la nuit pour y prendre des bains, tandis que dans le jour elles sont très-froides. En conséquence, on ne s'y baigne que la nuit, ce qui est assez agréable, à cause du bassin que l'on a creusé pour jouir de ce plaisir; c'est le seul qu'offre Tunja.

Cette ville est le chef-lieu d'une province assez étendue, et en général fort aride. On se croirait souvent, s'il faisait plus chaud, au milieu d'un désert de l'Afrique. Le sol est tout hérissé de roches, et sillonné par les eaux, qui y forment des crevasses épouvantables en beaucoup d'endroits. Cependant, comme elles s'évaporent aisément, le pays manque d'eau. Cette province est pourtant une des plus riches; ses habitans

sont actifs et industrieux : on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton. Quoique fort grossiers, ces produits se répandent dans toute la république, et leur vente enrichit Tunja.

Le plus grand nombre des terres est en friche; elles seraient néanmoins susceptibles de produire beaucoup, si l'habitant était moins apathique. Les encouragemens ne peuvent le tirer de ses habitudes indolentes et de sa routine : on l'a éprouvé à Leyva pour la culture de l'olivier, qu'on voulait y essayer. On sème avec succès dans tout le pays l'orge, le froment, l'avoine. Il est peu de parties de la province où l'on pourrait, à cause du froid, recueillir autre chose. On tire le riz, le sucre et le café de Muzo.

J'employai un jour entier pour aller de Tunja à Paipa, d'où je me dirigeai au sud-sud-est pour gagner une ferme dont les revenus sont assez considérables par un bienfait tout particulier de la nature. La prairie au milieu de laquelle elle est bâtie, et qui a près d'une demi-lieue, renferme plusieurs sources d'eaux chaudes sulfureuses (1). Dans les temps secs, les vapeurs

(1) 49° R.

se condensent et couvrent tous les pâturages de sulfate de soude. On recueille ce sel avec grand soin pour le donner aux bestiaux. Ceux qu'on met dans ces plaines profitent merveilleusement en six mois. C'est en raison de cet avantage que le propriétaire de ces terres achète dans les Llanos de San-Martin beaucoup de bestiaux au prix de cinq piastres la pièce, qu'il vend ensuite à vingt-cinq et trente piastres. Cette belle propriété appartenait aux jésuites. Près de là on trouve une mine de soufre.

Nous continuâmes à parcourir des campagnes incultes et dépeuplées; nous descendîmes dans la plaine de Sogamoso; en une heure nous parvînmes à Issa, village situé à l'est. Nous eûmes en arrivant un singulier spectacle, celui d'une fête mêlée de danses et de chants pour célébrer la mort d'un enfant : étrange coutume de se réjouir d'une perte qui ailleurs coûte tant de chagrins et de larmes. En venant à Issa je m'étais proposé de visiter le lac de Tota, placé plus haut dans la même direction.

Je partis donc d'Issa avant le lever du soleil, et muni d'un nouveau guide j'escaladai les hau-

teurs escarpées sur lesquelles s'étend le paramo Ramona, où j'éprouvai un froid très-vif : à huit heures j'étais au bord du lac ; il est fort grand, puisqu'on peut à peine en un jour en faire le tour. La superstition n'a pas manqué de peupler ces lieux de prodiges effrayans : en effet, la nature âpre du pays, ces eaux suspendues à une si grande hauteur, et toujours agitées par les vents sortant du Toxillo, paramo qui s'élève au-dessus du lac de Tota ; une substance mucilagineuse, d'une forme ovale, et remplie d'une eau insipide, que l'on trouve sur le sable ; tout inspire l'étonnement. Selon les habitans, les eaux de ce lac ne sont pas navigables ; des génies malfaisans habitent des demeures profondes dont on aperçoit, disent-ils, les portiques en s'éloignant du rivage et en marchant dans l'eau ; et l'on voit même, ajoutent-ils, sortir de temps en temps des abîmes un poisson monstrueux qui ne se montre que par instans.

Le lac de Tota forme un arc dont les deux extrémités vont dans la direction du nord-ouest au sud-est ; la température est très-humide et très-froide ; l'eau, d'une couleur bleuâtre, est

pesante, insipide et peu potable; comme celle de la mer, elle est dans une agitation continuelle, causée par les tempêtes qui règnent au Toxillo. Quelques îles s'élèvent au milieu du lac; un seul homme a osé les fréquenter; l'idée que le lac est enchanté empêche de les visiter de nouveau : le fond paraît composé de sable siliceux. Les montagnes au milieu desquelles le lac de Tota est enfermé sont des murailles épaisses composées de grès, tellement bien cimentées qu'aucune infiltration n'a lieu; cependant on pourrait croire que les sources d'eaux chaudes d'Issa et de Paipa doivent leur origine à cet immense bassin placé à plusieurs toises au-dessus du niveau où on les trouve.

Quelques huttes désolées et battues sans cesse par les vents sont répandues le long des côtes prodigieusement hautes et escarpées de ce la de la Cordillère. Près de là on trouve le hameau de Guitiva; je le traversai pour revenir à Issa : la route que nous prîmes est remplie de nopals chargés de cochenille; et, ce qui n'est pas moins intéressant pour les habitans, il y a une grande quantité de pierres à feu. A mesure que je m'é-

loignais de ces hauteurs, je trouvai la température plus supportable. Arrivé dans la belle plaine de Sogamoso, je distinguai bientôt ce village au milieu des arbres qui l'ombragent; je m'arrêtai jusqu'au lendemain dans ce lieu fameux avant la conquête, à cause du culte qu'on y rendait au soleil : le temple qu'on y avait construit était, si l'on en croit quelques historiens, d'une magnificence sans égale; aujourd'hui on ne découvre aucune trace de sa grandeur passée. On fait à Sogamoso un commerce assez considérable de bestiaux; on les tire des Llanos par le Toxillo. On envoie dans ces plaines des étoffes de coton et des chapeaux de laine fabriqués à Sogamoso, en échange du coton, de l'indigo et du sel qu'on en reçoit aussi. Malgré les profits que présente ce commerce, on le néglige beaucoup à cause du mauvais état des chemins et des dangers qu'offre le paramo. Bon nombre des habitans de la Cordillère périssent dans la plaine, où en peu de temps ils attrapent la fièvre, à cause de la chaleur du climat et de la quantité de viandes qu'ils mangent; les habitans des plaines courent moins de risques : on croirait

que le froid des pays élevés doit leur être insupportable; cependant ils l'affrontent avec des vêtemens légers de coton, et tombent rarement malades.

En sortant de Sogamoso, je tournai au nord-ouest pour aller visiter la mine de plomb qu'on exploite dans les environs; il fallut traverser une rivière, où un homme à cheval indique le gué; ensuite je montai un peu, puis je descendis dans la plaine de Tibasosa. Ce village s'élève de l'autre côté de la rivière qui arrose la vallée de Sogamoso et celle de Tibasosa : presqu'en face de celui-ci, l'on rencontre la mine de plomb de Sogamoso; huit ouvriers y travaillaient : ils m'apprirent qu'ils s'étaient associés pour l'exploitation de cette mine, et qu'elle donnait bien peu de profits depuis que l'eau avait bouché la principale galerie, ouverte depuis plus d'un siècle; ils se contentent de laver le minerai; l'eau leur manque souvent, de sorte que par ce procédé grossier ils n'obtiennent pas plus d'un arrobe de plomb tous les huit jours; c'est à peu près 30 fr. par semaine. La dureté de la roche, les envahissemens des eaux, et surtout le manque

d'outils nécessaires, empêchent ces hommes de gagner davantage, quoique la mine soit riche et abondante.

A peu de distance de cet endroit on rencontre une fonderie en plein vent, on n'y travaille que le cuivre, on le tire de Moniquira; les ouvrages qui sortent de cette misérable usine ne sont pas dépourvus de goût, ce sont en général des étriers et des cloches.

Je me remis à marcher vers le nord au milieu de montagnes formées d'une argile teinte de pourpre et de violet; il était nuit lorsque j'entrai à Santa-Rosa. L'hospitalité s'exerce partout avec tant de générosité, que je crus, malgré cette circonstance, que je n'éprouverais aucune difficulté pour me loger; je me trompais : on me ferma toutes les portes. Je frappai à celle des alcades, du juge politique; partout on me refusa de les ouvrir, sous prétexte que les maîtres étaient absens : le curé, à qui je finis par m'adresser, ne se montra pas plus charitable que ses paroissiens. Il était tard, mes habits étaient trempés, je n'avais pas mangé de la journée, et je me voyais réduit à coucher dans la rue; j'étais

réellement dans une bien grande peine; tout le monde était sourd à mes prières : une seule personne, c'était encore une femme, s'y montra sensible; elle m'offrit la moitié de sa cabane; je la partageai avec joie; et, quoiqu'il fût difficile de dormir au milieu des vases de chicha et des monceaux de ciboules qui la remplissaient, je passai une nuit délicieuse en la comparant à celle que m'avait réservée l'inhospitalité des habitans de Santa-Rosa, et en entendant tomber des torrens de pluie.

Le nom de Santa-Rosa sonne bien à l'oreille; cette ville répond à quelques égards, par la régularité des maisons et des rues, aux idées agréables qu'il fait naître. Mais la température est très-froide; et comme les environs ne produisent que du blé, des pommes-de-terre et des ognons, la population ne serait pas riche, si elle n'avait pas pour ressource plusieurs fabriques de chapeaux de laine et d'étoffes de coton qui sont fort recherchés par les habitans du Socorro, leurs voisins. On voit beaucoup de goîtres à Santa-Rosa.

Le lendemain je traversai Serinsa situé dans

une vallée inégale où le froid est assez vif, si l'on en juge d'après la mousse qui couvre les toits. Cette température glacée vient du paramo qui domine la vallée, et qui s'étend du nord-nord-est au sud-sud-ouest. A midi je commençai à le gravir; j'y atteignis après avoir voyagé quelque temps au milieu des pommiers, qui dans la Cordillère finissent au point où la terre cesse d'obéir à l'homme. A cinq heures du soir j'arrivai à la venta qui est sur le revers de la montagne, du côté de Socorro, et où s'arrêtent tous les voyageurs.

Les paramos forment un pays absolument dissemblable de ceux au-dessus desquels ils s'élèvent. Tout y est différent; la nature, en quelque sorte aux abois, y produit des plantes entièrement distinctes : ces lieux sont inhabitables, si ce n'est dans quelques endroits abrités contre les vents, où l'homme sème des pommes-de-terre, des féves et des ognons. Ces terres sont rarement couvertes de pierres, si ce n'est dans les lieux voisins de la région des neiges, où l'on trouve du gravier pareil à celui des rivières.

Quand je traversai le Serinsa, la température, quoique froide, était supportable; mais l'air y était très-sec, au point que les sangles et les cordes qui liaient mon bagage cassaient à chaque instant. Combien je dus me féliciter du calme qui régnait sur ces hauteurs quand j'y passai, puisque, suivant le récit des habitans, lorsque le paramo se *pone bravo* (s'irrite) (1), alors les plus grands dangers menacent le voyageur; un vent chargé de vapeurs glacées souffle avec violence; des ténèbres profondes enveloppent la terre, et les traces des chemins disparaissent. Les oiseaux, qui, sur l'apparence d'un beau jour, avaient tenté le passage, tombent sans mouvement. Le voyageur cherche à s'abriter sous les arbrisseaux rabougris qui parfois croissent dans ces déserts; mais leur feuillage humide l'oblige d'aller ailleurs. Affaibli par la fatigue et la faim, pressant inutilement ses mulès transies de froid, il s'assied pour recueillir ses forces épuisées. Funeste repos! bientôt son estomac est oppressé comme sur la mer, son sang se glace, ses nerfs

(1) Ce phénomène s'appelle *Sorroché* au Pérou.

se roidissent, ses lèvres s'ouvrent comme pour sourire, et il expire avec l'expression de la joie. Les mules, n'entendant plus la voix de leur maître, restent à leur place, se couchent et meurent.

Rien n'offre un aspect plus sinistre que le Serinsa. Vu d'en bas, son front sourcilleux est communément caché dans les nuages; et, lorsqu'on le traverse, rarement un beau ciel l'éclaire. Quelques sources, dont les eaux livides et glacées ne sont pas potables, s'échappent de ses flancs stériles, et n'y répandent jamais la fertilité qu'elles font naître plus bas. Des mares fangeuses, remplies de joncs et d'autres plantes aquatiques, tapissent le fond des vallées. A défaut des vents, quelques hérons blancs en troublent seuls l'immobilité. La terre ne produit qu'une herbe très-fine : les animaux la recherchent avec délices. Une plante seule, d'un port assez élevé, résiste aux ouragans et au froid, grâce à la bourre épaisse dont elle est enveloppée; c'est le frailecon (*espeletia frailexon*) [1]; ses fleurs jaunes,

(1) Cette plante produit une excellente térébenthine.

placées au sommet d'une tige toute noire, ont un éclat sinistre comme la lumière d'une torche funéraire. Les croix qu'on a placées sur les tombes des voyageurs morts en traversant le paramo, ajoutent encore à l'aspect lugubre qu'offrent les champs couverts de frailecons.

Malgré les périls que l'homme court souvent sur ces hauteurs, la misère et l'avidité du gain les lui font continuellement traverser. S'il vient des pays chauds, on le voit chargé de bananes et de fruits succulens : s'il arrive des pays froids, on le rencontre courbé sous des sacs de farine, et quelquefois portant avec peine ces énormes vases de terre dans lesquels fermente la chicha. Un gain bien modique lui fait mépriser ces fatigues et les privations auxquelles il est condamné dans ces régions stériles. Croirait-on qu'un homme de peine ne gagne pas cinq francs pour porter un fardeau de soixante-quinze livres depuis Santa-Rosa jusqu'au Socorro? il y a trois jours de marche. Mais il obtient dans ces voyages le seul profit qu'il ambitionne, il vend l'excédant de ses récoltes, et se nourrit pendant près d'un mois sur le gain qu'il a fait. On emploie

aussi des mules pour faire ce trajet pénible. Les routes sont si affreuses, que l'on a bien plus d'avantage à se servir des hommes.

La venta del Basto, qu'un homme intelligent a bâtie sur le paramo de Serinsa, et où je passai la nuit, est composée de quatre cases. Deux seulement sont fermées avec de la terre, les autres sont à claire-voie, de manière que l'on y éprouve un froid très-rigoureux. Le préjugé des habitans de la Cordillère contre le feu, qu'ils s'imaginent être malsain, les empêche d'en allumer. En vérité on ne peut concevoir comment, avec de simples vêtemens de coton, les hommes nés dans les terres brûlantes du Socorro peuvent résister à un climat aussi glacial : pour moi j'étais transi, je ne pouvais dormir, quoiqu'on m'eût placé dans l'endroit le plus à couvert de l'air extérieur, que je fusse tout habillé et enveloppé de plusieurs couvertures de laine. Cependant le froid que je ressentais ne dura pas toute la nuit : l'hôte a eu la singulière idée d'élever un grand nombre de chats; ces animaux sont dressés à se placer sur les pieds des voyageurs; j'en eus deux dont l'épaisse fourrure finit

par me réchauffer. J'en avais bien besoin, car le souper de mon hôte n'avait pas été propre à me donner des forces; de la yuca, des pommes-de-terre, de la masamora, bouillie de maïs, et de la chicha chaude, sont des mets trop simples pour un estomac européen.

Le propriétaire de la venta possède, au pied du paramo, un champ qui, réchauffé par les rayons d'un soleil plus ardent, produit des cannes à sucre. Ce lieu, fortuné en comparaison de ceux qui les dominent, est appelé Las Vueltas; pour y parvenir, il faut entrer dans des bois bien touffus, qui, en plusieurs endroits, s'avancent même dans les anfractuosités des paramos, comme s'ils s'aventuraient dans un climat nouveau; constamment battus par des vents glacés, les arbres qui s'approchent trop des bornes de la végétation, sont revêtus de mousses, qui en arrêtent le développement et hâtent leur dépérissement.

On m'avait dit que je trouverais à Las Vueltas les ruines d'un village habité jadis par les Indiens, ce qui avait vivement excité ma curiosité; je ne vis, en arrivant à Las Vueltas, que

des trous de tous côtés, creusés par les habitans pour y découvrir les richesses qu'ils supposaient y avoir été enfouies : à leur grand déplaisir, ils n'y ont trouvé que des vases en terre et des ornemens de verre, indices de la destruction peu ancienne du village indien. Les habitans de cette retraite inaccessible se sont-ils enfuis dans les plaines du Meta, où se sont-ils dispersés en divers endroits? on l'ignore; disparition assez singulière au milieu de tant d'habitations répandues dans les environs.

Sur les décombres des huttes des Indiens, la famille de l'hôte de la venta a bâti sa demeure. La position en est bien solitaire, mais délicieuse; au pied coule une rivière assez large; sur ses bords escarpés on a semé du maïs et des féves. Cette propriété a toute l'étendue que l'ambition paisible du maître voudra lui donner; des chênes d'un port imposant ombragent ses champs et les préservent des ouragans de la montagne. Malgré le plaisir que l'on goûte à voir l'image du bonheur et de l'abondance dans cette retraite, en la comparant à l'aspect désolé du paramo, on éprouve

néanmoins quelque peine en songeant que ces champs furent ensemencés autrefois par un peuple malheureux, qui gémit peut-être loin des terres dont seul il est le légitime propriétaire. D'un autre côté, en pensant à la barbarie dans laquelle il a dû vivre, on aime à se promener sans crainte dans ces belles forêts, que les mugissemens des bestiaux animent de temps en temps; on y trouve à présent, quoique si loin de toutes relations, la civilisation, des mœurs paisibles et des habitudes auxquelles un Européen n'est pas étranger.

Disant adieu à cette retraite charmante, dans laquelle j'aurais volontiers passé plusieurs mois, j'entrai bientôt dans le chemin de Guacha, par où l'on descend dans le Socorro. Les habitans du pays le regardent comme l'ouvrage du diable; ils m'ont du doigt montré la demeure de ce mauvais esprit, mais je n'ai rien vu. Le Guacha n'est qu'un rocher d'une immense étendue, où les pluies et les tremblemens de terre ont formé des crevasses considérables; il est par conséquent impossible de s'y servir de chevaux. Je mis donc pied à terre : il ne m'ar-

riva aucun accident, ce qui fut très-heureux, puisque ordinairement on perd quelques chevaux dans ce passage dangereux. On peut se faire une idée des risques que l'on court, par les ossemens dont toute la route est jonchée, et l'on ne tarde pas à s'en convaincre, en voyant le nombre infini de croix placées au bas du précipice, comme dans un lieu de salut. Lorsque nous fûmes rendus là, nos peines ne furent pas finies; il fallut continuer à marcher à pied, parce que le chemin, quoiqu'il ne soit plus aussi roide, est pris sur le lit d'une rivière, de sorte que l'on est dans l'eau. Je parvins sain et sauf à la venta Gorda, maison fort petite. Nous y logeâmes douze personnes à la fois.

(1) J'étais hors des paramos, le pays était moins affreux, le climat plus doux et le ciel moins triste. On ne redoutait plus, à cause du froid, de se lever avant le jour; nous partîmes donc de très-bonne heure: en quelques heures nous atteignîmes Elisano; nous étions sur les terres du Socorro. Un changement bien agréa-

(1) 1er juillet.

ble nous frappait à mesure que nous avancions dans cette province : toutes les cabanes étaient couvertes en tuiles ; on remarquait en général de l'aisance chez les habitans, et une aménité assez rare dans les régions froides ; tout le monde nous accueillait avec bonté ; la belle nature tropicale réjouissait de nouveau les yeux, car l'on aime toujours à revoir le bananier et l'oranger ; par malheur, les chemins étaient tellement encombrés de boue, qu'il fallait n'avancer qu'avec la plus grande précaution pour ne pas faire une chute vraiment dangereuse. En sortant de Elisano, je côtoyai la Pienta : cette rivière arrose toute la vallée de Charalan. Avant la nuit j'entrai dans cette ville ; je fus surpris de la régularité des rues et des maisons, et je retrouvai avec plaisir cette gaîté folle qui renaît dans les lieux où il fait chaud.

Le lendemain je me dirigeai vers Culetas : j'y étais à midi, je ne m'y arrêtai pas, et je continuai à suivre la route de villa Socorro ; nous rencontrâmes un homme et une femme, que l'alcade d'un hameau voisin avait maltraités à un tel point, parce qu'ils avaient refusé de se

charger d'une corvée injuste, qu'ils étaient près d'expirer sur la route : quelques riches habitans de Charalan, qui voyageaient avec moi, leur conseillèrent instamment d'aller se confesser, sans joindre à cet avis utile des consolations un peu plus solides, et dont les malheureux avaient un besoin pressant; on les aida à se relever, on s'apitoya sur leur sort, et ils purent enfin recueillir leurs forces et cheminer pour gagner Culetas; nous autres nous reprîmes la route de la ville de Socorro; j'y entrai avant la nuit.

La province du Socorro finit, au nord, à une lieue et demie au-delà de San-Gil, et confine de ce côté avec Pamplona (1). Au sud elle s'étend jusqu'à Puente-Réal; à l'est elle est terminée par la province de Tunja, et à l'ouest par des pays inconnus et par la Magdaléna; elle renferme plusieurs villes importantes : San-Gil, où l'on vient de construire un pont en pierres et un collége; Zapatoca, Charalan, Palmar, Aiba, Simatoca, Palmas, Guadalupé et Socorro. Cette dernière, qui donne son nom à

(1) *Voyez* à la fin du tome Ier, la note première.

toute la province, en est la capitale; c'est là que demeure le gouverneur; il a sous ses ordres quelques milices et des invalides auxquels le gouvernement paie quatre à cinq piastres par mois.

La ville de Socorro est fort mal bâtie et encore plus mal pavée. Située sur le penchant d'une montagne, elle est rarement rafraîchie par les vents, à cause de la chaîne d'Opon, qui s'étend, sud et nord, jusqu'aux montagnes d'Ocana. Aussi la chaleur y est très-forte; le thermomètre, à l'ombre, descend rarement au-dessous de 20°. A l'époque où je me trouvais dans le pays (juillet), il commençait ordinairement à pleuvoir à une heure de l'après-midi; le tonnerre grondait, et l'orage durait jusqu'au coucher du soleil. Les vents soufflaient de la partie du nord.

Les eaux sont généralement désagréables à boire et de mauvaise qualité; leur attribuera-t-on les goîtres qui défigurent toute la population et même les étrangers, après un long séjour? il n'y a pas jusqu'aux animaux, et particulièrement les chiens, qui ne soient atteints de ce

mal, et qui ne finissent par en mourir. On gagne aussi facilement la fièvre, et beaucoup de vieillards sont hydropiques.

Néanmoins on compte à Socorro près de douze mille habitans; ils ont une activité et une intelligence extraordinaires; ils se livrent assidûment à l'agriculture, et leurs fabriques ne sont pas sans importance. On récolte beaucoup de sucre, de coton et de riz; ces denrées sont au meilleur marché possible (1), parce qu'il y a peu de routes praticables. On avait proposé de tracer un chemin sur les montagnes d'Opon; on aurait eu par là les moyens d'arriver à la Magdaléna en six jours, tandis qu'on en met davantage pour aller au port de Botigas, qui n'est pourtant qu'à vingt-sept lieues. La guerre n'a pas permis d'exécuter ce projet utile.

Dans chaque chaumière, dans chaque maison, tout le monde est occupé à filer, à teindre

(1) Coton 25 livres 6 fr. 50 cent., riz 25 livres 2 fr. 60 cent., cassonnade 6 livres 65 cent., sucre en pain 25 livres 3 fr. 25 cent. En général, on préfère le sucre extrait de la canne d'Otahiti à celui que donne la canne de Guinée, dont on commence à abandonner la culture.

ou à tisser; on voit partout des métiers; un assez grand nombre d'habitans préfèrent tresser des chapeaux de paille; on reconnaît ces ouvriers à l'ongle de l'index, qu'ils laissent croître démesurément.

Les étoffes qu'on fabrique sont grossières, mais solides; quoiqu'on les préfère dans les provinces aux cotonnades étrangères quand le prix est le même, et qu'on en achète une quantité assez considérable, les ouvriers sont pourtant fort pauvres; en effet une fileuse ne gagne pas un réal par jour; une pièce de toile de coton de soixante-quatre vares (166 pieds) ne produit pas au tisserand un profit de 7 réaux (4 fr. 35 cent.). Le marchand seul est riche; il transporte les étoffes de Socorro à Giron, où il les échange contre le tabac et l'or; à Cucuta, contre le cacao; à Zipaquira, contre le sel et les étoffes anglaises. Ce sont les seules que l'on recherche; préjugé peu encourageant pour l'industrie nationale; les femmes mêmes ne s'habillent plus qu'à l'anglaise. Ces fantaisies sont d'autant plus aisées à satisfaire, que les cotonnades de Manchester sont à meilleur compte que celles qu'on

fabrique dans le pays même; on y a une robe pour dix francs.

Les maisons sont généralement sales et mal construites, mais elles offrent plus de commodités que celles des pays froids. On y a un lit; à table on se sert de couverts d'argent, de nappe et de serviettes : l'on trouve rarement d'autres mets que des pommes-de-terre, du riz, des bananes et du porc.

Les habitans du Socorro, dans tous les temps, ont montré une audace et une énergie de caractère qui contrastent singulièrement avec leur air lourd et hébété; aujourd'hui même, encore qu'ils paraissent fatigués des réquisitions de tous genres qu'on a exigées de leur dévouement, ils ne se donnent pas entre eux d'autre titre que celui de citoyen, et paraissent fermement attachés au système républicain. Ce sont eux qui, long-temps avant que l'Espagne supposât que l'Amérique pût jamais devenir indépendante, levèrent les premiers l'étendard de la révolte.

Je vais développer l'origine et les suites de ce soulèvement, qui ont amené l'émancipation

de l'Amérique : je décrirai d'abord en peu de mots la situation de ces pays, depuis l'époque de la conquête jusqu'au mouvement du Socorro, en 1781, afin de mettre le lecteur à même de connaître les deux ères de l'empire espagnol dans l'Amérique, et de comparer le nouveau système à celui qui existait anciennement.

CHAPITRE VI.

Etat du pays depuis 1498 jusqu'en 1781. — Anciens habitans. — Leurs coutumes. — Leurs mœurs. — Conquêtes commerciales. — Conquêtes religieuses. — Conquêtes militaires. — Quésada. — Dépérissement de la population indienne. — Nègres. — Leur sort. — Mélange des races. — Ports. — Eglises. — Villages. — Villes. — Mines. — Agriculture coloniale. — Agriculture européenne. — Industrie. — Repartimientos (fiefs). — Encomiendas (commanderies). — Tribut des Indiens. — Gouvernement espagnol. — Paix profonde.

Lorsqu'on découvrit l'Amérique, des sauvages d'une férocité et d'un courage indomptables habitaient les belles plaines de Cumana, de Caracas, et celles qu'arrosent l'Apure et l'Orénoque; toujours errans dans ces retraites inexpugnables, quelques fruits ou les produits de la chasse composaient leur nourriture; la terre dans l'été, ou la tige des arbres dans la saison pluvieuse, leur servaient de lit et de demeure:

ils étaient presques nus; les peintures bizarres dont ils se couvraient le corps, les os ou les dents d'animaux dont ils chargeaient de larges ouvertures faites dans leurs oreilles, d'énormes anneaux d'or qu'ils passaient dans un trou percé à la cloison de leur nez, étaient les ornemens les plus recherchés qu'ils eussent inventés; communément quelques plumes d'oiseaux couvraient leurs têtes, et les dépouilles des animaux sauvages cachaient seulement quelques parties de leur corps.

Cependant l'ambition existait au milieu de tant de misères; le commandement suprême faisait l'objet des vœux les plus ardens; il était le prix d'épreuves fort douloureuses; le moindre gémissement était un motif d'exclusion.

Quel besoin avaient-elles donc d'un chef, ces sociétés barbares? quels différends avaient-elles à juger? quelles dépouilles, quelles conquêtes avaient-elles à partager? les cadavres sanglans de leurs ennemis; car la plupart d'entre elles, au défaut de la chasse, se nourrissaient des membres palpitans de leurs prisonniers; peu de tribus avaient horreur de ces affreux festins.

Dans les montagnes, au contraire, les mœurs s'adoucissaient. La riche province d'Antioquia seule était encore ensanglantée; mais dans la plaine où depuis on a bâti Santa-Fé, la nation des Moscas avait déjà quelques lois. Les relations entre les divers villages étaient sûres et fréquentes. L'agriculture commençait à être honorée; les propriétés étaient respectées, les villes avaient des habitations assez commodes, et le peuple était habillé avec décence. Sans être environné de l'éclat dont brillaient les cours de Tenochtitlan et de Cuzco, celle du chef de Cundinamarca, auquel les Espagnols donnaient le titre de roi, n'était pas sans pompe. La religion avait ses temples, ses autels, ses sacrifices et ses prêtres; seuls de tous les Indiens qui vivaient dans ces contrées, les Moscas n'offraient à leurs dieux, le soleil et la lune, que des oiseaux auxquels ils apprenaient quelques mots de leur langue, pour que les divinités trompées les reçussent comme des victimes humaines. Partout ailleurs on n'immolait que celles-ci; des jeunes gens élevés pour être égorgés dans ces horribles sacrifices étaient vendus souvent à un très-grand prix.

Au récit de la découverte du Nouveau-Monde, dont les habitans les plus sauvages portaient des colliers et des bracelets d'or, les soldats espagnols, las des guerres de l'Europe, qui ne leur offraient qu'un mince butin, les Maures et les Juifs, impatiens du joug qu'on venait de leur imposer, partirent pour visiter ces nouvelles terres et chercher une patrie; partout, le long de la côte de l'Amérique méridionale baignée par la mer des Antilles, ils furent repoussés par les Indiens, et virent leurs espérances trompées. Tant de malheurs causèrent même un tel découragement, que le gouvernement espagnol se vit obligé de mettre la conquête de Vénézuéla à l'entreprise. Des marchands allemands s'en chargèrent en 1528, et l'exécutèrent avec toute la cruauté imaginable (1).

On s'était rendu maître des côtes, on avait même déjà élevé des habitations à quelque distance dans l'intérieur; elles étaient continuellement réduites en cendres par les sauvages réfugiés dans les bois; les colons, effrayés, osaient à

(1) Depons, tom. I, pag. 77.

peine sortir de leurs forteresses de terre entourées de palissades.

La religion se chargea d'arrêter ces brigandages, et de faire une conquête que l'épée n'avait pu effectuer. Des missionnaires pénétrèrent dans les retraites affreuses où s'étaient cachés les Indiens. Le plus grand nombre de ces conquérans paisibles périrent victimes de leur zèle. Ceux qui eurent le bonheur de ne pas succomber, marchèrent de victoire en victoire; et, à mesure qu'ils avançaient, établissant des églises de chaume et de joncs, ils arrivèrent sur les bords de l'Orénoque, après avoir ouvert une communication sûre entre ce fleuve et Vénézuéla, au moyen des asiles, déjà même inviolables pour les sauvages, qu'ils avaient élevés de distance en distance.

Dans le même temps, des soldats jaloux de la gloire de Pizarre et de Cortès, escaladaient la Cordillère sous la conduite de Quésada (1), et soumettaient des empires. En effet, ce chef, enflammé par les récits séduisans d'un grand

(1) Piédrahita. *Hist. de la conquête de la Nouvelle-Grenade.*

nombre d'Indiens, qui, en lui montrant le sud, lui assuraient qu'il trouverait dans cette direction un empire riche et puissant, partit de Sainte-Marthe au mois d'avril 1536. Six cent vingt hommes de pied et quatre-vingt-cinq cavaliers l'accompagnaient. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que ses embarcations légères et mal construites purent remonter la Magdaléna. Les obstacles que ce fleuve lui offrit, loin d'arrêter son courage, ne firent que l'irriter. Un grand nombre de ses braves compagnons périrent de fatigue et de misère. Rien ne put l'abattre; il attaqua les Indiens qui habitaient le canton où l'on bâtit depuis Velez, les vainquit aisément, traversa leur territoire, et descendit victorieux dans les belles plaines d'Ubaté et de Bogota. Des récits mensongers n'avaient point abusé sa valeur. Cundinamarca, c'était le nom que portait la province que depuis on a appelée Santa-Fé, était riche. Des zipas, princes puissans régis par un gouvernement féodal, gouvernaient le pays, et protégeaient une industrie qui commençait à se développer. Leurs temples, leurs palais de chaume renfermaient des trésors considérables.

Ainsi, quelques hommes hardis achevèrent en un an la conquête des pays auxquels on donna depuis le nom de vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, et qui n'en sont qu'une partie.

Les Indiens n'étaient pas des ennemis sans courage, mais les Espagnols étaient dans le 16e siècle ce qu'ont été les Français dans le 19e, heureux et invincibles.

Partout on découvrait chez les Indiens les preuves d'un mouvement vers la civilisation. L'avidité des Espagnols, accrue par ce spectacle, ne cherchait que de nouvelles conquêtes. Le mauvais état des chemins, la disette des vivres, le poids accablant des chaleurs, les flèches empoisonnées des habitans, rien ne modérait leur énergie entreprenante; des aventuriers ramassaient quelques soldats dans les ports de la mer des Antilles, et, munis de poudre et de plomb, partaient pour conquérir des royaumes.

Non moins brave que Pizarre, Benalcazar, d'abord son lieutenant, devint son émule de gloire. Quito, Pasto, Popayan, la vallée du Cauca, reconnurent son autorité. Alors, passant le Quindiù et la Magdaléna, il arriva dans la

plaine de Bogota au moment où Quésada en achevait la conquête, et devint un des fondateurs de la capitale de si riches possessions.

Au récit de tant d'exploits fameux, à la vue des champs de bataille et des lieux inexpugnables où combattirent les Espagnols, on a de la peine à s'expliquier comment ils obtinrent des succès aussi prodigieux et aussi rapides, surtout si on ajoute foi aux récits des premiers historiens sur le nombre considérable d'habitans qu'on trouva. Mais, déjà maîtresse des côtes de l'Afrique, l'Espagne ne les abandonna pour s'emparer de l'Amérique, que parce qu'elle trouva sur ce continent-ci une population plus rare et moins belliqueuse. Au reste, utilement servis par les divisions intestines des Indiens, les capitaines espagnols rencontraient partout des traîtres à gagner, qui leur indiquaient les chemins et leur découvraient les embûches qu'on leur dressait, pendant que des femmes leur servaient d'interprètes et d'émissaires.

On recrutait particulièrement à Saint-Domingue; déjà cette île se remplissait de nègres et de mulâtres, on les enrégimentait pour les por-

ter au continent. Ces hommes étaient les meilleurs soldats que l'on pût employer sous ce climat brûlant. C'est sans doute par héritage que les Indiens conservent encore une haine implacable contre les hommes de couleur noire. Une preuve qu'il y eut de bonne heure beaucoup de nègres en Amérique, c'est qu'un hiéroglyphe mexicain représente une émeute de nègres à Mexico en 1537 (1).

Ceux-ci, après avoir contribué à la conquête de si riches empires, devaient servir à les peupler; car les vainqueurs ayant imprudemment employé aux mines et à la culture de la terre les Indiens habitués à une longue oisiveté, et incapables de travailler dans les terres brûlantes des tropiques, où leurs pères n'étaient pas nés, avaient succombé sous le poids de fatigues légères à la vérité, mais auxquelles ils n'étaient pas accoutumés. Plus tard on remédia au mal. Les rois d'Espagne défendirent de faire passer les Indiens de la Cordillère dans les plaines (2).

(1) Vues des Cordillères.

(2) Il y a peu d'années qu'un bataillon venu de Bogota à Sainte-Marthe périt tout entier de la fièvre jaune.

Qu'on suppose des maîtres forçant la population blanche et languissante de nos Antilles à remuer la terre pendant quelques jours à l'ardeur d'un soleil sous lequel elle est née pourtant, elle succombera et disparaîtra entièrement.

C'est ce qui arriva dans l'archipel américain; au bout de deux siècles on ne trouva plus d'indigènes. Ceux des plaines de Vénézuéla eussent également disparu s'ils ne s'étaient enfuis dans les forêts de l'Orénoque.

Il n'en fut pas de même dans les montagnes; les travaux pénibles de l'agriculture ne firent périr aucun Indien, parce qu'ils étaient sous un climat convenable pour leurs forces; aussi le nombre des Indiens, loin de diminuer, s'accrut-il considérablement.

L'Africain pouvait donc seul résister aux chaleurs tropicales; seul il pouvait, contre son gré, être forcé au travail sans périr de douleur et de fatigue. On demanda à l'Espagne la permission d'en remplir les contrées chaudes. La cour de Madrid balança long-temps à accorder ce dangereux privilége; enfin il lui fut arraché pour apaiser le cri de l'humanité, qui s'élevait en

faveur des Indiens, et pour peupler de vastes empires qui, même avant qu'on en fît la conquête, offraient beaucoup de déserts et de solitudes, et qui, pour mieux dire, n'étaient qu'une forêt d'une immense étendue, le long de laquelle erraient quelques faibles tribus (1).

Ainsi les nègres destinés à cultiver le sol américain entrèrent d'abord comme esclaves dans ces contrées, qu'ils devaient un jour partager avec leurs maîtres. Ceux-ci n'avaient point amené de femmes dans leurs pénibles expéditions; d'abord ils prirent celles des nations vaincues, bientôt après, celles de leurs esclaves.

Ces derniers à leur tour, attachés dans les *encomiendas* à la même chaîne que les Indiens, surmontèrent l'antipathie de leurs compagnons d'infortune, et leur demandèrent des épouses, qu'ils obtinrent; car ce furent les nègres qui épousèrent les Indiennes, et non les Indiens qui recherchèrent les négresses, pour lesquelles ils avaient une antipathie violente (2).

(1) Robertson, *Rech. hist. sur l'Inde*, p. 262.

(2) Origen de los Indios.

C'est ainsi que la population uniforme de Vénézuéla, dont tous les traits rappelaient une origine asiatique (1), prit mille teintes différentes; cependant la couleur blanche fut regardée comme celle qui avait exclusivement droit à la considération, et les femmes ambitionnèrent le bonheur de laisser à leurs enfans ce superbe héritage; de manière qu'en peu de temps le nombre des métis blancs, ou fils d'Indiennes et d'Européens, s'accrut prodigieusement. Une grande partie de la famille des Indiens s'y fondit et s'y perdit, au point de faire croire que les Espagnols les avaient tous massacrés.

En même temps, une multitude de négresses augmenta cette famille, déjà fort mélangée; cependant, malgré ces croisemens infinis de races, l'honneur de peupler le continent resta à

(1) Quiconque a vu les Indiens de l'Amérique ne peut s'empêcher de reconnaître chez eux une origine asiatique; cependant elle est assez généralement révoquée en doute, parce qu'on n'en trouve aucune trace historique; mais les Indiens ne peuvent-ils pas avoir oublié le détroit de Behring, comme nous autres nous avions perdu la mémoire du cap de Bonne-Espérance.

la caste blanche, et le nombre des hommes de couleur fut bien moindre que dans les Antilles, où la couleur blanche tendit toujours à s'engloutir dans celle des noirs.

Les ordonnances rendues pendant près de deux siècles par les rois d'Espagne pour forcer leurs sujets du Nouveau-Monde de se marier, prouvent évidemment qu'il ne passa en Amérique qu'un très-petit nombre d'Européennes. Lorsqu'au dix-huitième siècle les métises et les mulâtresses furent devenues aussi blanches que les femmes de notre continent, on oublia leur origine, et les Espagnols les prirent pour épouses. On n'en peut pas douter, puisqu'à cette époque on ne renouvela pas les anciennes cédules sur les mariages des colons.

Maîtres des côtes, les Espagnols s'empressèrent d'y bâtir quelques forts, où, à l'abri de surprises et toujours prêts à s'embarquer à la première attaque sérieuse, ils préparèrent la conquête des provinces intérieures. Leurs positions furent bien choisies, ils suivirent les indications de la nature, qui leur offrait de distance en distance des lieux propres à résister, d'un côté,

aux ennemis extérieurs, jaloux déjà de leurs conquêtes; d'un autre, à ceux qui dans l'intérieur pensaient, mais trop tard, à les leur arracher. Puerto-Cabello, la Guayra défendaient Vénézuéla; Maracaybo, l'entrée de la Cordillère, Sainte-Marthe et Carthagène, le riche canal de la Magdaléna; San-Tomé, l'Orénoque; Panama, le passage si important des deux mers. On arbora un pavillon sur divers points des côtes de la mer du Sud : l'Espagne, dans ces parages inconnus alors aux nations de l'Europe, n'avait pas besoin d'y faire respecter autrement sa souveraineté.

En avançant dans l'intérieur du pays, on ne négligeait jamais de bâtir un temple. On avait appris aux Indiens à respecter ces asiles, en leur faisant grâce de la vie lorsque, mis en déroute, ils s'y réfugiaient. Ces églises servaient, en outre, de moyen pour faire sortir ces sauvages de leurs forêts, par l'attrait de cérémonies dans lesquelles les Espagnols ont toujours déployé beaucoup de pompe.

Mais si on avait à s'établir dans des lieux habités par des nations farouches, on fortifiait la

maison du pasteur, et un fossé, creusé autour de l'enceinte du hameau, le défendait contre les surprises; cependant, combien n'y en eut-il pas qui furent détruits par les Panches et les Andaquis. Mieux éclairés sur les entreprises des Espagnols, ces deux peuples leur firent jusqu'au commencement du dernier siècle une guerre longue et cruelle.

Les premiers occupaient le pays où l'on voit aujourd'hui Fusagasuga, Pandi et Tocayma; les seconds vivaient entre Neyva et les sources de la Magdaléna. Il n'existe plus aujourd'hui que des débris de ces deux nations, qu'on doit ranger, à cause de leur courage, parmi les Indiens des plaines plutôt que parmi ceux des montagnes.

Quoique les établissemens de la Nouvelle-Grenade prissent chaque jour plus d'importance, cependant on était pauvre encore; les églises seules étaient décorées, les habitations n'étaient que des chaumières de terre et de paille. Alors on était riche quand on possédait une poule et un coq; une vache, un taureau, un cheval, étaient une fortune. Ce ne fut que dans le dix-septième siècle qu'on commença à

voir à Bogota quelques volailles; l'on a religieusement conservé le nom de celui qui le premier les y apporta. L'introduction de ces animaux inconnus au Nouveau-Monde a payé avec usure le bienfait d'une foule de plantes que l'Europe en a tirées.

Les vivres étaient donc rares et chers ; on ne se nourrissait communément que des fruits de la terre, qu'on multipliait, parce qu'on ne voyageait pas sans porter avec soi des semences. La gloire consistait à recueillir des fruits nouveaux, et le luxe à en offrir à ses amis.

Au bout d'un siècle la face du continent changea; on abattit quelques forêts pour en faire des vergers. Dans les beaux pâturages qui bordaient les rives des fleuves, on multiplia les bestiaux, on eut des chevaux et des mulets (1); et l'homme, qui sans ce secours travaillait avec peine, put, lorsqu'il l'eut acquis, se livrer à de grands tra-

(1) Il y a dans la Cordillère une espèce de buphaga, pique-bœuf, occupé, comme celui de nos contrées, à délivrer les bestiaux des myriades d'insectes qui les déchirent; est-ce la nature, sont-ce les Espagnols qui ont transporté cet oiseau dans un pays où il n'existait pas autrefois de bestiaux?

vaux, ouvrir quelques chemins, multiplier les villages, parce qu'il pouvait y porter à peu de frais et en abondance les produits des champs.

Les hameaux s'agrandirent donc, et les misérables fortifications dont on les avait entourés dans le commencement, tombèrent de toutes parts. Avec le dix-huitième siècle, on vit s'élever des villes, à la tête desquelles la capitale Santa-Fé égala bientôt les villes européennes du troisième ordre. Bien différens des Turcs qui avaient semé la ruine et le carnage dans la patrie jadis si florissante des Grecs, les Espagnols couvrirent d'habitations les solitudes naguère ensanglantées par les guerres continuelles des sauvages indiens.

L'accroissement de la population donna lieu à une nouvelle division de l'Amérique méridionale. En 1718, la Nouvelle-Grenade, dépendante du Pérou, fut érigée en vice-royauté, et en 1731 les provinces de Vénézuéla furent placées sous un gouvernement particulier.

Ainsi, dans l'espace d'un siècle, s'était formé avec des tribus éparses d'anthropophages, et avec des esclaves africains, un nouveau peuple espagnol, ayant le même culte, le même gou-

vernement, les mêmes lois, les mêmes habitudes, le même langage; ce n'étaient pas des colonies que l'Espagne avait fondées; c'étaient des nations et des empires qu'elle avait créés.

Avant d'être agriculteurs, les premiers colons américains furent commerçans; ce qui enrichit les villes maritimes à tel point, qu'elles acquirent bien plus d'importance et d'étendue que les villes de l'intérieur. Carthagène et Panama surtout devinrent des cités riches et bien peuplées. Ensuite, sans perdre de leur intérêt, elles eurent dans les villes de l'intérieur des rivales qui les effacèrent quand les habitans se livrèrent à l'agriculture. Caracas, Santa-Fé et Quito n'eurent plus d'égales sur les rivages insalubres de la mer.

Pour entreprendre des cultures importantes, il fallait des capitaux. A l'époque de la conquête, les soldats espagnols avaient bientôt dissipé ce qu'ils avaient gagné dans le pillage. Des Juifs et des Maures, devenus chrétiens pour entrer en Amérique, avaient acheté ces dépouilles à bas prix; fixés en grande partie à Popayan et à Antioquia, ils firent exploiter les mines dont ces

provinces sont remplies, et que les Indiens avaient jadis travaillés. Des Africains, amenés à grands frais dans ces contrées lointaines, creusèrent partout des tranchées, et, suivant le système qu'ils avaient vu adopté dans leur propre pays, s'en tinrent au lavage des terres.

Le métal parut enfin en grande quantité; et l'Espagne vit alors que si la conquête du Mexique l'avait rendue maîtresse des plus riches mines d'argent du monde, celle de la Nouvelle-Grenade lui avait donné une terre très-abondante en or. Elle avait établi un hôtel des monnaies à Mexico, elle en plaça un à Popayan, et un autre à Santa-Fé; et, malgré la routine grossière des nègres, près de deux millions de piastres en or sortirent annuellement des ateliers de la Nouvelle-Grenade. Avant la création de ces établissemens, on ne frappait que de la *macuquina*, monnaie informe, sans cordon et sans effigie du prince; et les particuliers obtenaient avec une faible rétribution le droit de battre monnaie (1).

(1) Jove. *Memoria al virey Samanon.*

Tout l'or ne passait pas en Espagne, comme on se l'est imaginé; au contraire, elle était obligée de payer une partie considérable des dépenses locales avec de l'argent tiré du Mexique. Mais aussi les villes se multipliaient et s'ornaient, et l'agriculture commençait à prendre faveur.

On la divisait en agriculture coloniale, et en agriculture européenne. Celle-là, entre des mains plus habiles, eût fait d'immenses progrès : le sucre, le café, le cacao croissaient avec une merveilleuse fécondité; l'indigo et le coton étaient des plantes indigènes et sauvages. Mais toutes les cultures étaient négligées; Caracas seule s'était appliquée à les soigner; aussi ses exportations étaient-elles doubles de celles de la vice-royauté. Les provinces qui formaient la Nouvelle-Grenade, composées en grande partie de terres froides, avaient prodigué leur argent et leur sueur pour la culture de nos céréales et de nos fruits, cependant avec si peu d'intelligence qu'elles fournissaient à peine à leur propre consommation; des fruits abandonnés aux soins de la nature rappelaient ceux d'Europe par la forme plutôt que par le goût.

Tous ces pays n'avaient qu'une industrie grossière. On y voyait quelques manufactures d'étoffes de coton propres à l'habillement du peuple, et rien de plus. L'Espagne, sur cet article, s'était montrée inexorable, quoiqu'elle-même fabriquât peu d'objets, et qu'ainsi elle fût obligée d'acheter aux nations étrangères les étoffes nécessaires à ses peuples d'Amérique. Mais dans ces prohibitions elle n'avait eu en vue qu'un système de domination qui lui assura un empire de trois siècles. En effet, considérant ses colonies comme provinces intégrantes de leur empire, les rois d'Espagne avaient défendu la culture de la vigne à Quito, et l'avaient permise à Lima. On voyait des oliviers au Chili, pendant qu'on ne pouvait en planter à Buénos-Ayres. La Nouvelle-Grenade était obligée de fermer ses mines d'argent à la demande du Mexique, qui, riche de ses exploitations métallurgiques, n'avait pas le droit non plus de se livrer à des entreprises industrielles ou agricoles qui eussent interrompu ses relations avec la mère-patrie.

Les Espagnols, tout-à-coup maîtres d'un

monde nouveau renfermant mille productions variées, ne songèrent pas, au milieu de l'ivresse de la victoire, à créer une forme régulière de gouvernement : les désordres, suites ordinaires des invasions, déshonorèrent de beaux faits d'armes. Imitateurs des Goths et des Vandales, les farouches soldats de Pizarre et de Quésada ne pensèrent qu'à partager les contrées qu'ils occupaient, comme une proie qui leur appartenait par droit de découverte et par droit de conquête.

Les capitaines s'adjugèrent les provinces, les soldats les villages, tous exercèrent les priviléges de la souveraineté, déterminés à n'être point les feudataires de la couronne d'Espagne, tout en fondant en Amérique, au moyen des *repartimientos* (partages des terres), le système féodal qu'avaient établi les nations septentrionales de l'Europe en déchirant l'empire des Césars.

Cet état d'anarchie, fomenté surtout par les Pizarre et leurs adhérens, dura vingt ans. Enfin Charles V y mit un terme. Cependant, ce monarque si redoutable en Europe, était sans puissance dans le continent que quelques-uns de ses

sujets venaient de révéler à l'ancien monde; ses propres soldats l'eussent trahi s'il les eût envoyés combattre les maîtres intrépides de l'Amérique. Il fallut donc transiger avec eux, et malgré le désir si hautement manifesté dans toutes ses ordonnances d'améliorer le sort des vaincus, Charles V ne put que l'adoucir momentanément, en ne laissant aux propriétaires de repartimientos, que les droits qu'ont les timariots en Turquie, de jouir, pour un temps limité, des revenus des fiefs de la couronne. Ce droit, pour les Espagnols, s'étendait jusqu'au fils du premier feudataire.

Le changement des fiefs en simples dotations était considérable à l'époque où on l'opéra; il excita l'indignation des conquérans; ils se préparèrent à s'y opposer les armes à la main : la prudence des ministres espagnols calma leur fureur; les ordres du roi furent exécutés.

Toujours jaloux de remplir les dernières volontés d'Isabelle, les rois d'Espagne, plus sûrs d'être obéis lorsque l'âge eut enlevé la plupart des premiers conquérans, rendirent, dans la suite, plusieurs ordonnances pour réparer les maux que la conquête avait apportés aux In-

diens. Ainsi, pendant que l'Europe conservait le régime féodal, l'Espagne s'appliquait à restituer aux indigènes du Nouveau-Monde leurs droits et leur liberté; elle tyrannisait les fils des conquérans, pour leur arracher peu à peu une conquête qu'ils comptaient garder pour eux seuls, au préjudice de la métropole et des Indiens.

D'abord il fut résolu que les Espagnols jouiraient uniquement du revenu des *encomiendas* (commanderies) sans pouvoir disposer, d'aucune manière, des biens que la munificence royale n'accorderait plus qu'en viager; on leur recommanda en même temps de veiller à l'instruction de leurs serfs en fondant des écoles. Les *encomenderos* (commandeurs) ne furent plus que des gouverneurs à vie des sujets du roi. Il leur fut défendu d'avoir une maison sur les terres dont les revenus leur appartenaient pourtant; de demeurer plus d'un jour chez leurs vassaux, de permettre même à leurs parens d'y rester un instant. Dans le cas où les Indiens auraient eu sujet de se plaindre des vexations des gens de l'encomendero, celui-ci devait, de ses propres deniers, leur payer le dégât qu'ils avaient

commis; on alla même jusqu'à ne pas permettre aux encomenderos d'élever des cochons dans le voisinage des villages indiens[1].

D'autres lois furent publiées pour exempter les Indiens de toutes espèces de corvées; soit de porter les voyageurs dans les chemins difficiles, ou de tisser des habits pour les prêtres, et d'aider les nègres et les mulâtres dans leurs travaux. Ces ordonnances prouvent bien qu'il y avait des abus nombreux; en les frappant de réprobation le gouvernement montra qu'il n'en était pas coupable.

On avait engagé les encomenderos à rassembler dans des villages (*reductiones*) les Indiens de leurs repartimientos dispersés dans les bois; on réussit, mais avec bien de la peine, à les arracher aux habitudes de la vie sauvage, et à les retenir dans des demeures fixes. Pour leur faire goûter ce nouveau genre de vie, on leur donna les mêmes lois municipales qu'aux Espagnols; bien plus, on rétablit les caciques dans leurs droits : toutefois, on détruisit ceux des anciens

(1) *Recop. de las leyes*, l. VI, tit. I, II, III.

usages que condamnait la morale chrétienne : le tribut de jeunes filles que payaient les Indiens aux caciques à certaines occasions, et la coutume de ces malheureux de se tuer aux funérailles de leurs chefs (1). En même temps que ceux-ci recouvraient donc, à peu d'exceptions près, les droits seigneuriaux dont les audiences seules pouvaient les priver pour félonie, le régime municipal enlevait à ces petits tyrans la connaissance des causes civiles et criminelles, et on leur imposait l'obligation nouvelle pour eux de payer les Indiens qui les servaient.

Ces précautions ne parurent pas suffisantes encore pour assurer le repos des Indiens, menacé sans cesse par les métis, les mulâtres, et même par les nègres, jaloux des égards qu'on avait pour les pacifiques Indiens, les propriétaires dépossédés de l'Amérique. En conséquence, les rois d'Espagne décrétèrent qu'un citoyen de mœurs irréprochables serait chargé, sous le nom de protecteur, de défendre leurs intérêts dans les audiences.

(1) Dans les colonies anglaises les femmes se brûlent encore sur le bûcher de leurs maris.

Des soins plus paternels encore occupèrent le gouvernement espagnol; il défendit de vendre aux Indiens de l'eau-de-vie, cette arme terrible que d'autres nations ont employée avec un si déplorable succès. On craignit aussi que, profitant de leur ignorante crédulité, des prêtres ne dépouillassent ces enfans de la nature de leur modique héritage, et l'Eglise ne put recevoir aucun legs de ce genre. Enfin, pour qu'on ne les vexât pas par les logemens forcés, on bâtit des tambos, ou caravanserails, près de leurs villages, où les voyageurs étaient reçus gratuitement.

D'un autre côté, pour entretenir le goût du travail chez ces peuples nouvellement façonnés au joug de la civilisation, on les força de cultiver annuellement chacun dix toises de terre. Le produit de ces terres vendu au profit de la commune, était déposé dans une caisse dont les officiers du roi avaient l'administration. Les fonds étaient consacrés à l'entretien de la mission et des écoles; quelquefois ils servaient à compléter le tribut du roi, qui, d'après Robertson, ne montait pas à quatre schellings par an

pour chaque Indien, depuis l'âge de dix-huit jusqu'à cinquante ans.

Cependant ce mode d'impôt a été une source de récriminations contre l'Espagne de la part des conquérans des Indes orientales; on l'a appelé tyrannique, outrageant pour la dignité de l'homme. Les Indiens en jugent autrement : en effet, au lieu de cinq francs qu'ils donnaient autrefois, ils paient aujourd'hui le double, en même temps que la conscription, invention toute nouvelle, leur ravit leurs enfans. Cette circonstance explique pourquoi dans la guerre de l'indépendance les Indiens, insensibles aux bienfaits de la civilisation, dont leur intelligence bornée ne comprend pas l'étendue, se sont rangés, en général, du parti des Espagnols, et ont combattu pour une cause si funeste à leurs ancêtres.

Voici de quelle manière l'Espagne levait sur les Indiens le tribut; c'était en partie le même qu'ils payaient auparavant à leurs caciques.

Les personnes chargées de lever le tribut dans les districts *encomendados* donnés en commanderie, devaient assister le matin à une

grand'messe; ensuite ils prêtaient serment entre les mains du curé, devant le peuple, de remplir leurs fonctions avec justice et sans passion; puis, ils se mettaient à parcourir les villages de la commanderie, examinaient la qualité du sol, l'état des récoltes, s'informaient de ce qui était payé jadis aux caciques pour régler là-dessus la taxe qu'on pouvait exiger : elle devait être établie de telle sorte, que les Indiens conservassent les moyens d'élever et de marier leurs enfans. On devait la répartir avec intelligence, afin de la rendre moindre pour la masse du peuple qu'elle ne l'était dans les anciens temps; car il est juste, ajoute le législateur, que les Indiens soient traités aussi favorablement que nos autres sujets. Le tribut était payé en nature; c'était pour obliger les Indiens à cultiver la terre et à renoncer au lavage du sable des ruisseaux, qui, leur fournissant une quantité d'or suffisante, les excitait à la paresse : observation tellement juste, qu'un des Philippes enjoignit aux Indiens de s'acquitter du tribut en produits du sol partout où on avait imprudemment aboli cet usage.

Des abus nombreux s'étaient glissés dans la perception du tribut; ils étaient devenus tyranniques, et pourtant difficiles à déraciner même chez les Indiens, parce que leur ignorance n'en prévoyait pas le danger. On commença par défendre de recevoir les produits de la chasse, et le service personnel des Indiens en paiement du tribut. On alla plus loin, on autorisa les Indiens de divers districts à refuser la poule qu'on exigeait tous les ans, en échange du huitième de la capitation. On détruisit aussi l'usage absurde qui subsista chez nous si longtemps de porter la dîme ou le tribut à une distance éloignée. Les décimateurs royaux ou ecclésiastiques durent prendre les revenus sur les lieux mêmes.

On apprit que certains encomenderos prélevaient le tribut sur des produits d'espèces différentes. Il fut réglé qu'ils borneraient leurs caprices à trois, et qu'en choisissant des étoffes de coton ils s'en tiendraient à une seule.

Les dépositaires de l'autorité, dans chaque commune, furent exempts du tribut; le cacique ou *teniente*, parce qu'il eût été injuste de

l'exiger de celui à qui on le payait autrefois; l'alcade, parce qu'on voulait attacher un privilége utile aux fonctions municipales. Enfin, pour que personne ne pût imputer erreur à ignorance, on donna l'ordre d'afficher chaque année la liste des contribuables, et le montant de leur taxe. On défendit expressément aux commandeurs ou propriétaires de fiefs, sous peine de confiscation, d'augmenter le montant du tribut. Le cacique et l'alcade, en cas de félonie, étaient chargés de les dénoncer à l'audience.

Si l'établissement des *incomiendas* entraîna de grands inconvéniens, il servit à conserver la population des indigènes, et à hâter leur civilisation. C'est par ce moyen violent que les villages et les villes de l'Amérique espagnole se sont remplis d'indigènes, tandis que dans l'Amérique du nord, ils les ont fuis avec horreur, pour se retirer dans les solitudes visitées rarement par les Européens.

Le petit nombre des habitans, leur ignorance, la douceur de leur caractère, la facilité de leurs mœurs, l'autorité du clergé, rendaient toute forme de gouvernement aisée à établir;

mais les distances, la difficulté des communications, n'étaient pas des obstacles faciles à surmonter pour l'affermir; toute révolte pouvait produire une scission. Le parti qu'on adopta fut sage, et montra dans les conseillers de Charles-Quint une prévoyance d'autant plus grande, que l'Europe, alors presque barbare, ne leur offrait aucune leçon ni aucun modèle de constitution à suivre : plus tard les Hollandais, les Français et les Anglais profitèrent des fautes que leur ignorance avait commises, et surent s'en garantir. Les habitudes des deux peuples étaient monarchiques, mais la liberté de la guerre et l'indépendance de la vie sauvage avaient donné au vainqueur et au vaincu une impatience du joug difficile à maîtriser. Les uns et les autres reconnaissaient la métropole, et sentaient qu'ils avaient besoin de son appui; les premiers, pour jouir en paix de leurs conquêtes; les autres, pour améliorer leur sort; tous voulaient donc un gouvernement mixte. En conséquence, on conserva l'influence au vainqueur par la vice-royauté, la protection aux vaincus par le régime municipal, à tous

un appui contre l'oppression européenne par l'établissement des audiences.

Le pays fut divisé en vice-royautés et en capitaineries générales, subdivisées en intendances, en provinces, en corrégidories, en sénéchaussées (*alcades mayores*), commanderies et missions.

Le gouvernement fondé en Amérique eut le sort de toutes les institutions humaines. Les abus le défigurèrent, le régime municipal devint une oligarchie tyrannique, parce que les lumières étaient rares : les membres des audiences, chargés de défendre l'opprimé, devinrent eux-mêmes des oppresseurs. Les vice-rois furent trompés, ou feignirent de l'être, distraits de leurs devoirs par le soin de leur fortune; enfin le conseil des Indes, fondé en 1511, mal informé, rendit souvent des jugemens hasardés.

En dépit de tant de fautes, le colosse espagnol était ferme et inébranlable : on ravageait ses côtes, on brûlait ses villes maritimes, on assiégeait ses forteresses; mais on n'entamait pas son territoire. Si Anson revenait triomphant de la mer du Sud, un autre amiral anglais,

Vernon, repoussé de Carthagène, allait honteusement se cacher dans ses vaisseaux avec ses nombreux soldats.

L'Espagne gardait donc avec soin ses frontières prodigieusement étendues, et, malgré ses malheurs et sa décadence, elle laissait à l'Amérique la plus grande partie des trésors tirés de son sein, afin que ces contrées pussent jouir sans inquiétude d'une tranquillité inconnue à la métropole, à qui l'Angleterre faisait tous les vingt ans une guerre maritime, pour lui enlever le peu de capitaux qu'elle recevait de ses colonies.

C'est un fait unique dans l'histoire, que, sous la protection d'un peuple peu nombreux, sans industrie, sans commerce, mal armé, défendu par une marine mal organisée, un monde entier ait joui sans interruption de trois siècles de paix. Au bout de cent ans, toutes les routes étaient sans dangers; les peuples anthropophages avaient fui loin de la civilisation, ou en avaient reçu le bienfait; les mœurs, sans être pures, étaient décentes. La religion, entourée des respects de tous les peuples, resserrait les liens de la société

par les sacremens qui les rendent indissolubles. Quelques soldats formaient dans la capitale la garde des vice-rois; mais on ne voyait pas un satellite dans les autres villes de l'intérieur : on ne se servait d'armes que pour combattre les bêtes féroces. Les diverses provinces communiquaient entre elles librement; on ne défendait les liaisons qu'entre la Nouvelle-Grenade et Caracas : prévoyant déjà la dangereuse ambition des habitans des plaines, le gouvernement espagnol cherchait à éloigner la crise. Les impôts étaient médiocres, la navigation des fleuves, la pêche, la chasse, le dessèchement et le défrichement des terres n'étaient entravés par aucune loi. On ne connaissait d'autre droit que celui des particuliers; pourvu qu'on respectât leurs propriétés, et qu'on ne plantât point d'oliviers ni de ceps de vigne, on était libre d'abattre les arbres, de détourner les ruisseaux, de détruire les animaux, enfin de se livrer à tous les caprices possibles, sans payer aucune rétribution au gouvernement, et sans solliciter une permission spéciale des riches propriétaires.

Mais la douceur de ces lois pouvait-elle effacer

le souvenir affreux des atrocités qui avaient ensanglanté la conquête de l'Amérique? L'ordre admirable qui règne dans les établissemens anglais dans l'Inde, a-t-il fait oublier les crimes de Clives et de Hastings.

CHAPITRE VII.

Révolte du Socorro. — Mouvement de 1794. — Vice-rois espagnols. — Révolte de Caracas en 1810. — Révolte de la Nouvelle-Grenade. — Amar, vice-roi. — Miranda. — Bolivar. — Monteverde reconquit Caracas. — Bolivar passe à Curaçao. — Il en sort; — revient par Carthagène à Caracas; — est défait; — escalade la Cordillère; — s'empare de Santa-Fé; — va attaquer Castillo à Carthagène; — est défait; — passe à la Jamaïque. — Ambition générale. — Morillo soumet le pays.

Les Espagnols avaient conquis aisément les tribus dispersées des Indiens; leur réunion en corps de nations, ouvrage du conseil des Indes, devait amener leur émancipation.

En 1780, Tupac Amaru appela à la vengeance un grand nombre d'Indiens du Pérou. Cette insurrection, dirigée contre les blancs, ne ressemblait nullement aux mouvemens révolutionnaires qui éclatèrent depuis sur d'autres points de l'Amérique : c'était une guerre de couleur.

Si Tupac Amaru avait réussi, ceux qui gouvernent aujourd'hui le Nouveau-Monde eussent partagé le sort des Espagnols; ils auraient été sacrifiés tous aux mânes des incas immolés par leurs ancêtres.

La révolte du Socorro fut bien différente; entièrement politique et conduite par des métis, elle devint le premier chaînon des grands événemens qui se sont passés dans l'Amérique en 1810.

En 1781, le Socorro se souleva au sujet du droit d'Alcavala. Pour la première fois la population américaine courut aux armes; on marcha contre les rebelles avancés jusqu'aux portes de Bogota. L'archevêque, homme fort estimé, alla à leur rencontre et parvint par la persuasion à apaiser ce mouvement. Le Socorro fut pacifié. L'archevêque reçut la vice-royauté pour prix de ce service important. L'Espagne, inquiète, s'occupa à décimer la population nombreuse et mutine du Socorro, en en envoyant une grande partie périr dans les plaines malsaines de la côte.

L'Espagne crut son empire rétabli comme

auparavant; les fondemens en étaient ébranlés. Chaque secousse que ressentait la métropole retentissait jusque dans le dernier hameau de l'Amérique.

En 1794 la fermentation devint plus générale dans la Nouvelle-Grenade. On avait eu connaissance de l'état de la France, les principes qui y dominaient s'étaient glissés dans l'Amérique du sud, et l'on était même parvenu à imprimer à Santa-Fé les *Droits de l'homme*. Ce mouvement fut bientôt comprimé; les exemplaires de l'ouvrage furent brûlés, et les traducteurs, parmi lesquels était Narino, jeunes encore, furent envoyés en Espagne, les fers aux pieds.

Toutes ces mesures ne pouvaient arrêter le danger qui menaçait la métropole; elles le retardaient seulement.

On adopta un système contraire. L'Espagne renonça momentanément à ses principes surannés; on admit les Américains dans les emplois civils et militaires; on leur permit d'avoir des rapports de commerce avec les nations de l'Europe, et on toléra l'introduction de plusieurs ouvrages français, prohibés naguère par l'inqui-

sition; la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade eut deux journaux littéraires, où l'on traitait les questions les plus graves d'économie politique. La capitale vit s'élever dans son sein des écoles et un observatoire; enfin des expéditions botaniques en sortirent pour visiter les Andes et recueillir tous les renseignemens nécessaires pour améliorer l'état du pays.

L'Espagne ne fut pas plus heureuse dans ces innovations, ses ennemis profitèrent de ses concessions sans lui pardonner ses rigueurs passées. L'heure de sa chute approchait, l'œuvre de la vengeance allait s'accomplir.

La nouvelle de l'emprisonnement du roi d'Espagne, en 1808, fut un incendie qui enflamma toutes les têtes. Des agens français vinrent, au nom de Joseph, exiger de Caracas le serment de fidélité. On répondit à leurs ordres et à leurs propositions par les cris de *vive Ferdinand VII*, par la destitution des employés soupçonnés d'être attachés aux Français. Ce premier acte fut le signal de l'indépendance; car la folle expédition de Miranda, soudoyée par l'Angleterre en 1806, n'avait abouti qu'à la prise de quelques

places : chassé de ces conquêtes éphémères, ce général n'avait eu que le temps de se sauver à la Trinité.

Par un choix inexplicable, l'Espagne n'avait donné le commandement de ses provinces qu'à des vieillards ineptes et sans courage. Les soldats qui les défendaient, amollis par une longue paix, gagnés par l'argent, par les caresses de leurs familles, car un grand nombre étaient américains, ne demandaient qu'à trahir la cause de l'Espagne. Déjà Quito, révoltée en 1807, n'était rentrée dans le devoir qu'avec beaucoup de peine; elle fut la première à se soulever encore en 1810. Ce mouvement fut sans influence sur le reste du pays. Il n'en fut pas de même de celui de Caracas; il éclata le 19 avril 1810; un manifeste le suivit. Le but qu'on se proposait, y disait-on, était de se mettre à couvert des prétentions de l'Europe, des intrigues du cabinet français, et des desseins que la junte centrale pouvait avoir sur ce pays; de maintenir le caractère politique, de soutenir, autant que possible, la dynastie légitime d'Espagne; de soulager Ferdinand VII quand il sortirait de captivité, et de

conserver la gloire du nom espagnol, en offrant un asile aux réfugiés de cette nation généreuse. Il était facile de découvrir les intentions cachées des conspirateurs, dans les expressions ambiguës de *prétentions* de l'Europe, et de *caractère politique* (1).

La révolution ne tarda pas à éclater à Santa-Fé : lorsqu'on y apprit que l'Espagne tout entière était asservie, il ne fut plus possible d'arrêter le mouvement; les habitans prirent les armes sous le prétexte que les troupes de Bonaparte allaient entrer dans la Nouvelle-Grenade. Le 23 juillet 1810, il se forma une junte; elle déclara qu'on reconnaissait Ferdinand VII pour souverain de Cundinamarca, ancien nom qu'on rendit à la vice-royauté; en même temps on envoya à Caracas un courrier, pour lui annoncer les résolutions qui venaient d'être prises; on y joignit l'ordre d'y souscrire. Caracas ne cacha plus alors ses projets, et répondit qu'elle ne reconnaîtrait jamais de rois, et qu'elle n'adopterait que la forme du gouvernement qu'établiraient ses représentans.

(1) *El Espagnol*, journal imprimé à Londres, 1812.

Les habitans de Santa-Fé de Bogota, sans connaître la réponse de ceux de Caracas, ne s'arrêtèrent pas non plus à leur première décision.

Le vice-roi Amar, naturellement porté à la douceur, ne sut pas prendre les mesures qu'exigeaient les circonstances; une querelle entre un créole et un Espagnol, qu'on eut soin d'envenimer, souleva le peuple; le vice-roi fut traîné en prison; puis, par un bizarre retour, remis quelques jours après à la tête du gouvernement. Enfin, le 15 août, on l'enleva du palais, et on l'envoya à Carthagène, sous prétexte qu'il avait résolu de vendre l'Amérique à Bonaparte à raison de deux réaux par homme, et d'un réal par femme : celles-ci poussèrent la fureur jusqu'à maltraiter la vice-reine.

La nouvelle de cette révolution se répandit bientôt dans toutes les provinces, et chacune d'elles, se déclarant indépendante, eut son congrès, ses représentans, ses ministres, ses présidens. L'on vit, par une nouveauté singulière, des ministres de vingt et un ans, et des présidens de vingt-quatre ans : une jeunesse entreprenante s'empara des affaires.

Ce que l'on remarque avec admiration dans la révolution d'Amérique, c'est la rare probité des vice-rois. Tous s'enfuirent, aucun d'eux ne prit un sceptre, qu'on leur offrit sans doute. A l'exemple de Cortès, ils préférèrent le rôle de sujets fidèles.

On conçoit d'abord avec peine comment des soldats qui s'étaient armés au nom de Ferdinand VII purent tout-à-coup se déclarer contre lui. Les hommes qui partout s'étaient mis à la tête du mouvement étaient des officiers américains que le roi d'Espagne avait admis dans sa garde, et qui, par leurs talens militaires, avaient un assez grand crédit dans leur pays. Ainsi les Romains virent leur empire détruit par les généraux francs et goths qui commandaient leurs armées; ainsi les troubles de Saint-Domingue furent en partie l'ouvrage des noirs qu'on avait employés au siége de Savannah.

D'un autre côté, les principaux personnages de Caracas et de Bogota, des hommes titrés, peu contens des distinctions qu'on avait accordées moins à leur mérite qu'à leur fortune, s'imaginant être appelés à passer du rang de premiers

sujets américains à celui de *souverains*, et partisans de l'indépendance plutôt que de la liberté, animaient leurs compatriotes contre la métropole.

Si la monarchie espagnole en Amérique n'est pas devenue, comme celle de Charlemagne dans sa décadence, un gouvernement féodal, c'est qu'il n'y avait dans le pays aucun de ces châteaux forts où la noblesse européenne se renfermait et défiait les rois. En Amérique, si l'on en excepte quelques places maritimes, toutes les villes sont ouvertes.

Habitué à considérer les favoris du monarque comme ses maîtres, s'ils ne l'étaient pas en effet, le peuple obéissait à toutes les impulsions qu'ils lui donnaient. Dès qu'on l'eut enrégimenté, et qu'on l'eut façonné à la discipline, il s'accoutuma à regarder ses lieutenans, ses capitaines et ses colonels, créés par une douzaine de personnes, comme légitimement nommés. Pendant plusieurs années on n'en connut pas d'autres; leurs noms devinrent chers à la multitude, parce qu'ils parlèrent le langage de l'enthousiasme, qu'ils employèrent tour à tour le prestige de

l'autorité et de la gloire américaine, qu'on commençait à distinguer de celle des Espagnols. On n'eut donc pas de peine à persuader au peuple de prendre une bannière différente de celle de la métropole. Après le rétablissement de la paix en Europe, les Espagnols, comptant sur leur force, dédaignèrent de gagner des factieux; et, avant de les engager à se rendre, ils commencèrent par leur tirer des coups de fusil. Alors les chefs américains firent croire aisément à leurs soldats que la Péninsule avait juré de les exterminer, et ceux-ci répondirent à l'attaque par la défense. Ainsi il y eut d'un côté des rebelles, de l'autre des ennemis; la cause de Ferdinand VII fut presque entièrement abandonnée.

Miranda était revenu à Caracas en 1811; il y avait facilement obtenu le commandement des troupes. Malheureux dans sa nouvelle expédition, il fut obligé de s'échapper à la Guayra, pour s'y embarquer sur *une corvette anglaise* qui l'attendait dans ce port. Une de ses créatures en était gouverneur, il se croyait en sûreté : il se trompait; les officiers de la garnison

résolurent de livrer Miranda au général espagnol pour acheter leur grâce. On le remit au commandant espagnol, qui à cette condition pardonna à toute la garnison de la Guayra. Miranda, envoyé de prison en prison, alla mourir dans celle de Cadix.

En 1533 l'éruption du Cotopaxi, coïncidant avec l'arrivée des Espagnols, avait frappé de terreur les Indiens, et la conquête de Quito avait été le fruit que ces étrangers avaient recueilli de cette convulsion de la nature. Deux cent soixante-dix-neuf ans après, en 1812, un événement semblable leur donna la victoire. Le peuple vit, dans l'affreux tremblement de terre qui ravagea Caracas le 26 du mois de mars de cette année, la main de Dieu punissant la rébellion. On demanda partout ses anciens maîtres, l'on abjura ses erreurs, et Monteverde, sans efforts, reconquit Vénézuéla.

Partout on se félicitait de s'être réuni à la métropole, lorsque tout-à-coup, renonçant aux principes de clémence qui lui avaient assuré la victoire, Monteverde jeta dans les cachots les fils des meilleures familles, et, désolant ainsi toute

la province, fournit de nouveaux prétextes aux insurgés.

Les Anglais, depuis si long-temps jaloux de la puissance et du monopole espagnols, occupaient alors Curaçao, et en avaient fait le foyer de la révolution du continent, quoiqu'ils ne la payassent plus que faiblement, et qu'ils l'eussent à peu près abandonnée aux chances des événemens. Bolivar vivait à Curaçao sous leur protection. Les fautes de Monteverde développèrent son ambition. Encouragé par les Anglais et par les richesses considérables qu'il possédait, il pensa qu'il pourrait conquérir les provinces que Monteverde fatiguait par sa tyrannie, et jouer le rôle de Washington.

Il partit pour Carthagène; cinquante hommes suivirent sa fortune. Il prit la route de Monpox, Ocana, et Cucuta, rencontra le général espagnol Correa, qu'il défit; et, sa troupe grossissant à mesure qu'il s'avançait dans le pays, il se présenta sous les murs de Valentia. Il y trouva Monteverde; un combat s'engagea. La fortune se décida en faveur de l'audace : Monteverde, battu, se sauva à Puerto-Cabello, et

s'y enferma avec le reste de sa troupe. Valentia ouvrit ses portes au vainqueur. Il ne s'y arrêta pas; et, au mois d'août 1813, il entra à Caracas. Il en sortit bientôt pour rentrer à Valentia.

Bobes, qui commandait mille hommes de cavalerie, à la nouvelle de la défaite de Monteverde, marche contre Bolivar et le met en déroute. Caracas redevient espagnol. Ce revers ne découragea pas Bolivar; il n'alla pas dans les forêts de l'Orénoque chercher une retraite; escaladant la Cordillère il arriva à Tunja; il allait y demander un asile, il y trouva des victoires.

Narino, qui, plus jeune, s'était signalé par des principes démagogiques, était revenu dans le royaume. Son nom avait suffi pour le placer à la tête des mouvemens, qu'il avait habilement dirigés. Tous les membres du congrès établi à Santa-Fé s'étaient retirés et avaient remis entre ses mains une dictature qu'il désirait ardemment.

Un congrès avait été établi dans chaque province; de manière que Narino n'était reconnu que dans celle de Santa-Fé. Ce théâtre ne suffi-

sait pas à son ambition; en conséquence il expédia une armée sous le commandement de Barraïa, pour établir son autorité dans les provinces de Tunja et du Socorro habitées par des partisans d'un gouvernement fédératif. Il avait confié des armes à des traîtres. Ses soldats et leur chef furent gagnés par le congrès de Tunja, méconnurent ses ordres, et marchèrent contre lui. Ils campèrent au nombre de plus de 5000 hommes près de Moncerrate, montagne au pied de laquelle est Santa-Fé; Narino n'en avait que 2000. Il offrit à ses ennemis de capituler, demandant la permission de se retirer. On la lui refusa. Le désespoir et la rage, lorsqu'on apprit la réponse de Barraïa, s'emparèrent du petit nombre d'adhérens du dictateur de Santa-Fé. Il sut mettre leur ardeur à profit, les conduisit contre les rebelles, qu'il défit complétement, et rentra victorieux à Santa-Fé.

Cette ville, depuis trois siècles capitale d'un vaste royaume, refusait d'entrer dans les confédérations que voulaient établir les autres provinces, ce qui eût détruit la suprématie dont elle n'avait cessé de jouir. En vain alléguait-on

sa situation et ses richesses, les services qu'elle avait rendus à la cause de l'indépendance; les provinces refusaient toujours de la reconnaître comme centre du gouvernement.

Cependant le congrès de Tunja partageait l'effroi dont la victoire remportée sur Barraïa avait glacé tout le pays. Narino ne sut pas profiter de cette heureuse circonstance. Le turbulent congrès de Tunja au contraire ne laissa pas échapper l'occasion de se débarrasser de l'objet de ses craintes. Quito, insurgée une année avant la révolution du royaume, était retombée au pouvoir des Espagnols. Pasto allait subir le même sort. On offrit à Narino le 9 janvier 1813 le commandement de l'armée. Se rappelant que l'on ne parvient à l'empire qu'en attachant à sa personne une armée par les liens de la victoire, il accepta, partit, et défit les Espagnols en deux rencontres; dans une troisième il fut complétement battu.

A son départ il avait pris des dispositions prudentes. Il avait mis à la tête du gouvernement Alvares son oncle, qui partageait sa haine contre les congrès et la confédération.

Bientôt on sut à Santa-Fé que Narino, après avoir perdu son armée, était tombé entre les mains des ennemis. Les démagogues s'agitèrent de nouveau, Alvares sut les contenir; une guerre plus terrible paralysa ses efforts.

En 1814 Bolivar avait écrit à Narino et à Alvares, en leur envoyant la croix des libérateurs (1).

« Désirant donner une marque de distinction » aux militaires dont les efforts et le courage » ont contribué à la délivrance de Vénézuéla, » succès capable d'illustrer les plus grands héros » de la terre, j'ai créé l'ordre des Libérateurs.

» Comme Vos Excellences sont, sans aucun » doute, les amis les plus zélés de notre patrie, » et que vous avez coopéré plus que personne » à la délivrer du joug des Espagnols, ma re- » connaissance et la justice exigent que Vos » Excellences soient les premiers membres de » l'ordre que j'ai fondé. Présenter Vos Excel- » lences à toutes les provinces de la république,

(1) Il y a plusieurs autres ordres dans les nouvelles républiques d'Amérique : la croix du Soleil au Pérou, du Mérite au Chili, de Guadalupe au Mexique.

» et à l'Amérique entière, comme des libé-
» rateurs de Vénézuéla, c'est donner un nou-
» vel éclat à cette utile institution. »

Ce fut peu de temps après avoir écrit cette lettre, que Bolivar, défait dans Vénézuéla par le général Bobes, se sauva à Tunja avec un petit nombre de soldats des plaines. Il offrit au congrès, inquiet des mesures d'Alvares, de marcher contre celui-ci. Ses propositions furent accueillies avec transport; quelques soldats furent joints à ceux qu'il avait amenés. Lorsqu'Alvares apprit l'invasion de ce nouvel ennemi, il envoya des troupes contre lui; elles furent défaites. Bolivar, sans perdre de temps, poussa ses succès avec ardeur; il était dans les rues de Santa-Fé au moment qu'on le croyait encore avec son armée dans les montagnes.

La conquête de cette ville coûta du sang; les soldats d'Alvares aimaient Narino. Au bout de trois jours tout plia, et Alvares, ne pouvant plus se défendre, remit entre les mains du vainqueur la dictature que son neveu avait perdue avec sa liberté dans les montagnes de Pasto.

Ainsi se renouvelèrent, dans le dix-neuvième

siècle, les guerres que dans les premiers temps de la conquête se faisaient les capitaines espagnols. Cette première invasion des peuples sauvages des plaines dans la Cordillère en affligea beaucoup les habitans paisibles, en leur présageant les maux et les combats qu'ils doivent un jour attendre de ce côté.

Au reste, si l'on consulte la mythologie indienne, les habitans des Andes ont eu à redouter de tout temps les invasions des peuples des plaines, puisque Bochica, le législateur ou le conquérant des Moscas, vint de l'Orient.

Bolivar était haï de ses concitoyens de Caracas, parce qu'ils étaient jaloux de sa fortune; et peu aimé du peuple qu'il venait de soumettre, parce que depuis long-temps on regardait les hommes de Caracas comme des étrangers. Aussi, lorsqu'en 1815 il demanda à Santa-Fé une somme considérable pour aller à la rencontre de Castillo, son ennemi personnel, enfermé dans Carthagène, on s'empressa de la lui donner. La guerre civile s'engagea sous les murs de cette place : la fortune ici abandonna Bolivar; ses soldats se débandèrent. Trop heureux d'obtenir la

permission de s'exiler, il s'embarqua pour la Jamaïque, et alla ensuite à Saint-Domingue. Un Hollandais, Brion, lui offrit sa fortune. Bolivar partit de nouveau pour le continent, descendit à la Marguerite, passa à la Guyane, et dans ces déserts il continua à harceler les généraux qui, de Caracas, s'avançaient pour le combattre.

Tant de combats et de succès divers, ces assemblées législatives créées dans chaque province, avaient soulevé toutes les ambitions. Chacun voulait obtenir la dictature, et de tous côtés on se préparait à l'arracher les armes à la main à ses rivaux, lorsque Morillo, arrivé d'Espagne avec une troupe bien disciplinée, se présenta devant Carthagène : cette place fut défendue vigoureusement; la tactique européenne l'emporta; les Colombiens furent vaincus, et les portes de Carthagène s'ouvrirent au vainqueur, sur le refus des Anglais de l'occuper. Les propositions que les patriotes leur firent de leur livrer les clefs de cette place importante ne pouvait alors tenter leur désintéressement.

Le respect dont l'Espagne jouissait encore fut favorable à la marche du général espagnol, et

l'inflexibilité de son caractère fit plier tout ce qui aurait pu résister. Déjà il n'y avait plus qu'un parti, celui de la métropole. Morillo marcha sur la capitale, et celle-ci, sans défense, reçut le vainqueur avec transport.

Ces jours de joie se changèrent bientôt en jours de deuil. L'Espagne s'était imaginé que la France, en 1793, n'avait eu des succès prodigieux qu'en déployant la terreur; cet exemple si funeste fut imité en Amérique. Les moyens les plus affreux furent employés pour glacer d'effroi les insurgés.

L'orgueil européen avait persuadé à la plupart des soldats venus d'Espagne que les Américains étaient sans énergie et sans courage; ils les traitaient avec le même mépris que Quésada, Pizarre et Cortez avaient eu pour les Indiens.

Les temps avaient changé; à des hommes mal armés et effrayés à la vue des Espagnols avait succédé une race douce, mais courageuse; elle savait qu'elle valait les hommes d'un autre hémisphère. Plus Morillo faisait fusiller d'Américains, plus il augmentait le mécontentement. Ceux-ci s'étaient imaginé que les Espagnols re-

viendraient au système de douceur et de paternité qu'ils avaient suivi pendant trois siècles; ils ne trouvaient au contraire en eux que des bourreaux; ils avaient espéré que les Espagnols regarderaient comme leurs frères des hommes recommandables par leurs connaissances; les Espagnols s'étaient hâtés de leur apprendre que l'instruction était un titre de proscription et de mort. Les généraux espagnols, après avoir assouvi leur fureur et satisfait leur orgueil, en abattant les hommes du Nouveau-Monde qui avaient prétendu s'égaler à eux, se crurent assurés à jamais de l'obéissance du reste des habitans. Prenant le silence de la terreur pour une soumission complète, ils vivaient dans la sécurité.

CHAPITRE VIII.

Samanon, vice-roi. — Soldats espagnols. — Soldats américains. — Bolivar rentre à Santa-Fé; — passe à Quito; — ensuite à Guayaquil. — Caractères des principaux généraux.

Après avoir reconquis la Nouvelle-Grenade, Morillo s'occupa de pacifier Vénézuéla. Tout lui paraissant tranquille en 1817 dans la capitale, il y laissa pour vice-roi Samanon. Ce vieillard, fidèle au système de barbarie et de proscriptions qui avait rendu jadis si odieux le nom du duc d'Albe, et d'ailleurs par son âge l'irréconciliable antagoniste de tout ce qui contrariait ses idées, augmenta le nombre des victimes, et accrut celui des ennemis de son pays. Tous les Américains, craignant d'être mis sur la liste des proscrits, s'échappaient dans les plaines. Les souffrances et les privations que les habitans délicats des montagnes éprouvèrent dans ces

régions brûlantes, telles que plusieurs d'entre eux furent réduits à se nourrir de chair humaine, loin de porter le découragement dans leurs cœurs, les animaient de la soif de la vengeance. Santander sut mettre leur ardeur à profit; devenu leur chef, il les organisa en troupes régulières, bien utiles dans la suite à la cause de l'indépendance.

Morillo fut bientôt à Caracas; il y trouva quelques soldats d'Europe. Connaissant les désavantages qu'ils avaient dans les plaines contre les sauvages qui les habitent, il craignait de s'enfoncer dans les forêts de l'Orénoque; il y eût rencontré Bolivar, et peut-être une défaite.

En effet, si les Américains du dix-neuvième siècle étaient bien supérieurs en courage et en habileté à ceux du quinzième siècle, il n'en était plus de même des Espagnols. La chaleur, la soif, la difficulté des routes, qui n'avaient pas arrêté leurs pères, leur étaient insupportables. Ils n'avaient plus cette force de tempérament, cette ardeur bouillante, cette valeur indomptable, que les autres avaient reçues avec

le sang des Maures; ils ne pouvaient endurer la chaleur du soleil; leurs pieds tout en sang et emprisonnés dans une chaussure étroite, les obligeaient souvent de rester dans les villes. Leurs armes étaient trop lourdes pour leurs forces; ils avaient besoin de magasins, de vivres frais; ils eussent péri de faim, si un nouveau Cortez eût brûlé ses vaisseaux.

Au contraire, les Américains marchaient nu-pieds, se contentaient de quelques bananes, n'avaient pas besoin de se ranimer avec des liqueurs fortes; s'ils en emportaient avec eux, c'était pour réconforter les soldats anglais qui avaient pris parti dans leur querelle. Les chevaux, les armes à feu ne les effrayaient plus; ils montaient les corusiers, et se servaient de fusils avec une rare habileté. Accoutumés à poursuivre dans les forêts les bêtes féroces ou leurs troupeaux presque sauvages, ils avaient appris dans cet exercice l'art d'échapper aux dangers, ou la force de les mépriser. Souvent ils n'employaient d'autres armes que celles qui leur servaient à la chasse des animaux sauvages, la lance et le lacet.

Ce n'était donc plus ni les anciens Espagnols,

ni les anciens Américains, qui se trouvaient en présence, tout avait changé; la force était passée par héritage aux habitans du Nouveau-Monde.

Peut-être l'Espagne eût-elle dû recruter ses armées dans les îles ou sur les côtes de l'Afrique, et ne pas exposer ses enfans à un climat trop chaud pour le tempérament des Européens; en effet, ils n'étaient forts qu'autant qu'ils combattaient sous le climat plus tempéré de la Cordillère; dès qu'ils descendaient dans les plaines, les plus vaillans fuyaient honteusement.

Effrayés de tant de pertes, les généraux espagnols profitèrent des fureurs jalouses des Américains, et les reçurent pour défenseurs de la cause de l'Europe; mais qu'ils connaissaient mal l'art d'y attacher ces hommes ambitieux, et qui ne voyaient pas sans dépit leurs droits perdus par l'arrivée d'Européens, toujours admis dans l'armée comme leurs chefs, jamais comme leurs égaux! A peine faisait-on attention à leur dévouement, rarement on y applaudissait, plus rarement encore on le récompensait; au contraire, on le fatiguait en exigeant sans cesse de nouveaux sacrifices; on en recevait

les preuves avec dédain. On ne savait pas effacer ces différences d'Américain et d'Européen, de blanc et de noir; on semblait au contraire s'efforcer de les rendre plus tranchantes; et plusieurs officiers espagnols, aussi grossiers qu'ignorans, se plaisaient à faire éclater par les plus lâches insultes le mépris qu'ils ressentaient pour ceux qui, à force de services, étaient arrivés au grade de sous-lieutenant.

Les solbats de Bolivar, enrôlés sous la bannière d'un chef de leur nation, combattaient avec ardeur; et ses compagnons d'armes même, surmontant cette haine jalouse qu'on a pour un égal qui s'élève, lui étaient attachés. Leur ignorance concevait mal les mots d'indépendance et de liberté; ils étaient sensibles aux distinctions, et Bolivar savait en créer et en distribuer judicieusement les marques. L'abondance était dans le camp des Espagnols; tout manquait dans celui des Américains, et cependant les désertions y étaient rares. Ils ne s'apercevaient pas de la disette, parce qu'ils étaient habitués chez eux à la souffrir. D'abord ils avaient eu de la peine à combattre face à face

les Espagnols, ensuite ils avaient appris à les vaincre. Les chemins d'ailleurs leur étaient parfaitement connus. Partout ils trouvaient des frères, et dans le danger on les cachait; en général ils étaient mieux servis. Leurs chevaux, rompus à leurs caprices, étaient plus aisés à conduire, et, comme leurs maîtres, savaient supporter de longs jeûnes sans souffrir. Leurs armes étaient grossières, l'adresse les rendait terribles. Leurs chefs avaient leur bouillante activité, et en même temps, connaissant leurs habitudes, leurs jeux et leurs mœurs, loin de les contrarier par une discipline gênante, se montraient soldats avec eux, en partageant leurs plaisirs.

C'était le grand art de Bolivar : ses partisans dans leur enthousiasme l'ont comparé à César; il a beaucoup plus de traits de ressemblance avec Sertorius. Comme lui, il avait des peuples sauvages à dompter; comme lui, il avait à combattre une nation puissante et expérimentée. Les lieux étaient presque les mêmes; difficulté des chemins, élévation des montagnes, tout ressemblait à l'Espagne du temps de Sertorius.

Bolivar, comme celui-ci, déconcertait ses ennemis par la rapidité de ses marches, la brusquerie de ses attaques, la célérité de ses fuites qui rendait ses défaites faciles à réparer plus loin. Dans les montagnes il déployait la même activité que dans les plaines, et savait donner l'exemple de la sobriété et de la tempérance. C'est ainsi qu'il multipliait sa petite troupe.

Si sa tactique était différente de celle des Espagnols, sa conduite l'était bien davantage. Il savait gagner les cœurs en pardonnant aux vaincus et aux transfuges, et en augmentait ainsi le nombre. Les prêtres même ne lui refusaient pas leurs prières, parce qu'il respectait leur ministère, que les Espagnols, depuis leurs guerres avec les Français, méprisaient souvent. Enfin, donnant de l'orgueil aux Américains, en leur parlant sans cesse de leur valeur et de leurs lumières, il leur rendait plus affreux par ces éloges les mépris dont les Espagnols les accablaient.

Morillo ne voulut donc pas aller chercher sur les bords de l'Orénoque ce chef habile, doué des talens de ce Guillaume de Nassau auquel

les Pays-Bas avaient dû leur affranchissement sous Philippe II. Il tourna ses armes contre l'île de la Marguerite, peuplée de quinze mille hommes de couleur, et commandée par Irismendi, capitaine très-brave.

Ce boulevard de l'indépendance américaine fut funeste à Morillo. Sa troupe fut complétement défaite : obligé de revenir à Caracas, il gémit de s'y voir enchaîné, car ses soldats étaient presque tous morts dans les combats ou dans les hôpitaux.

Trois mille hommes lui furent enfin amenés d'Espagne par le brigadier-général Canterach; il ne sortit pas encore, mais en 1818, se trouvant à Calabozo, Bolivar, qui depuis plusieurs mois errait dans les plaines de Casanare, le surprit pendant la nuit, et le poursuivit jusqu'aux portes de Valentia. Les Espagnols s'y renforcèrent, attaquèrent à leur tour Bolivar, le défirent, et l'obligèrent à rentrer dans la province de Casanare.

Il y trouva de nouveaux soldats; les habitans farouches de ces plaines ne demandaient qu'à combattre. Ces bergers, dont les troupeaux

presque sauvages n'avaient pas besoin de maîtres, étaient toujours prêts à marcher, lorsqu'on leur promettait le pillage.

En 1819 Bolivar leur offrit celui de Santa-Fé; à l'instant ils franchirent les paramos glacés de la Cordillère; on trouva près de Sogamoso l'avant-garde de l'armée du vice-roi, partie à la nouvelle de l'entreprise de Bolivar. Un échec n'arrêta pas ce dernier. A la faveur de la nuit il échappa à Barreira, général des troupes espagnoles; et, le laissant derrière lui, il marcha à grandes journées sur Santa-Fé. Barreira craignit qu'il n'y entrât, et que, favorisé par un parti nombreux, il ne s'en emparât. Il le suivit donc en toute hâte, le rencontra à Boyaca, lieu situé près de Tunja, lui livra bataille. Bolivar le mit en déroute, et le prit avec trente-huit de ses officiers. Tous furent fusillés; ce fut le premier acte de représailles des Américains contre les Espagnols, il n'a pas été le seul.

Samanon avait lâchement fui, et la capitale de la Cordillère était de nouveau retombée au pouvoir des habitans des plaines. Bolivar leur tint parole; les magasins du commerce, l'argent

et les bijoux de ceux qui avaient combattu avec les Espagnols servirent à payer cette expédition.

Ce fut alors que Bolivar, pour mieux assurer le triomphe des idées nouvelles, auxquelles le vulgaire de ses partisans n'était pas encore préparé, substitua avec profusion, aux ordres de Charles III et de Ferdinand, ceux des Libérateurs et de Boyaca. L'Espagne avait autrefois récompensé les *pacificadores* (les pacificateurs) en leur distribuant des *encomiendas* (commanderies), Bolivar ne se montra pas moins généreux envers les *libertadores;* le vice-président Santander eut, plus qu'un autre, part à ses faveurs. Par un décret du 12 septembre 1819, il obtint la maison que possédait à Bogota Vincent Cordova, et la ferme d'un nommé Pierre Bufanda, située dans la juridiction de Zipaquira, et d'un revenu fort considérable.

Bolivar n'était plus alors un partisan obscur. Échapper battu à Morillo, s'emparer de la capitale de l'empire, en chasser le représentant de son roi, défaire avec quelques sauvages huit mille hommes de troupes réglées, avaient élevé

le vainqueur de Boyaca à un rang redoutable dans l'opinion.

On le laissa tranquillement en accroître l'illustration, due moins dans la suite aux succès de ses armes qu'à celui de sa politique, qui termina plus paisiblement l'année 1821.

Maître de Santa-Fé, Bolivar redescendit promptement dans les plaines de Caracas. Souvent ses soldats eurent à y combattre les troupes de Morillo; le succès fut égal. Le chef des indépendans fut plus heureux dans une entrevue qu'il eut avec le général des Espagnols. On convint d'une trève de six mois; l'Américain la viola en se rendant maître de Maracaïbo. Les hostilités recommencèrent. Morillo était retourné en Espagne. Latorre lui avait succédé dans le commandement de l'armée. Il fut attaqué à Carabobo par Bolivar; plus malheureux que Morillo, il fut mis en déroute, et n'échappa à l'ennemi qu'en se réfugiant dans les murs de Puerto-Cabello.

Ainsi, en 1821, l'Espagne méprisant le conseil qu'un vice-roi lui avait donné d'intéresser l'Angleterre à la soutenir dans sa lutte avec ses colonies d'Amérique, en les partageant avec elle,

avait perdu ses armées, ses trésors, pour reprendre des pays dont la conquête s'était faite autrefois sans armée et sans argent. Tout pliait sous l'autorité du dictateur Bolivar; un congrès, assemblé à Cucuta, réglait les bases d'un nouveau gouvernement. On avait oublié les principes d'une fédération entre les provinces insurgées, et toutes les ambitions se taisaient.

Cependant la guerre s'était rallumée dans le sud. D'abord elle n'avait eu que le caractère la rebellion, ensuite elle avait pris celui de guerre civile, et en avait toutes les fureurs. Un grand nombre de personnes qui avaient combattu les Espagnols, commençaient à regretter leur domination, et préféraient d'obéir à des maîtres plutôt qu'à des égaux dont l'orgueil leur était insupportable. Beaucoup de partisans de la fédération, espérant trouver des dignités dans ce régime, voyaient avec regret qu'ils avaient travaillé à la destruction de la monarchie espagnole, sans recueillir les avantages qu'ils avaient espéré retirer de la révolution.

Déjà même les vainqueurs, après avoir réuni

les provinces des plaines et des montagnes sous un même maître, se riaient de ceux qui avaient fondé la première république, en la désignant sous le nom de *patria boba* (patrie sotte); ils comprenaient sous ce nom tous les amis de Narino.

On courut donc aux armes; et en 1822 Pasto révoltée parut mériter que Bolivar lui-même y allât avec cinq mille hommes.

La chaîne de montagnes qui traversent cette province offre des moyens faciles de s'y fortifier; des rochers escarpés, des marais profonds, des forêts impénétrables, donnent aux habitans une résolution toujours funeste aux étrangers qui viennent les attaquer. Bolivar le tenta, et trouva dans la difficulté des lieux et le courage des habitans, des obstacles imprévus; sur le point de tomber entre leurs mains, il leur échappa en jurant de respecter leur liberté, et de les laisser maîtres d'obéir à l'Espagne. A cette condition, revêtue des sermens les plus solennels, il se retira.

Peu de temps après, à la tête de nouvelles forces, il rentrait dans la province, la soumettait,

et volait au secours de Sucre, son lieutenant, qui n'osait attaquer Quito avec le peu de monde qu'il commandait.

Aimerichs, vieillard avide, était à la tête de l'armée espagnole; il la conduisit contre Bolivar; mais, glacé par l'âge, il ne sut pas en tirer parti; le désordre d'ailleurs y régnait. Composée en grande partie d'Américains, elle ne pouvait éprouver aucun respect pour Aimerichs, homme dénué de capacité; tout n'était donc que confusion dans ses troupes, sans cesse ses ordres étaient mal interprétés. Dans l'une ni dans l'autre armée il n'y avait de discipline; mais l'estime qu'on avait pour Bolivar la remplaçait, et produisait une obéissance respectueuse pour sa personne.

Aussi les Espagnols, ou pour mieux dire les Américains espagnols, furent mis en déroute par les Américains indépendans, et cette bataille prit le nom de Pichincha, parce qu'elle fut livrée à la vue de ce terrible volcan.

Toute la province fut en peu de temps soumise, et le reste des troupes espagnoles n'obtint la vie qu'en sollicitant la grâce de s'exi-

ler ou de trahir ses drapeaux. On leur accorda l'une et l'autre : un petit nombre préféra le malheur à la honte; la plupart prirent parti avec le vainqueur, et même plus de quatre cents Européens espagnols lui prêtèrent serment de fidélité.

Guayaquil, riche par son commerce d'entrepôt avec Panama et le Pérou, s'était déclarée ville libre en 1819. N'ayant pas plus de vingt mille âmes de population, elle sentait son impuissance pour conserver son indépendance; tantôt donnée au Pérou, tantôt à la Nouvelle-Grenade, sous le gouvernement espagnol, cette ville éprouvait la même indécision, et ne savait à qui se donner. Bolivar fixa son incertitude, et marchant contre elle, la rangea parmi celles de la république qu'il fondait.

Les généraux américains qui se sont le plus distingués dans toutes ces guerres sont: Bolivar, Santander, Sucre, Urdaneta, Bermudes, Paës, Montilla et Padilla.

Bolivar a quarante-deux ans. On a déjà parlé de sa manière de faire la guerre, et de sa conduite politique. Son désintéressement est gé-

néralement vanté, ses appointemens sont en grande partie destinés au paiement des pensions qu'il assigne aux veuves ou aux enfans des militaires morts dans les combats.

Quoique son éducation eût été fort négligée, un séjour assez long en Europe lui avait donné un goût décidé pour l'étude des langues et de l'histoire. Ses progrès furent rapides. On l'a déjà comparé à Sertorius; en effet, sa manière de faire la guerre, ses longues courses pour atteindre son ennemi, la célérité avec laquelle il parcourt des distances immenses pour le rencontrer, donnent plutôt l'idée d'un partisan hardi que d'un général habile à disposer des masses.

On ne lui suppose pas non plus des idées administratives bien profondes. Il s'est borné jusqu'à présent à fonder un gouvernement, mal copié sur celui des Etats-Unis. Je m'explique. Si les formes du gouvernement colombien ont quelque analogie avec celles de la république des États-Unis, le principe constitutif est loin d'être le même. Dans la Colombia le pouvoir étant centralisé dans les mains du président, les

quinze sénateurs et les quarante-cinq députés qui composent le congrès, pourraient-ils à eux seuls contrebalancer l'autorité d'un chef entreprenant, victorieux, aimé de quinze mille soldats, et maître des trésors de l'Etat? Dans l'Amérique du nord, l'administration des provinces n'est point non plus dans les mains d'intendants militaires, séides de leur général : chaque province a ses états, ses lois, ses priviléges; la fédération est dans un équilibre parfait, que la présidence ne peut pas rompre, à moins qu'une faction n'y porte un Sylla. La démocratie, toutes les fois qu'elle n'existe que dans les hautes classes de la société, et qu'elle règne dans une ville privilégiée par l'organe d'un chef militaire, est un acheminement à la tyrannie; elle doit donner naissance à une oligarchie semblable à celle qui gouvernait la Pologne, surtout si le pays est étendu et mal peuplé, parce que les moyens de résistance sont trop disséminés. Où l'histoire moderne nous montre-t-elle des états vraiment démocratiques? dans les républiques fédératives de la Suisse, de la Hollande et des Etats-Unis, encore dans celle-ci plus d'un million d'hommes

y languit dans l'ilotisme le plus affreux. Le système fédératif peut seul préserver les grandes républiques du despotisme. Ce principe est tellement vrai, que dans la Colombia Narino dictateur fit la guerre aux fédéralistes, soutenus par Bolivar simple général; et que celui-ci à son tour les combattit lorsqu'il eut obtenu la dictature en détruisant le parti de Narino.

Les soldats de Bolivar sont principalement ces bergers qui des plaines montèrent avec lui à Santa-Fé. C'est en eux qu'il met le plus de confiance; et comme la plupart appartient à la caste des noirs, il a pour elle les égards les plus grands, et lui prodigue fréquemment des récompenses : conduite adroite et nécessaire; car, jusqu'à présent, contens de servir comme simples soldats dans les armées commandées par leurs anciens maîtres, les noirs commencent à se compter et à désirer des biens et des grades, trop long-temps refusés à leur courage, qu'on avait cru assez payé avec la liberté.

Un hasard heureux a rendu Bolivar jusqu'à présent invulnérable; ses ennemis disent en conséquence qu'il n'est pas brave. Peut-on ne pas

l'être, lorsqu'on aspire à gouverner les hommes, et qu'on y réussit?

Il ne manque pas d'éloquence; ses harangues ont de la chaleur; mais elles sont souvent diffuses. La langue espagnole, il est vrai, est difficilement concise.

Il se maria dans sa jeunesse en Espagne : peu d'années après son mariage il perdit sa femme; jusqu'à présent, il semble résolu à passer le reste de ses jours dans le veuvage. Le trône ne l'a pas encore tenté. Miranda disait que l'Amérique n'était pas appelée à être une république, et Bolivar ne pense pas qu'elle soit propre à devenir une monarchie digne de figurer auprès de celles de l'Europe.

Le titre de *libérateur* qu'il s'est fait décerner, nouveau dans les langues modernes, est synonyme de ceux de dictateur et de protecteur. On n'a pas eu encore à gémir de son despotisme; et si l'on ne commençait à présent à exiler les mécontens et à confisquer leurs biens, on n'eût eu à lui reprocher que d'user quelquefois de représailles dans la guerre.

Santander était fort jeune quand il entra dans

l'armée. Narino le distingua, et le fit lieutenant. Depuis, il marcha contre ce général avec Barraïa.

Lorsque les Espagnols étaient maîtres de Santa-Fé, il s'établit dans les plaines du Méta, et y forma une troupe de trois mille hommes, qu'il amena depuis à Bolivar; secours qui contribua puissamment au gain de la bataille de Boyaca. Sa fermeté connue fut un titre à la vice-présidence. Dans ce nouveau poste il a déployé des talens et un mérite peu ordinaires.

Une haine sourde divisa long-temps Narino et Santander; en 1823 elle fut près d'éclater. D'abord on n'employa que les pamphlets. Narino, plus habile dans ce genre d'escrime, porta de rudes coups à son adversaire, qui finit par le menacer d'une vengeance publique; elle eut lieu : des accusateurs se présentèrent pour reprocher en plein sénat à Narino sa défaite à Pasto, et demander son expulsion du sénat pour malversation et trahison. Le vieux général se défendit avec une véhémence, qui fit craindre que ses nombreux partisans

ne s'armassent pour lui. Voici la péroraison de son discours :

« Pourquoi mes ennemis m'accusent-ils? lors-
» que j'étais vice-président de la république, je
» leur étais nécessaire (1), ils gardèrent le silence;
» comme sénateur, je suis dangereux pour leurs
» projets, ils parlent.

» Lorsqu'on ose porter une pareille accusa-
» tion à l'ouverture de la première législature,
» que doit-on présager du sort de notre répu-
» blique? que nous est-il réservé pour l'avenir,
» si mes accusateurs l'emportent, ou s'ils ne
» reçoivent pas le châtiment dû à leur infamie?
» Sénateurs, à quoi serviraient vos travaux et
» les espérances qu'inspire votre sagesse, si un
» tel malheur arrivait? Si les républiques de
» l'antiquité, si Rome et Athènes offrent de
» semblables exemples d'injustice, c'est à l'é-
» poque de leur décadence amenée par la cor-
» ruption des mœurs. Sous Rome naissante,

(1) Narino, échappé des prisons de Cadix, où il avait été renfermé pendant quatre ans, débarqua à Carthagène, y fut élu député en 1821 pour le congrès de Cucuta. Ce fut à cette époque que Bolivar le choisit pour vice-président de la république.

» Brutus immole son fils à la liberté, à la pa-
» trie; sous Rome déchue, Clodius, Catilina,
» Marc-Antoine sacrifient Cicéron à leurs inté-
» rêts personnels. Athènes s'éleva, couronnée
» des épis de Cérès, à l'ombre de l'équité de
» l'Aréopage, et périt avec Miltiade, Socrate
» et Phocion. Quel sort attend notre répu-
» blique, si elle commence par où les autres
» États ont fini? Lorsque Tibère monta sur
» le trône, dit un historien célèbre, la basse
» adulation, l'infamie devinrent des qualités
» nécessaires pour ceux qui voulaient plaire
» au prince. L'homme quitta le sentier de la
» vertu dès qu'elle devint dangereuse. Séna-
» teurs, vous à la fois législateurs, juges et
» défenseurs de la liberté et de la vertu, si
» vous n'agissez pas avec l'intégrité de Socrate,
» le désintéressement de Phocion, et la sévère
» justice du tribunal d'Athènes, la liberté périt;
» dès le moment qu'un accusateur audacieux,
» qu'un lâche flatteur triomphe, le règne de
» Tibère commence, celui de la liberté finit. »

Ce discours fut beaucoup applaudi. Les séna-
teurs effrayés proclamèrent l'innocence de Na-

rino. Peu de temps après, oubliant les puissans motifs de haine qui les divisaient, Narino et Santander se lièrent d'une étroite amitié. L'amour de la patrie opéra seul ce raccommodement inattendu.

Sucre n'a pas trente ans; ainsi que Santander, il a acquis ses distinctions pour avoir gagné à Bolivar une bataille; celle de Pichincha lui a fait donner le commandement général de Quito.

Urdaneta, issu d'une bonne famille de Santa-Fé, a le mérite du courage; depuis quelque temps toujours malade, il semble avoir reçu sa retraite avec la présidence du sénat.

Bermudes a cinquante ans; il est né à Cumana : entré de bonne heure dans la révolution américaine, il y a acquis une assez grande prépondérance, nullement comparable pourtant à celle de plusieurs de ses frères d'armes.

Un khan de Tartares, un cheik arabe, a porté les plus rudes coups à la monarchie espagnole en Amérique; le mulâtre Paës, à la tête de quelques milliers de ses lanciers sauvages, a souvent défait des escadrons disciplinés, et particulièrement les hussards de Ferdinand VII. Cet homme, qui pouvait facilement

jouer sur les rives de l'Orénoque le rôle d'Artigas, sur celles de la Plata reste fidèle à Bolivar, dont les manières affables et généreuses l'ont gagné.

Paës affecte un grand luxe et une certaine politesse. Malgré cette vanité naturelle chez un sauvage, il vit dans une égalité parfaite avec ses soldats; quand il est avec eux, leur table, leurs jeux, leurs exercices sont les siens; personne ne monte mieux un cheval, ne manie avec plus d'adresse une lance, et n'attaque l'ennemi avec plus de fureur. C'est ainsi qu'il est tout-puissant au milieu de sa troupe indisciplinée, et que, dociles à un chef qui donne l'exemple du courage, les soldats obéissent à ses ordres avec la soumission de la servitude.

On a augmenté sa fortune par de nombreuses gratifications; on a enlevé ainsi à l'Espagne un homme qui, après l'avoir long-temps servie, est devenu ensuite la terreur de ses troupes.

Montilla, ancien garde-du-corps du roi d'Espagne, est le rival du chef des Llanos. L'influence dont il jouit est dangereuse aux yeux du gouvernement, et quoiqu'on l'ait placé à Cartha-

gène, on le trouve encore trop près de Caracas, où la noblesse voudrait opposer un chef à Bolivar, et choisirait volontiers Montilla. Ce général a des manières distinguées; élevé en Europe, il cause bien et s'énonce avec aisance, ce qui manque à la plupart des autres Colombiens.

On l'accuse de fausseté; on prend ses réticences et ses contradictions apparentes pour des marques de duplicité; c'est une ambition qui cherche à s'envelopper et qui craint d'être découverte.

On lui connaît en outre des sujets de haine qu'on oublie rarement. Il doit certainement se souvenir toujours que Bolivar, dans un moment d'emportement, en 1811, avait juré de le faire fusiller s'il pouvait s'en emparer; et, confondant Miranda avec le parti patriote, il se rappellera sans doute que ce général avait promis de le faire exposer pendant vingt-quatre heures aux yeux du peuple dans une cage de fer.

Enfin le mulâtre Padilla n'est pas le général dont les services ont été les moins utiles aux Américains indépendans. Ce pilote de Carthagène, devenu par la révolution commandant

d'une flotille, contribua plus que personne à la prise de Carthagène sur les Espagnols; depuis, on lui a dû celle de Maracaïbo. Sacrifié d'abord au parti que Montilla veut défendre, il a depuis été rétabli avec une nouvelle considération; ce qui, parmi les gens de couleur, a produit une grande joie, parce qu'ils n'ignoraient pas que la querelle des deux généraux était une querelle de couleur.

Aujourd'hui tous ces hommes, soumis à Bolivar, semblent moins ses égaux que ses lieutenans. Cependant après sa mort, ou même après une défaite, ne pourraient-ils pas se mettre à la tête du parti qu'ils se sont presque tous assuré. C'est le trait le plus fort de ressemblance que Bolivar aurait avec Alexandre. Paës, avec ses nègres, occuperait les plaines; Montilla, Caracas; Padilla, les côtes; Sucre, Quito. Ainsi tout dépend encore de l'existence de Bolivar.

CHAPITRE IX.

Nouveau gouvernement. — Constitution de Cucuta. — Division du pays en départemens. — Renouvellement des Cabildos. — Lois civiles. — Justice. — Congrès. — Pouvoir exécutif.

Lorsque les Espagnols eurent abandonné le territoire américain, Bolivar, maître de tout le pays, abdiqua la dictature; peut-être, en s'en dépouillant, était-il plus sûr de l'exercer. Il s'occupa ensuite de donner une même forme de gouvernement aux provinces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade, à cimenter leur union, et à n'en faire qu'une république sous le nom de Colombia.

Un congrès établi à San-Tomé (Guiane) avait déjà donné, le 17 décembre 1819, une constitution calquée sur celle des Etats-Unis; elle n'était destinée que pour Vénézuéla.

En 1735, les Corses ayant proclamé la Vierge

souveraine de leur île, lui donnèrent pour lieutenans Paoli et Giafferi. Le député colombien Banos eut une semblable idée; il proposa de placer la Colombia sous le même régime constitutionnel; son avis fut peu goûté, et le 18 juillet 1821 le congrès assemblé à Cucuta travailla avec une activité prodigieuse à donner une nouvelle organisation aux contrées soustraites à l'autorité espagnole.

D'abord on y décréta la réunion des deux provinces de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla. La première conservait son antique suprématie, parce que le gouvernement devait siéger à Santa-Fé, quoiqu'on eût résolu de l'établir dans la suite à Cucuta, en donnant à la ville le nom de Bolivar.

Vénézuéla, ayant vu naître le chef de la république, avait tous les emplois.

Le 30 août 1821 la constitution de Colombia fut publiée à Cucuta.

Elle se compose de dix chapitres et de cent quatre-vingt-onze articles (1).

(1) Cuerpo de leyes de la republica de Colombia.

Le gouvernement de Colombia est populaire représentatif.

Dans chaque paroisse il y a une assemblée qui se réunit tous les quatre ans, le dernier dimanche du mois de juillet.

Vingt et un ans, le titre de Colombien, savoir lire et écrire, posséder cent piastres, donnent le droit d'y voter.

Les membres de cette assemblée nomment les électeurs de cantons, qui doivent être âgés de vingt-cinq ans, posséder cinq cents piastres de biens fonds, ou trois cents piastres de revenu.

Ceux-ci se forment en assemblée provinciale, qui se réunit tous les quatre ans au premier octobre. Ils sont chargés d'élire le président et le vice-président de la république, les sénateurs du département, et le représentant ou les représentans de la province.

Les électeurs exercent leurs fonctions pendant quatre ans.

Le pouvoir législatif est confié à un congrès divisé en deux chambres, celle du sénat et celle des représentans.

Trente ans d'âge, être créole natif, une pro-

priété de quatre mille piastres en biens fonds, ou un revenu annuel de cinq cents piastres, l'exercice d'une profession savante, ou, si l'on est étranger, une résidence de douze ans dans le pays, et seize mille piastres de biens fonds, sont des titres suffisans pour être sénateur.

On en nomme quatre par département, la durée de leurs fonctions est de huit ans pour la moitié, et de quatre seulement pour les deux autres. Le sort règle ces différences, afin, dit la loi, que la moitié du sénat se renouvelle tous les quatre ans.

Le jugement des fonctionnaires publics est attribué exclusivement au sénat.

La chambre des représentans se compose des députés nommés à raison d'un par 30,000 âmes; il est des provinces où ce nombre n'est pas nécessaire. Quand le nombre de cent représentans sera complet, on élira alors, si l'accroissement de la population le permet, un député par 40,000 âmes, et même par 50,000, jusqu'à ce que la chambre ait cent cinquante députés.

Pour être député, il faut avoir vingt-cinq ans et posséder deux mille piastres de biens

fonds, ou cinq cents piastres de rentes, ou être professeur. Il faut avoir résidé deux ans avant l'élection, et huit ans, si l'on n'est pas né dans la Colombia. On doit en outre avoir alors dix mille piastres de biens fonds.

La chambre des représentans est revêtue du droit exclusif d'accuser, devant le sénat, le président et vice-président de la république, et les ministres de la haute cour.

La publicité des discussions, l'exclusion des fonctions législatives prononcée contre les principaux fonctionnaires publics, l'inviolabilité assurée aux membres pendant la durée de leurs fonctions, enfin un traitement (1), sont des articles communs aux deux chambres.

Les attributions principales du corps législatif sont de fixer les dépenses, de décréter les impôts, les emprunts, la valeur des monnaies, la création ou la suppression des emplois publics, la quotité des appointemens, la conscription et l'organisation des armées, la guerre

(1) Les représentans reçoivent une somme de neuf piastres par jour, pendant tout le temps des sessions; on leur alloue en outre une piastre par jour pour se rendre de leur domicile au lieu où réside le congrès.

et la paix, les limites du territoire, enfin, de créer les cours de justice, et d'accorder la dictature au pouvoir exécutif.

Un président et un vice-président, dont les fonctions durent quatre ans, qui ne peuvent être réélus qu'une fois, et qui sont remplacés par le président du sénat en cas de mort, forment le pouvoir exécutif. Le premier reçoit trente mille piastres par an, le second seize mille.

Le président assemble le congrès, commande les armées; il peut apposer son véto aux lois pour la première fois; mais à la seconde, lorsqu'une majorité des deux tiers des voix les a acceptées dans le corps législatif, il est forcé de donner la sienne; il peut, de concert avec les juges, commuer les peines capitales. Il n'a pas le droit de sortir du territoire de la république.

Son conseil se compose du vice-président, du ministre de la haute cour de justice, et des ministres des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de la marine et de la guerre, chargés de donner au congrès, par écrit ou de vive voix, toutes les explications qu'on leur demande.

Les appointemens des secrétaires d'Etat sont de six mille piastres.

La troisième branche du pouvoir, et la moins puissante, quoique la plus nécessaire, est la haute cour de justice : elle participe de notre conseil d'Etat et de notre cour de cassation.

La haute cour de justice est composée de cinq membres, savoir, trois juges et deux fiscaux; il est indispensable d'avoir, pour y entrer, trente ans d'âge, d'être électeur et avocat.

La haute cour de justice prononce sur les réclamations des étrangers, juge les difficultés ou les erreurs qui surviennent dans les tribunaux inférieurs. Malgré l'importance de ces fonctions, les membres en sont nommés, sur la présentation du président, par le sénat, après que les noms des candidats ont été débattus par la chambre des représentans. On leur garantit la durée de leurs emplois tant que l'on *est content de leur conduite*, condition qui laisse un vaste champ à l'arbitraire du sénat.

D'autres cours particulières seront établies dans toute la république, pour rendre plus facile l'administration de la justice. Les membres en seront à la nomination du président.

On a divisé le territoire de la république en sept départemens, renfermant chacun un certain nombre de provinces divisées en cantons; en voici la liste, à laquelle a été joint l'état de la population estimée de chaque province, celle de chaque département, le nombre des sénateurs élus pour chaque département, et les lieux où les intendans font leur résidence.

NOMS des départemens.	NOMS des provinces.	POPULATION de chaque prov.	POPULATION de chaque dép.	NOMBRE des sénateurs élus par chaque dép.	NOMBRE des représentans élus par chaque prov.	LIEUX de résidence des intendans.
Orinoco.	Guyana.	45,000	175,000	4	2	Cumana.
	Cumana.	70,000			2	
	Barcelona.	45,000			2	
	Marguerita.	15,000			1	
Vénézuéla.	Caracas.	350,000	430,000	4	12	Caracas.
	Varinas.	80,000			3	
Sulia.	Coro.	30,000	162,000	4	1	Maracaïbo.
	Trujillo.	33,400			1	
	Mérida.	50,700			2	
	Maracaïbo.	48,000			2	
Bogota.	Tunja.	200,000	444,000	4	7	Tunja.
	Socorro.	130,000			5	
	Pamplona.	75,000			3	
	Casanare.	39,000			1	
Cundinamarca.	Bogota.	172,000	371,000	4	6	Bogota.
	Antioquia.	104,000			3	
	Mariquita.	45,000			2	
	Neiba.	50,000			2	
Cauca.	Popayan.	171,000	193,500	4	6	Popayan.
	Choco.	22,200			1	
Magdaléna.	Carthagena.	170,000	239,500	4	6	Carthagena.
	Santa-Marta.	62,300			2	
	Riohacha.	7,200			1	
Panama.		50,000				
Véragua.		30,000				
Quito.		150,000				
Guijos e Macas.		35,000				
Cuenca.		78,000				
Jaen.		13,000				
Mainas.		36,000				
Loxa.		48,000				
Guayaquil.		90,000				

D'après ce tableau, la population de Colombia serait de 2,644,600 âmes [1]. Un auteur [2] ne la porte qu'à 2,500,000. Il est difficile de donner sur ce point des calculs exacts. Qui est allé compter les tribus qu'on a rangées, sans leur aveu, au nombre des Colombiens, et qui, tour à tour, monarchistes espagnoles, ou républicaines colombiennes, vivent dans une égale indépendance de ces deux puissances?

On a établi aussi une autre division qu'on appelle maritime; les côtes ont été partagées en quatre départemens.

Le premier comprend la Guyana, Cumana, Barcelona et l'île Marguerite;

Le second, les côtes de Caracas, Coro, et Maracaïbo;

Le troisième, Riohacha, Santa-Marta, Carthagena;

Le quatrième, les côtes de l'Atrato jusqu'à celles du Véragua.

(1) Par conséquent moins considérable que celle de l'Egypte, quoique le pays soit beaucoup plus étendu.

(2) *Voy.* la note 2 à la fin du Ier volume.

On n'a rien déterminé pour celles de la mer du Sud.

Un commandant général et un auditeur de marine gouvernent chaque province maritime.

Chaque département est administré par un intendant que nomme le président; les appointemens de ces administrateurs sont de six mille piastres par an; leurs fonctions cessent au bout de trois ans; un homme de loi leur est donné pour assesseur; presque tous les intendans sont militaires.

Chaque province a un gouverneur qui est sous les ordres de l'intendant, et dont les pouvoirs cessent en même temps que les siens.

Les cantons obéissent à des juges politiques ou sous-préfets (c'étaient autrefois des corrégidors).

Les cantons sont subdivisés en cabildos ou municipalités, dont les représentans sont les alcades.

Il y a deux alcades ordinaires dans chaque chef-lieu de canton, et deux alcades pédanés dans chaque paroisse; leurs devoirs consistent à maintenir le bon ordre et la tranquillité. Ainsi

que nos maires, ils sont chargés de surveiller les écoles primaires et les hôpitaux, les réparations des chemins et des prisons, la propreté des villes, et de distribuer des encouragemens à l'agriculture, au commerce et à l'industrie.

Il leur est recommandé, par l'article 48 de la loi sur l'organisation des départemens, d'être *subordonnés aux juges politiques et aux autres autorités supérieures.*

Il y a trois ans, des hommes ennemis du nouveau système remplissaient les cabildos. On décida que les assemblées primaires de l'année 1822 les renouvelleraient entièrement, et qu'ensuite ces corps procéderaient eux-mêmes, comme auparavant, à la nomination de leurs successeurs.

La Colombia renferme deux archevêchés, celui de Caracas et celui de Santa-Fé. Tous deux sont vacans; ils ont pour suffragans dix évêchés : Popayan, Carthagène, Sainte-Marthe, Mérida, la Guyane, Antioquia, Quito, Cuenca, Maynas et Panama. Ces trois derniers ont été détachés de l'archevêché de Lima, l'on se propose d'en former un archevêché à Quito.

Les siéges de Maynas, Cuenca, Sainte-Marthe, Antioquia et de la Guyane, sont vacans. Les évêques de Carthagène et de Quito sont en fuite (1).

Le congrès de Cucuta, établi le 18 juillet 1821, déploya une activité extraordinaire; il ne s'en tint pas aux lois fondamentales qu'on a fait connaître, il en publia encore un grand nombre; il abolit les droits perçus sur les passe-ports, ceux que payaient les laveurs d'or, et le tribut levé sur les Indiens; il rendit un réglement fort long sur la contribution directe, et un autre sur la conscription; il donna aux écoles les biens des couvens supprimés, détruisit l'inquisition, et rendit aux archevêques et aux évêques le jugement des causes ressortant à ce tribunal. Parmi ses décrets on en remarque plusieurs contre les modérés et les malintentionnés; il finit par les expulser du territoire de la république; il abolit le droit de mutation et d'Alcavala sur les productions du pays, et réduisit ce droit à deux et demi pour cent sur les marchandises

(1) *Voy.* la note 3 à la fin du tome 1er.

étrangères. Il promulgua une loi sur l'affranchissement des esclaves, qu'avait sollicitée d'abord le congrès de Vénézuéla, et que rejetèrent ensuite cette province et celle de Popayan, comme dangereuse et funeste à la prospérité de l'Etat.

Cependant, il faut en convenir, de toutes les lois publiées sur l'esclavage, celle-ci est la plus sage. Le considérant, reproche indirect adressé aux Etats-Unis, exprime des sentimens d'humanité et de philanthropie qui honorent le législateur colombien.

La loi contient quinze articles : nous n'en citerons que deux.

L'un déclare que, à dater du jour de la publication de la loi, les enfans d'esclaves sont libres à dix-huit ans. A la charge du maître jusqu'à l'âge d'émancipation, ils lui doivent, en retour, quelques services. Si quelqu'un offre, avant ce terme, de payer les frais de nourriture du futur affranchi, le maître est obligé d'en recevoir le montant.

L'autre article crée un fonds pour l'abolition progressive de l'esclavage, composé 1° de trois pour cent sur le cinquième des héritages; 2° de

trois pour cent sur le tiers des biens des personnes qui meurent sans enfans légitimes; 3° de trois pour cent sur la totalité des biens de ceux qui meurent sans héritiers collatéraux; enfin, de dix pour cent sur la totalité des biens des citoyens qui ne laissent en mourant que des héritiers étrangers.

Pour que cette loi ne présentât pas les graves inconvéniens que redoutent les habitans de Caracas, il eût fallu, en appelant les esclaves à la liberté, leur assurer des moyens d'existence.

Le congrès de Cucuta décréta encore la liberté individuelle et la liberté de la presse, la confiscation des biens des émigrés, et la fabrication d'une monnaie de platine et d'une monnaie de cuivre. Il accorda la liberté de distiller, moyennant deux et cinq piastres par mois pour chaque cantare d'eau-de-vie, et la faculté de la vendre en détail, en payant deux piastres par mois. La loi la plus importante fut celle du papier timbré, qui se divise en quatre classes; celui de la première se paie vingt-quatre piastres; de la deuxième, dix-huit; de la troisième, douze; de la quatrième, six. Jusqu'aux pétitions, tout

s'écrit sur ce papier. Enfin, il arrêta que la nation aurait le droit de réformer ou de refondre toute la constitution dans l'espace de dix ans, à compter de l'année 1821, pendant laquelle la république de Colombia fut fondée par ce nombre prodigieux de décrets, de réglemens et de lois.

On fit peu de changemens au régime administratif et judiciaire en vigueur sous le gouvernement espagnol; on conserva tous les réglemens qui n'étaient pas en opposition formelle avec la nouvelle constitution; on alla même jusqu'à laisser subsister les corvées inventées par les conquistadores, et pour les Indiens, l'obligation de nourrir, de loger les officiers du gouvernement, et de leur fournir des chevaux. Ces abus, tolérés par l'autorité, exposent les paysans colombiens aux vexations que les chevaucheurs et les preneurs exerçaient jadis sur les nôtres.

Le pouvoir exécutif a plus de lumières que le congrès. Il est rare qu'il ne relève pas de nombreuses erreurs dans les décrets de ce premier corps de l'Etat; du reste, l'intelligence règne assez entre les divers membres de l'autorité.

L'ambition, ne trouvant pas au dehors des hommes capables de la comprendre et de l'appuyer, feint le dévouement et ne se sépare pas de la masse.

Chez un peuple familiarisé avec des habitudes monarchiques, il eût été plus aisé peut-être de lui faire faire des progrès avec une forme de gouvernement plus simple; aussi, malgré des intentions sages, les quatre ou cinq personnes qui composent le gouvernement de la république sont mal obéies.

Plusieurs raisons y contribuent aussi. La différence des castes, et les prétentions de quelques généraux qu'il faut ménager quoiqu'elles soient souvent exagérées, parce qu'elles pourraient devenir subversives de l'ordre établi.

On a voulu la réunion de Caracas et de la Nouvelle-Grenade; et par là, l'on a accru le fardeau, sans augmenter les forces pour le soutenir.

La Nouvelle-Grenade, qui renferme peu de nègres comparativement à sa population blanche, vote leur affranchissement. Vénézuéla, surchargé de ce peuple mutin, demande qu'on l'en-

chaîne de nouveau. Caracas se plaint que, pour prix de ses services, la capitale soit dans une province jadis sa rivale. Santa-Fé reconnaît qu'elle n'a reçu que le stérile privilége d'être, comme autrefois, le siége du gouvernement, mais que les emplois et l'argent sont pour le peuple intrigant de Vénézuéla.

Guayaquil voulait être ville anséatique et indépendante, et les richesses qu'elle reçoit forment aujourd'hui un des plus grands revenus d'une république qu'elle pourrait acheter.

Pasto, hérissée de montagnes, veut y conserver une indépendance que Bolivar avait jurée pour échapper des mains de ses farouches habitans. Des Indiens même redemandent à payer leurs tributs, et d'autres s'irritent que l'on change leur nom de Guagires en celui de Colombiens, sans leur consentement, de même que si la république eût hérité d'eux comme d'une conquête faite sur l'Espagne.

Les noirs demandent la liberté; les mulâtres, l'extinction des préjugés; les métis indiens, la cessation de la guerre; les Indiens, leurs priviléges.

Une scission menace de diviser chaque province. Dans Vénézuéla, Montilla est l'espoir des grandes familles blanches; Paës, à la tête de ses cavaliers, est le héros des hommes de couleur. Sucre pourrait vouloir être plus que la créature de Bolivar, dans les provinces méridionales que son habileté a soumises.

Telles sont les difficultés que le gouvernement a à surmonter, et qu'il ne combat pas sans talent; mais il est souvent obligé d'abandonner à l'avidité des chefs principaux les revenus publics, à leurs affidés les fortunes particulières. Aussi, loin de parvenir à discréditer le clergé, il en augmente malgré lui les membres; beaucoup de monde y entre comme dans un asile inviolable.

Toutes les branches de l'administration doivent nécessairement languir au milieu de tant de désordres, accrus par les fureurs de la guerre civile, allumée de moment en moment sur divers points : à Maracaïbo, à Puerto-Cabello, à Sainte-Marthe, à Pasto, et dans quelques endroits des plaines de l'Orénoque.

La situation actuelle de la Colombia, ainsi qu'on le voit partout après les guerres civiles,

est donc peu brillante; cependant, malgré les désastres qui ont ensanglanté le berceau de cette république, le culte est encore revêtu de pompe et de luxe; ses ministres, grâces à la piété des fidèles, sont à leur aise, et peuvent soulager l'affliction des pauvres. En effet, il est peu de cures dont le revenu soit au-dessous de mille piastres, et un grand nombre donnent plus de deux mille piastres. Plusieurs évêchés rendent de soixante à quatre-vingt mille piastres par an.

Le clergé est donc en général riche et puissant; l'on estime que les dîmes des sept évêchés peuvent produire annuellement quatre millions de francs. Les dîmes seules du diocèse de Santa-Fé montent à 1,500,000 francs.

Quoique secrètement attachés aux Espagnols, on ne voit jamais des ecclésiastiques à la tête des mouvemens populaires; connaissant leurs vrais intérêts, ils vivent loin des troubles qui pourraient compromettre l'existence du corps auquel ils appartiennent.

CHAPITRE X.

Retour à Bogota. — Puente-Réal. — Mines de cuivre de Moniquira. — Chiquinquira. — Mines de sel de Zipaquira.

Après être resté cinq jours dans la capitale du Socorro, je me mis en route pour revenir à Bogota. Je traversai de bonne heure le joli village de Las-Palmas. Après avoir suivi de loin la chaîne élevée d'Opon, où l'on distingue un grand nombre d'habitations, nous eûmes à passer un pont, où l'on paie un droit de péage (3 sous); j'en fus exempté par la supercherie obligeante d'un habitant qui voyageait avec moi, et qui, à mon insu, m'avait fait passer pour un officier de la république; à ce titre on ne donne rien : un tel abus est peu propre à encourager des entreprises utiles. Les ponts dans la province du Socorro sont d'une construction fort simple; pour les conserver, on les couvre d'un toit en tuiles.

J'entrai dans la soirée à Guadalupe. Ce village est situé sur un plateau déjà élevé, puisque le thermomètre n'y marque plus que 15°. Ce changement est dû aussi en grande partie aux orages qui désolent à chaque instant ce pays; l'air est plus vif, l'on ne voit plus de goîtres.

Le lendemain nous descendîmes sur les bords malsains du Suarez; le thermomètre y marquait, comme dans le Socorro, 20°. Les eaux du Suarez sont fort dangereuses. Quand on s'y baigne on gagne la fièvre. Ce que me disaient les canotiers de la pirogue me parut fondé, quand je me sentis tout-à-coup mal à mon aise au milieu de cette contrée malsaine où l'air est chargé de miasmes putrides et d'insectes. Je me hâtai de m'en éloigner : à mesure que je remontai vers des lieux plus frais, la gêne que j'éprouvais se dissipa; j'étais tout-à-fait bien en arrivant à San-Bendito (14° R.). Ce village est entièrement bâti avec les fossiles d'ammonites dont les montagnes voisines sont remplies. Dans un hameau voisin, qu'on nomme le Guadéra, on a découvert une mine de plomb.

Je continuai, en sortant de ce village, à par-

courir des lieux plus élevés, et remplis également de fossiles; mais comme ces montagnes sont toutes composées de schistes, le chemin à la suite des pluies était devenu presque impraticable. Ce banc de fossiles, qui commence entre Guadalupe et San-Bendito, se prolonge jusqu'à Moniquira. On en retrouve quelques couches éparses dans la province de Tunja. Elles suivent l'arc que décrit la chaîne d'Opon, depuis le 76e jusqu'au 77e degré de longitude occidentale.

Nous couchâmes à Puente-Réal, aujourd'hui Puente-Nacional. Ce village est à présent en ruine. Autrefois on y fabriquait des étoffes aussi estimées dans le pays par l'éclat des couleurs, que celles que l'on fait dans le Cucuy; tous les ouvriers ont disparu, et les fabriques n'existent plus. Puente-Réal expédie encore quelques produits sur la Magdaléna par Velez, la première ville que les Espagnols aient fondée dans la Nouvelle-Grenade. Autrefois on communiquait avec le fleuve par le chemin de Curare, où l'on avait découvert une mine d'or fort riche; on l'appelle la Corcobada. On a

depuis renoncé à cette route à cause des maladies épidémiques qui enlevaient la plupart des voyageurs.

A Puente-Réal finit la frontière politique de la province du Socorro. Tracée par la nature, elle a été judicieusement placée dans cette ville par le gouvernement. En effet, cet évasement de la Cordillère, qui forme la province du Socorro, dont la pente se dirige depuis Moniquira jusqu'à San-Gil, se rétrécit ici, et l'on se retrouve dans les montagnes que jusqu'alors on voyait se prolonger comme des murs à droite et à gauche, à l'est sous le nom de Sérinsa, à l'ouest sous celui d'Opon. L'influence des vents pluvieux du nord-est commence à diminuer à Puente-Réal. Un peu plus haut, ils amènent les beaux jours.

La vallée du Socorro doit être riche en métaux; on ne croit pas qu'il y ait beaucoup d'or; les bancs de schiste dont elle est pavée renferment du fer et du cuivre en grande quantité.

Je quittai la grande route de Puente-Réal à Bogota, pour prendre celle de Moniquira; elle se dirige dans le sud-sud-est. Je commençai, en

conséquence, à parcourir les vallées dont la partie haute de la Cordillère est entre-coupée : les chemins étaient affreux; car, la pente des montagnes que je gravissais étant précisément le terme où frappent les nuées du nord-ouest, et où elles crèvent avec fracas, tout ce pays n'est qu'un marais profond où l'on enfonce à chaque pas. Le sol n'en est que plus fertile, et les habitans cultivent la terre avec assez de soin; mais à quoi sert tant d'abondance sans débouchés, sans moyens de commerce? tous les champs sont couverts d'un luxe végétal admirable, pendant que les cabanes du peuple offrent l'aspect de la misère. Ce spectacle frappe davantage lorsqu'on vient du Socorro, dont les habitans sont plus riches et plus heureux. On voit surtout beaucoup plus d'Indiens, comme si ce peuple se fût réservé les lieux où l'intempérie des saisons mettait une barrière entre lui et ses maîtres.

On aperçoit Moniquira de fort loin; un palmier s'élève solitairement au milieu de cette ville; c'est un signal qui l'a fait reconnaître à une très-grande distance. J'y entrai presqu'au même moment qu'un homme qui conduisait

deux enfans les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils me virent ils se jetèrent à mes genoux; je leur donnai quelque argent, ils le reçurent avec surprise; car, comme ils m'avaient pris pour un officier de la république, ils n'attendaient même pas un salut. Malgré leur teint hâve et jaune qui indiquait de longs jeûnes et de grandes fatigues, ils remirent mon aumône à leur mère, qui les suivait en fondant en larmes.

La physionomie de leur conducteur avait une grande dureté; son langage était encore plus barbare. Je me rappelai involontairement, en l'entendant, ces marchands d'esclaves que j'avais vus sur les routes d'Afrique, et qui chassent devant eux des troupeaux de victimes. On demanda devant moi au recruteur, pourquoi il avait amené des soldats aussi délicats : « Ce n'est pas ma faute, répondit-il, je n'ai pas trouvé *autre chose* dans Santa-Anna; tout le monde s'était enfui à mon arrivée. »

Ce n'était pas le seul spectacle affligeant que présentait Moniquira. Les cachots étaient remplis de conscrits qu'on avait enlevés de la même manière à leurs familles. Les portes de la pri-

son étaient assaillies d'une foule de femmes, mères, épouses ou sœurs de ces prisonniers, qui leur faisaient passer tout ce qu'elles pouvaient se procurer en sollicitant la pitié des habitans de Moniquira.

Sorti le lendemain matin de ce village malheureux, je dirigeai mes pas vers la mine de cuivre, au risque de disparaître dans les marais profonds qui encombrent tous les chemins. A mesure que nous approchions de la mine, nous remarquions que la plupart des roches quartzeuses, dont le pays est rempli, étaient couvertes d'oxide de cuivre. Enfin, nous atteignîmes la mine : tout ici était sec, il ne pleuvait plus, nous étions dans une autre région. Domingo Corredor, le propriétaire de la mine, eut la complaisance de m'y conduire; nous y descendîmes au moyen de quelques morceaux de bois échelonnés. Elle est située sur le bord d'une rivière; la tranchée qu'on a ouverte est profonde, et l'on n'y travaille qu'à la lueur des chandelles. Il n'y a que trois mineurs; aussi estime-t-on que la mine ne peut pas rendre plus

de deux cents arrobes (cinquante quintaux) de cuivre (1) en dix-huit mois.

Cette mine a été achetée quatorze mille piastres; très-probablement elle pourrait donner d'immenses profits si on l'exploitait par des procédés moins grossiers. Dans l'état où elle se trouve, elle fournit cependant à la consommation des provinces environnantes.

En sortant de cette mine, on passe le Moniquira, où l'on prend beaucoup de loutres; on traverse l'Ecce-Homo, village tout dépeuplé; puis Suta, qui possède beaucoup de terres nitreuses. La vallée de Suta est fort agréable, la verdure y est brillante, et la température plus douce que dans le reste de la province de Tunja; elle est bornée au sud par une fort haute montagne où l'on a planté une multitude de petites croix; c'est le chemin que suivent les pélerins pour aller à Chiquinquira; nous en rencontrâmes plusieurs : leur joie bruyante, leurs chants, leurs éclats de rire montraient que ce pélerinage

(1) On le paie 20 réaux (13 fr.) l'arrobe (25 liv.). L'argent qu'a coûté cette mine de cuivre ne rapporte que trois pour cent. Au Chili on paie le cuivre 65 fr. le quintal.

n'a rien d'austère, et que c'est au contraire un moyen de se divertir.

Je ne pus entrer que le 12 à la Notre-Dame de Lorette de la Colombia. L'église de Chiquinquira est bâtie sur un plan régulier; l'intérieur en est fort simple; je m'étais imaginé que j'y verrais entassés les trésors des rois et des peuples; je n'y trouvai que quelques lames d'argent qui recouvrent l'autel; il était garni de fleurs, et des cassolettes exhalaient des parfums qui embaumaient toute l'église. L'image de la Vierge est placée derrière deux rideaux de soie brochés d'or.

Un sacristain me les ouvrit en tremblant, et je vis bien à mon aise l'image sacrée; c'est une toile peinte où l'on a, sans talent, représenté une femme debout; on voit à ses côtés saint Antoine et saint André. L'image que l'on montre aujourd'hui est neuve; par un miracle tout divin, on l'a trouvée à la place d'une autre peinture qui commençait à tomber en lambeaux.

Aumônes, offrandes, dons, tout arrive en abondance, depuis décembre jusqu'en avril,

dans la caisse des dominicains chargés de ce précieux dépôt. De nombreux ex-voto ne pendent pas, comme dans nos églises, à la voûte du temple; de riches étoffes n'encombrent pas, comme à la Mecque, le sanctuaire; les offrandes se renferment dans des coffres, qui doivent se remplir en bien peu de temps, puisqu'il ne se dit pas de messe au-dessous de six piastres, et que les habitans riches qui accourent de Popayan et de Giron pour remercier la Vierge de la guérison d'un fils, donnent quelquefois plus de cent piastres.

Les pontifes de ce temple mènent une vie fort heureuse dans le couvent qu'ils ont bâti tout près de l'église; ils sont douze ou quatorze à la fois; on les remplace par semestre. Ils ne sont pas oisifs pourtant au milieu de tant de richesses; l'administration des fonds que la piété verse dans leurs mains exige beaucoup de soins: on les emploie avec sagesse; on en destine une partie à agrandir le couvent et à décorer l'église, et surtout à étendre les revenus déjà considérables de trois fermes qui appartiennent à la Vierge de Chiquinquira.

L'attachement que les dominicains montrent pour cette précieuse relique est donc bien naturel, et on ne peut les blâmer d'avoir refusé les offres que le clergé séculier de Bogota leur a faites de l'affermer pour quarante mille piastres.

Cervière, officier français au service de la Colombia, crut que, s'il s'emparait de cette image sacrée, tous les peuples viendraient l'adorer dans le lieu où il la placerait, et que, nouveau pontife, il recueillerait ainsi les offrandes que l'on apporterait; il se trompa, on eut en horreur le profane, et l'on ne vint pas. Cervière fut mis en déroute à quelque distance de Bogota, où il s'était retiré, et songeant plus à s'échapper qu'à sauver ce nouveau labarum, il l'abandonna à Caquésa; les dominicains désolés allèrent l'y chercher, et le rapportèrent en grande pompe à Chiquinquira, où l'on a continué depuis à venir en pélerinage.

Quelque temps après, Cervière fut assassiné par ses propres officiers pour avoir voulu les soumettre aux rigueurs de la discipline européenne. Cette mort violente fut considérée par le

peuple comme le châtiment du sacrilége qu'il avait commis.

En sortant de Chiquinquira je traversai plusieurs belles fermes; puis Suta, situé au milieu d'une plaine qui finit au paramo de Noa, et qui n'est séparé de Chiquinquira que par une colline peu élevée; j'arrivai ensuite à Funèque: il y a dans le nord-est un lac du même nom. On rencontre peu de temps après Ubaté; c'est un village d'une propreté rare dans ces contrées; le maître d'école y a pris pour son enseigne toutes les lettres de l'alphabet. Enfin on va coucher ordinairement à Suta-Pélado (pelé); on le distingue ainsi de l'autre Suta, à cause du hâle qui brûle les moissons et ruine le laboureur; ce qui arrive ordinairement à l'époque où soufflent les vents d'est, qui, sortis des sommets neigeux du Cucuy, passent par-dessus la province de Tunja, qui est beaucoup plus basse que Suta-Pélado. Lorsqu'on la contemple de ce village, elle semble une plaine immense dont les paramos de l'est terminent l'horizon; cependant elle est fort montueuse.

Après Suta-Pélado on trouve la venta del

Alto de la Crux; on passe ensuite le Bokeron de Tauza, ouverture pratiquée par la nature au milieu des montagnes de Tauza : on exploite dans les environs une mine de sel. Nous souffrions beaucoup du froid en traversant le paramo de Tauza, mais j'oubliai bien vite mes peines en revoyant la belle plaine de Bogota se prolonger devant moi à perte de vue. Je me hâtai d'y descendre, je fus bientôt à Zipaquira; c'était jour de marché, un concours infini animait la route et les rues. De tous côtés des tables sur lesquelles on avait placé une nappe et du pain servaient d'enseigne aux hôtelleries, et invitaient les passans à entrer : le trafic était extrêmement animé; on se fût imaginé être dans la capitale d'un empire; on n'était pourtant que dans un village, plus riche, par la possession de la mine de sel qu'on exploite dans les environs, que le Choco au milieu des trésors dont il est rempli.

Je ne restai qu'une nuit à Zipaquira, et le lendemain je traversai Gaëtan; je me trouvai après dans les bois de pommiers au milieu desquels les Indiens de Chia ont construit leurs

maisons. De là je me rendis sur les bords du Bogota, que je passai en balsa, ou radeau; en sortant de cet endroit j'atteignis le Pantanal; c'est un marais profond dans la saison pluvieuse: ce ne fut pas sans peine que nous parcourûmes le chemin qui s'y trouve, et qui conduit à Bogota. Il faisait déjà nuit lorsque j'entrai dans cette ville, après un mois d'absence.

J'employai celui que j'y passai encore à recueillir tout ce qui me parut propre à donner une idée de la capitale de la république de Colombia; ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Fondation de Santa-Fé de Bogota. — Climat. — Maisons. — Ameublement. — Cathédrale. — Couvens. — Hôpital. — Colléges. — Palais du président. — Palais des députés. — Palais du sénat. — Prisons. — Monnaie et Théâtre. — Rues. — Police. — Marché. — Pauvres. — Promenades. — Manière de vivre. — Boutiques. — Divertissemens. — Fête-Dieu. — Mœurs. — Béates. — Etablissemens scientifiques. — Caractère des habitans.

L'ARCHITECTURE est l'art qui a fait le plus de progrès dans la Colombia comparativement aux autres qu'on y exerce; ses succès sont d'autant plus surprenans qu'elle n'a eu d'autres maîtres pour la guider que des livres et des estampes. La scuplture et la peinture sont encore fort peu avancées, mais on peut présager qu'elles suivront une meilleure route que précédemment.

Les maisons dans la campagne ne sont com-

munément que des huttes, dont les murs sont de torchis, le toit en paille et les portes en cuir. L'ameublement des chambres est aussi simple. Ordinairement il y en a deux, l'une pour la cuisine : l'autre, dans laquelle loge la famille, est divisée en deux salles; dans l'une on reçoit, dans l'autre on couche. Autour de ces habitations on a en général quelques plantes potagères et des bananiers, végétaux chéris de l'Américain.

Dans les villages on remarque plus de goût. L'église est propre et grande; elle a des cloches et presque toujours un orgue; la maison du curé, ornée d'un balcon, paraît un palais. Les particuliers ont puisé dans ces deux édifices les idées d'architecture.

Les villes, selon les lieux où elles se trouvent, le commerce qu'elles font, l'importance dont elles jouissent, le rang qu'elles occupent, sont décorées, grandes et agréables.

La ville la plus importante de la Colombia est Panama; la mieux fortifiée, Carthagène; la plus agréable, Santa-Fé; la mieux bâtie, Popayan; la plus riche, Guayaquil; la plus vivante, Zipaquira; la mieux située, Maracaïbo. Caracas,

dit-on, les effaçait toutes; Caracas est en ruines. Quito, assure-t-on, les surpasse chacune en population; mais la ville la plus peuplée ne vaut pas une capitale, et Santa-Fé a une population presque égale à celle de Quito.

Toutes les villes de l'Amérique du sud sont construites à peu près sur le même plan. Les fondateurs, presque partout, ont tracé une croix, dont la principale place et l'église forment le centre.

En général, les Espagnols ont placé leurs villes au pied des montagnes, et bien rarement au milieu des plaines. C'était dans l'origine pour éviter les surprises, et aujourd'hui ces positions, habilement choisies, ont l'avantage de procurer communément de l'eau toujours fraîche, et que la nonchalance espagnole n'a pas négligé de faire circuler par des conduits dans les divers quartiers. Un moyen qu'on a employé pour égayer les villes, a été d'obliger les propriétaires des maisons situées dans les rues les plus fréquentées, de les faire blanchir tous les ans à l'époque de la Fête-Dieu. La rareté des tapisseries, cause de cette mesure de police, a servi à

l'embellissement et à la propreté des villes. Les rues principales sont tirées au cordeau; elles sont divisées par îles de maisons et ont des trottoirs; plusieurs places sont ornées de fontaines; enfin, on a peut-être négligé beaucoup moins en Amérique ce qui est utile et agréable que les Européens ne veulent l'avouer.

Aucune ville ne renferme naturellement plus d'avantages que la capitale; si elle est moins propre que les autres villes, il faut en attribuer la cause au climat, et au grand mouvement qui y existe journellement.

Le 6 août 1538, Quésada (1) fonda Santa-Fé de Bogota dans la plaine de ce nom, au pied de deux montagnes assez élevées. Elle ne renfermait alors que douze cabanes, et peut-être soixante habitans. Destinée à devenir une ville

(1) Peu de temps après Quésada mourut à Santa-Fé. Il y a quelques années on découvrit le tombeau de ce conquérant, on en enleva ses ossemens, et l'ingratitude les dispersa. A la même époque, les restes de Cortès auraient été exposés, à Mexico, à une pareille injure, si l'on n'avait pas redouté le mécontentement des Indiens, chez qui son nom est encore en vénération.

assez étendue, elle s'accrut promptement, car, deux ans après sa fondation, l'importance en avait été jugée si grande, que la cour d'Espagne l'éleva au rang de *ciudad* (ville).

Aujourd'hui Bogota a 3,000 mètres d'étendue du nord au sud, et 1,700 mètres de l'est à l'ouest; elle est divisée en 195 îles de maisons ou manzanas. En 1800, on y comptait 21,464 habitans. Depuis cette époque la population a dû s'accroître beaucoup, puisque dans la même année 1800, le nombre des naissances surpassa celui des décès de 247.

Quésada avait bien choisi l'emplacement de la ville qui devait un jour commander à une grande partie de la Cordillère. Située à mi-côte de deux montagnes qui l'abritent des violens ouragans de l'est, elle en reçoit des eaux toujours fraîches et toujours pures, et domine sur la plaine, de manière à pouvoir se défendre contre l'ennemi qui se présenterait de ce côté. Quelquefois on aperçoit de Bogota le Tolima, un des sommets de la chaîne du Quindiù.

On distingue de très-loin Santa-Fé, notamment le clocher de la cathédrale; mais le cadre

qui entoure cette ville est si prodigieusement grand, qu'elle disparaît dans les ombres que les montagnes projettent sur ses monumens.

Le climat de Bogota est généralement pluvieux et froid; le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 12 à 14°, et descend fréquemment à la moitié de ce terme. Le ciel est toujours couvert, et l'on jouit peu de ces belles journées qu'au milieu même de nos plus rudes hivers nous avons en Europe. On peut dire, en un mot, qu'il y a six mois de pluie, avril, mai, septembre, octobre, novembre et décembre; trois mois de giboulées, juin, juillet, août; et que les trois autres sont incertains. Les vents de nord-nord-ouest amènent toujours les orages, qui parfois durent plusieurs jours de suite, et forment de grands amas d'eau dans la plaine.

Malgré l'humidité excessive qui règne même dans les maisons, le climat n'est pas malsain; jamais on n'y voit d'épidémies. Les Européens, s'ils ont la précaution de ne pas se mouiller les pieds, jouissent d'une bonne santé, après avoir cependant à leur arrivée eu la fièvre pendant plusieurs jours, ce qui est peut-être une suite

de leurs fatigues : peut-être aussi faut-il l'attribuer à l'influence tropicale qui, bien qu'affaiblie par l'élévation du sol, n'existe pas moins toujours pour l'Européen. L'habitant des *tierras calientes* est bien moins que nous à l'abri des dangers; l'eau fraîche et limpide des montagnes, qu'il boit avec délices, ne tarde pas à lui donner la dyssenterie, dont les ravages l'emportent en peu de temps. Les habitans mêmes de Bogota sont plus souvent malades que les étrangers; autre preuve qu'il faut chercher la cause de ces affections moins dans le climat que dans le genre de vie que l'on mène et les alimens dont on se nourrit.

Les femmes sortent rarement. Des habitudes casanières, jointes à des maux affreux d'estomac causés par l'ail, le tabac, la chair de porc et la chicha, dont elles usent en grande quantité, les rendent presque continuellement incommodées Un mal affreux détermine davantage encore chez les deux sexes mille infirmités dont l'intempérance plus que le climat est la cause; aussi partout se plaint-on de rhumatismes, d'hytérismes, de maux de dents et de goîtres, qui

prennent bientôt le caractère le plus terrible. Cependant on a recours à toutes les précautions possibles, on se couvre chaudement; ce n'est point dans l'air qu'est le mal. Beaucoup de gens du peuple qui marchent nu-pieds ont les jambes extrêmement enflées; cette infirmité, causée par les chiques (*pulex penetrans*), devient incurable par l'insouciance de ceux qui en souffrent.

Toute l'Amérique du sud est sujette aux tremblemens de terre. Santa-Fé en a éprouvé plusieurs; ce qui ne permet pas de donner aux maisons beaucoup de hauteur. Quoique l'on observe dans leur construction les mêmes principes d'architecture qui ont guidé les Espagnols dans toutes leurs villes, celles de Bogota s'en éloignent plus que les autres : on emploie pour les bâtir des briques séchées au soleil; la plupart sont couvertes en tuiles, et les murs extérieurs sont blanchis. Quant à l'intérieur des maisons, il n'est pas mieux distribué que l'était celui des nôtres à l'époque de la découverte de l'Amérique. Des fenêtres fort petites, et toujours fermées par de grosses barres en bois, sont à côté d'autres fenêtres très-grandes; rarement les so-

lives sont cachées par un plafond; les murs ont des bosses énormes; les portes sont indifféremment de toute hauteur, et à peine connaît-on l'usage de serrures; du moins celles qu'on fait dans le pays n'offrent aucune sécurité. Néanmoins on remarque dans la construction de quelques habitations nouvelles un goût moins barbare et des améliorations. A des galeries lourdes et énormes ont succédé des balcons légers et plus commodes; le plafond n'est plus désagréablement coupé par les poutres, les fenêtres sont sans grillage, on commence à y mettre des vitres : les portes de la rue sont mieux peintes; la propreté, enfin, s'introduit chez plusieurs des habitans.

Il faut communément franchir deux portes avant d'arriver dans la cour. Le vestibule qui la sépare de la rue n'est que trop souvent le réceptacle de la malpropreté des passans. Autour de la cour règne assez généralemeut ou une galerie, si la maison n'est composée que d'un rez-de-chaussée, ou une terrasse couverte, si elle a un étage. L'escalier est communément en pierres et gothiquement construit; sur le mur du pre-

mier carré est ordinairement peint un géant qui porte dans une main un enfant, et dans l'autre une boule; c'est saint Christophe, c'est le dieu lare du pays. Autour de la galerie intérieure règne une longue suite de chambres qui ne reçoivent de jour que par la porte.

Chaque maison a au moins un salon et une salle à manger; car on regarde comme indécent de recevoir ses amis, ou de leur donner à manger dans la chambre où l'on couche. La cuisine est toujours très-vaste, moins pour la quantité des mets qu'on y prépare, que pour le nombre des serviteurs inutiles qui s'y rassemblent : il n'y a pas de cheminée, on ne fait usage que de fourneaux.

On ne voit pas de maisons sans tapis; les anciens paillassons des Indiens ne sont plus employés chez les gens de grand ton, l'on commence à les remplacer par des tapis de manufacture européenne. Les uns et les autres sont destinés, à défaut de feu, à réchauffer les appartemens et à cacher l'inégalité du plancher; malheureusement la négligence des domestiques y laisse fourmiller les insectes les plus malpro-

pres. Quelques personnes couvrent les murs de leurs chambres de papier de tenture; le plus grand nombre y font tracer grossièrement des guirlandes de fleurs et des génies dont le style annonce assez le mauvais goût du peintre et de ceux qui le paient.

L'ameublement est simple; rarement on trouve dans un salon plus de deux canapés recouverts en toile, puis deux petites tables, quelques chaises en cuir, dont la forme a disparu chez nous avec le quinzième siècle; un miroir, et trois lampes au plafond. Le lit est assez bien décoré; jamais on n'y enfonce dans la plume; deux matelats en laine le composent.

A peu de différence près, toutes les maisons se ressemblent; rien ne distingue celles des ministres, et on aurait de la peine à reconnaître la maison du président, sans la garde qui en défend l'entrée.

Les architectes de Santa-Fé auront toujours, on le répète, une excuse pour justifier la difformité de leurs édifices; c'est qu'ils sont obligés par la nature du sol, fréquemment agité, de sacrifier l'élégance et la majesté à la solidité;

raison pour laquelle toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murailles en soient d'une prodigieuse épaisseur. On est également forcé de donner des soubassemens énormes aux édifices publics, et le fût des colonnes des églises est moins en proportion avec le vaisseau qu'elles soutiennent, qu'avec les secousses auxquelles elles ont à résister.

Il en est pourtant dont l'architecture est d'une bonne ordonnance. La cathédrale particulièrement, qui a été bâtie en 1814, est remarquable par la simplicité qui règne dans l'intérieur, et qui efface le mauvais goût auquel la façade doit un amas de lignes tirées sans harmonie, et qui se coupent sans symétrie.

Les autres églises de Bogota, au nombre de vingt-six, sont au contraire toutes resplendissantes d'or; jamais le temple des incas ne fut plus éblouissant. Si la cathédrale n'a point un éclat aussi grand, les trésors qu'elle possède sont plus précieux. Une seule des statues de la Vierge qui parent les autels, est ornée de 1358 diamans, 1295 émeraudes, 59 améthistes, une topaze, une hyacinthe, 372 perles; le piédestal

seul est enrichi de 609 améthistes; le travail de l'artiste a été payé 4000 piastres.

Un grand nombre de ces églises dépendent de couvens qui jouissent de revenus très-considérables, et dont l'accroissement annuel prouve évidemment celui de la fortune publique, même sous le gouvernement espagnol. En effet, les dîmes du diocèse de Santa-Fé, qui n'étaient au seizième siècle que de 49,415 fr. par an, se sont élevées au commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à 1,500,000 fr.

Il y a neuf couvens d'hommes, et trois couvens de femmes. Ceux des dominicains et des moines de San-Juan-de-Dios sont les mieux dotés. Les quatre sixièmes des maisons de Bogota leur appartiennent. Ces asiles, régulièrement construits, sont plutôt remarquables par la solidité que par la beauté de l'architecture. Ordinairement le bâtiment est carré; au centre est une cour que décore une fontaine, et autour de laquelle règnent deux galeries l'une au-dessus de l'autre. Généralement celle du bas est remplie de mauvais tableaux représentant l'histoire du saint sous l'invocation duquel le couvent a été fondé.

Quelques-uns de ces couvens ont des colléges ou des hospices dans leur dépendance. Les moines de San-Juan-de-Dios se sont particulièrement voués au soulagement de l'humanité. Quel dommage que leur hôpital ait un aspect si repoussant! des lits en bois dégoûtant de malpropreté, et sur lesquels gissent les malades, dans des salles sans jour, sans air; des immondices entassées dans les cours; des cuisines où les alimens sont préparés avec toute la négligence et la saleté d'un antre de sauvages; des tapis de paille noirs de boue et de toutes les ordures imaginables, que l'insouciance oublie de nettoyer; les cadavres enfin exposés par terre aux regards des moribonds; tous ces objets ne sont-ils pas capables d'ébranler la plus forte santé, et ne doit-on pas s'étonner, en voyant un spectacle si hideux, qu'on puisse guérir jamais dans ce lieu?

Les colléges sont tenus avec plus de soin; il y en a trois, tous bien situés et bien construits; le principal, celui qui appartenait aux jésuites, porte le caractère de solidité propre à tous les édifices de cet ordre fameux.

La plupart des professeurs sont tonsurés; il

n'y a qu'un très-petit nombre de laïques. Les élèves internes portent l'ancien habit des jésuites.

On enseigne dans ces établissemens la langue latine, la philosophie, les mathématiques et la théologie. Quatre heures de travail par jour sont imposées aux élèves. A la fin de l'année scolastique ils ont trois mois de vacances.

On s'imaginerait, au titre pompeux de palais qu'on a donné à l'ancienne demeure des vice-rois, et qui est aujourd'hui occupée par le président de la république, qu'on va voir un édifice somptueux; ce n'est pourtant qu'une maison à toit plat, à laquelle sont attenantes deux maisons plus basses, ornées de galeries; ce sont, avec la prison qui s'y trouve, les dépendances du palais : on y a également placé les bureaux des ministres. Lorsqu'on entre dans le palais, on remarque des escaliers sans noblesse, des galeries basses et sans goût; point de vestibule qui précède le salon de réception : on y pénètre, soit par la chambre à coucher du président, soit par une antichambre mesquine. Quelques canapés en damas rouge, un tapis de Ségovie usé, quelques lampes suspendues à des solives trans-

versales, qui, faute d'être plafonnées, donnent à cette partie de la salle l'apparence d'un grenier, offriraient difficilement l'idée d'un palais, si un trône en damas rouge, quelques miroirs, des vitres aux fenêtres et de méchans tableaux ne la décoraient. Ce qui l'annonce bien davantage aux étrangers, c'est une troupe de vingt hussards qui en gardent les avenues. Quoiqu'ils n'aient ni bottes ni chevaux, et que leur uniforme soit en très-mauvais état, ils rappellent au moins qu'on monte les degrés d'un hôtel royal.

Le lieu qu'on nomme Palais des députés n'est qu'une grande maison placée à un coin de rue, et dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques où l'on vend de l'eau-de-vie. Les premiers objets qui frappent les regards en montant l'escalier sont deux Renommées peintes sur le mur, et au pied desquelles on lit ces mots : « Point de patrie sans lois. » Arrivé dans la galerie intérieure, le bruit qui s'échappe par une petite porte indique à l'étranger que c'est celle de la salle des séances. Elle consiste en une chambre longue et étroite au milieu de la-

quelle on a disposé une balustrade en bois, sur laquelle les auditeurs s'appuient; car il n'y a d'assis que les représentans, économiquement placés sur des fauteuils en bois vernissé, doublés en cuir tanné, et rangés le long et en dedans de la balustrade.

Huit flambeaux pour éclairer les séances du soir, des vitres aux fenêtres, un paillasson, achèvent la décoration du palais des représentans.

On n'a besoin, en en sortant, que de traverser la rue pour entrer dans le palais du sénat, peut-être plus simple encore que celui des représentans. En effet, les dominicains lui ont cédé dans leur couvent une aile de bâtiment où l'on a arrangé assez proprement, et sur le modèle de la salle des députés, une chambre dont les murs sont ornés de figures emblématiques. L'une d'elles représente la Justice, et le peintre ignorant a écrit dessous : *la Politique*. Les séances durent depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure. Elles reprennent à six heures du soir jusqu'à dix heures.

Ainsi, il n'y a dans ces palais ni salon de réception, ni vestibule, ni antichambre; et lorsque les ministres viennent faire une communication à l'une des chambres, ils sont obligés d'attendre sur l'escalier, que l'huissier de la chambre, qui est en même temps directeur du théâtre, vienne prendre leur parapluie et les inviter à entrer.

Les Américains espagnols ont employé dans leurs maisons de détention un système d'indulgence excessif. Les prisons sont au rez-de-chaussée, et la fenêtre est assez basse pour permettre aux passans de s'entretenir avec les détenus : quant aux prisonniers d'Etat, ils sont plus durement traités.

En 1823 on comptait environ trente détenus dans les prisons de Bogota; la plupart avaient été arrêtés pour vols, ou pour faux; quelques-uns pour assassinat, et particulièrement pour *uxoricidio,* meurtre de leurs épouses. Un seul individu était accusé d'inceste. Le nombre des femmes était moindre que celui des hommes.

Les autres édifices de Bogota sont la Monnaie et le Théâtre. Tout est assez mal distribué dans

l'un et l'autre de ces monumens; il n'en est pas moins surprenant d'en trouver de ce genre établis dans des endroits aussi éloignés de toutes communications avec l'Europe.

Le théâtre de Bogota a été construit, il y a plusieurs années, aux frais d'un riche habitant de la ville, passionné pour la comédie. La salle est régulière, mais un peu obscure parce qu'on n'emploie que des chandelles pour l'éclairage. Il y a plusieurs rangs de loges; elles sont fermées par des grillages en bois. Le parterre est grand et suffisamment incliné pour que les spectateurs puissent voir. On s'y tient debout. Tout le monde y va indifféremment; c'est même le seul lieu où les étrangers puissent entrer, la plupart des loges étant louées à l'année.

Plusieurs usages, entièrement différens de ceux de l'Europe, m'ont frappé au théâtre de Bogota. Par exemple, la bonne société va à la comédie les jours de spectacle gratis, parce que le vice-président faisant les frais de la soirée, l'honore de sa présence. Les signes de satisfaction du public consistent à siffler les acteurs; notre manière d'applaudir ferait tomber une pièce à

Bogota. Dans les entr'actes, les dames sortent des loges pour fumer dans les couloirs.

Les pièces composées dans le pays sont, en général, fort médiocres; *Brutus* ou *Rome sauvée*, tragédie que l'on jouait souvent en 1823, ne peut être comparée qu'à celles de Hardi. Il est vrai que les comédiens, qui étaient des tailleurs de la ville, pouvaient difficilement contribuer à donner une haute idée des progrès de l'art théâtral chez les Colombiens; mais l'attention et l'air de contentement des spectateurs montraient le goût très-vif de la nation pour ce genre de divertissement.

C'est pourquoi Bogota ressemble un peu aux comptoirs des Européens sur la côte d'Afrique; dans l'intérieur de la ville on retrouve beaucoup des institutions et des coutumes des autres capitales du monde; au dehors tout change : on est dans le centre de l'Afrique, entouré de barbares dont la plus grande partie n'a d'autres vêtemens qu'une chemise et un caleçon; l'abondance même que l'on trouve dans les champs, abondance si regrettée des Américains qui viennent en Europe, abondance qui leur fait regar-

der notre richesse industrielle comme une misère affreuse, paraît à l'Européen un luxe sauvage, puisqu'il est inutile aux besoins bornés des habitans, et qu'il ne peut pas flatter leur orgueil.

Les trois principales rues de Bogota sont gaies, assez bien alignées, mais mal pavées. Les trottoirs y sont plus commodes que dans les autres villes espagnoles, et l'on y marche à couvert de la pluie, parce que le toit des maisons les abrite presque entièrement.

Un vice-roi disait qu'il y avait à Bogota quatre agens de police pour tenir la ville propre, les gallinazos (*vultur aura*), la pluie, les ânes et les cochons; c'est à peu près de même aujourd'hui; cependant tous les samedis des Indiens viennent, avec des tombereaux à roues pleines traînés par des bœufs, enlever les immondices. Les ruisseaux d'eau vive qui coulent dans les rues les nettoieraient plus efficacement, si à huit heures du soir la paresse des habitans ne les changeait en égoûts infects.

La nuit, des lanternes placées au coin de quelques rues éclairent faiblement, et une garde

veille à la sûreté des magasins, qu'en dépit de sa vigilance, on a forcés quelquefois. Ainsi on a à craindre dans la ville des dangers auxquels on est exposé bien rarement à la campagne.

L'hydrophobie n'est pas rare parmi les chiens de la Cordillère. Les craintes que ce fléau inspire obligent le gouvernement de payer, à diverses époques de l'année, des Indiens pour tuer à coups de lance les chiens errans. Il est bien étrange que ces animaux ne soient pas à l'abri de l'hydrophobie dans les régions froides des Andes situées entre les tropiques, puisqu'ils n'en sont pas atteints dans les contrées chaudes placées sous la même latitude.

Les places sont spacieuses, et toutes sont ornées de fontaines. Celle du palais est le lieu où le vendredi se tient le marché, dont le coup d'œil n'est pas désagréable pour l'étranger, quoique aucun ordre ne soit maintenu parmi la foule immense qui accourt ce jour-là à Bogota.

Il règne dans ce marché une grande abondance de viandes, de grains, de plantes potagères et de fruits de toute espèce. Ceux de l'Eu-

Roullin del. P. Legrand Sc

M.de de Volaille. Mendiant. Manœuvre.

rope et de l'Amérique s'y rencontrent. Là des paniers sont remplis de fraises; ici, d'ananas, d'avocats et de pêches ou de pommes; à côté de tas de choux, de carottes et de pommes-de-terre, on a des yucas et des bananes; et près des sacs de maïs, d'orge et de blé, des monceaux de cacao et des pains de sucre : d'un côté, l'on vend mille plantes vulnéraires, que les Indiens tirent des paramos, et plus loin on trouve une marchande d'œillets, de roses et de jasmins.

Une plaie affreuse afflige Bogota; le samedi, les pauvres s'y précipitent comme dans une place prise d'assaut: ils assiégent toutes les portes, et, pour que la pitié les ouvre, ils cherchent à l'attendrir par la vue des infirmités les plus dégoûtantes; des vieillards, conduits par des enfans, forment des groupes nombreux, qui toute la journée obstruent les rues et le seuil des maisons. On les trouve particulièrement dans celles des ministres. La vue de leurs haillons, les gémissemens qu'ils poussent en sollicitant la charité, sont d'utiles leçons qui ne paraissent pas offenser ceux qui les reçoivent, puisqu'ils

souffrent qu'on les leur répète tous les jours.

Outre ces mendians, on rencontre de tous côtés des frères quêteurs courbés sous le poids de leurs besaces, et des hommes vêtus en noir et munis d'une sonnette qu'ils agitent, en criant en même temps : « Priez Dieu pour les trépassés. » Ce métier, connu jadis en Europe, procure quelques pièces de monnaie à celui qui l'exerce.

Il y a dans les environs de Bogota de fort jolies promenades entourées de saules et de rosiers, le long desquels grimpent des capucines; on les fréquente peu, on aime mieux se promener dans certaines rues où les trottoirs offrent une allée propre et commode, d'où l'on voit à son aise les cavaliers qui parcourent la ville au galop; la plupart sont chamarrés d'or et bigarrés d'uniformes militaires; les uns ont des plumets sur des chapeaux ronds, d'autres des chapeaux à trois cornes, et un plus grand nombre des shakos et des casquettes; plusieurs ne portent que la roune, ou pancho, espèce de blouse fort en usage dans l'Amérique espagnole. Quoiqu'en général ils se tiennent bien, l'allure de

Prêtre. Riche Bourgeois. Gen.l en chef de la République.

leurs chevaux, qui est celle de nos bidets normands, a si mauvaise grâce, que le cavalier perd une grande partie de ses avantages.

Les chevaux de la plaine de Bogota sont grands, forts, ardens, mais faciles à dompter; on ne les ferre jamais, ce qui ne les empêche pas de galoper dans les rochers, où ils bronchent rarement. Ils sont à tout crin; la selle espagnole, si utile dans les montagnes, a fait maintenir jusqu'à présent cet usage, que l'introduction de la selle anglaise, assez incommode dans un pays élevé, va faire disparaître.

Les habitans de Bogota aiment beaucoup la campagne; mais aucun d'eux n'y a bâti encore des retraites agréables. On ne connaît ni la pompe des parcs, ni l'agrément des jardins à l'anglaise, ni le luxe des parterres; nulle part d'espaliers, de charmilles, ni de berceaux. Les goûts des Colombiens sont simples; ils se bornent à posséder une métairie et de riches pâturages: aussi ne vont-ils visiter leurs propriétés que pour régler leurs comptes avec leurs fermiers; jamais on n'y passe une saison entière; on préfère à un séjour monotone dans une

fermé isolée quelques excursions dans les environs de la capitale, où l'on trouve plusieurs lieux agréables à visiter, particulièrement Tabio et Zuba, qui renferment des eaux thermales.

L'étranger, en arrivant à Bogota, est fort embarrassé pour se loger, s'il n'a pas de lettres de recommandation, quoiqu'à la rigueur on lui donne, comme dans les autres endroits, feu et lieu, *la posada*. La seule ressource que l'on ait et le meilleur parti à prendre est d'aller à une auberge publique, qu'on a ouverte dernièrement, et où, au prix d'une piastre par jour, on trouve à peu près ce dont on a besoin.

La vie n'est pas très-chère pour celui qui veut se contenter de la table de ses hôtes (1). Ordinairement elle se compose d'un morceau de bœuf bouilli, avec des pommes de terre, de la yuca, et des bananes; dans quelques maisons plus aisées on joint à ce plat des œufs frits, des lentilles, des pois ou des haricots cuits dans le saindoux, et flanqués, les jours de gala, d'un morceau de viande de porc. Le pain est assez bon, on en mange peu; en revanche on boit

(1) Voyez la note IV.

trois fois par jour du chocolat, que l'on accompagne de fromage et de confitures. La boisson la plus commune est l'eau, et parfois la chicha. Le vin est très-rare, et on le regarde comme aussi funeste que l'eau-de-vie. L'on a raison : ces deux liqueurs sont très-dangereuses à Bogota; on ne peut en user qu'avec une modération extrême. On fait plusieurs repas par jour. A sept heures du matin on mange de la viande et on boit du chocolat, à dix heures on mange de la soupe; on dîne à deux heures, on goûte avec du chocolat à cinq heures, et l'on soupe à dix heures. Les gobelets d'argent sont communs, tout le monde en a un. On ne connaît pas les serviettes; la nappe est de rigueur. Pour boire l'eau on se sert par préférence de pots de terre; ordinairement il n'y en a qu'un pour tous les convives. L'usage est de se laver les mains après le repas, de fumer, et de dormir. Cette coutume est tellement générale, qu'à trois heures le silence le plus profond règne dans toute la ville, de même que dans toutes celles qui sont habitées par des Espagnols.

Quelques personnes ont sans doute entière-

ment adopté les manières et les usages européens; ce n'a été néanmoins qu'après de fréquens voyages à la Jamaïque qu'elles ont renoncé à leurs habitudes; mais ce n'est pas chez les cosmopolites qu'il faut étudier les mœurs d'un pays.

Il n'y a pas à Bogota dix négocians qui possèdent 100,000 piastres; on n'y compte pas cinq personnes, vivant de leurs rentes, qui aient un capital beaucoup plus fort. Les fortunes les plus communes sont de 5 à 10,000 piastres. Comme presque tout le monde a une boutique, le petit négoce qu'on fait triple au moins les revenus.

Les boutiques, surtout celles des pharmaciens, sont resserrées, sales et sombres; le jour n'y pénètre que par la porte. Cependant ce sont les lieux de réunion les plus fréquentés par les oisifs. Assis sur son comptoir, fumant sans cesse, répondant laconiquement à ceux qui viennent acheter, le marchand colombien ressemble beaucoup à ceux de Smyrne ou d'Alep.

Les divertissemens sont les bals, les masca-

rades, les combats de coqs et de taureaux, quelquefois le spectacle, et le plus souvent les jeux de hasard; on y risque jusqu'à 10,000 piastres.

En 1823, la passion des habitans de Bogota pour le jeu fut sur le point de devenir un objet de spéculation pour un étranger qui voulut établir un tripot sur le même pied que ceux de Paris. Ses dispositions étaient faites, tout était prêt, il allait ouvrir sa maison à la cupidité des joueurs, lorsque le vice-président le menaça de le faire punir avec la dernière rigueur s'il ne sortait pas de la ville. Les mêmes menaces furent faites aux propriétaires du *trente et quarante* établi à Quito et à Carthagène; mais elles restèrent sans effet.

Les habitans de Bogota aiment à se réunir; la société n'offre pas encore chez eux l'agrément qu'on y trouve en Europe, parce que tout le monde fume beaucoup, et par conséquent cause peu. Dans quelque temps, cette manie ne subsistera plus. Déjà les femmes quittent insensiblement l'usage du tabac; c'est un sacrifice que les officiers anglais obtiennent d'elles;

en justifiant leur partialité pour les dames anglaises, par ces seuls mots : *Elles ne fument pas.*

La pompe qu'on déploie dans les processions, et la multitude des fêtes de l'Eglise, contribuent principalement au délassement du peuple.

La Fête-Dieu est celle que l'on célèbre avec le plus d'éclat à Bogota. La veille on l'annonce par des feux d'artifices. L'on construit quatre autels richement ornés à chaque coin de la grande place, où la procession doit passer, pendant que, par un singulier mélange du saint et du profane, on dispose de tous côtés des mâts de cocagne, des marionnettes, et une infinité de cages remplies d'animaux rares et curieux. Les réjouissances et les jeux cessent quand la cloche, signal de l'approche de la procession, se fait entendre. Tout le monde ôte son chapeau et s'agenouille dans les rues.

En tête de la procession, des hommes traînent des cabriolets; dans l'un est le roi David, la tête de Goliath à la main; dans l'autre Esther; dans un troisième (1), Mardochée. Joseph paraît

(1) On n'en compte pas davantage dans la ville, encore

ensuite sur un cheval richement caparaçonné, un nombre infini de gardes le suivent; ceux-ci n'ont que des chevaux de carton entre les jambes. Tous ces personnages sont les enfans des plus nobles familles de la ville. On brigue fort l'honneur d'obtenir un rôle dans cette auguste cérémonie, et ceux qui ont le bonheur de faire désigner leurs enfans pour y représenter, ne négligent aucune espèce de dépenses, rivalisent de luxe, emploient les perles, les diamans, les émeraudes, les rubis, et ne savent qu'imaginer pour rendre le costume des acteurs plus éclatant.

Le clergé s'avance lentement au milieu de la foule de fidèles qui remplissent la place. Les plus jolies filles de la ville marchent entre deux rangs de prêtres; les unes portent l'arche, les autres les pains de proposition; celles-ci, l'encens; celles-là, des corbeilles de fleurs : ensuite viennent de jeunes Indiens qui, au son d'une flûte et d'un tambour, exécutent des danses fort bizarres. Le cortége est fermé par un détache-

sont-ils de peu d'usage, parce que les rues sont en général mal pavées. D'ailleurs les frais de transport d'une voiture de Honda à Bogota sont énormes.

ment de troupes portant les armes et le drapeau renversés.

Cette fête est certainement la plus belle qu'on puisse voir en Amérique; les fêtes de Noël dans les pays chauds n'en approchent même pas. Elles offrent pourtant plus de charme et de plaisir; car, dans les rues et dans les maisons, elles sont une occasion de bals et de mascarades, que la fraîcheur des nuits rend fort agréables.

A Bogota les mœurs sont plus relâchées que dans les autres villes; il en est de même de toutes les capitales; les crimes y sont rares, l'ivresse n'y engendre pas d'excès, et pourtant le nombre des boutiques où l'on vend l'eau-de-vie et le chicha (bière indienne) est très-considérable, une feuille de chou en est l'enseigne, et on en voit partout.

Les habitans de Bogota sont doux, honnêtes, gais : leur gaîté n'est jamais vive ni pétulante. Il est peu de femmes qui ne soient jolies, et bien moins encore qui ne soient bien faites; leur costume singulier n'a de modèle nulle part.

Ici, comme dans le reste de la république, les deux classes de la société, les riches et les

pauvres, n'ont d'autre marque de distinction que la chaussure. Toutes les filles du peuple vont nu-pieds; chez la plupart c'est un moyen de plaire que plus d'une signora leur envie.

Ces mêmes femmes, grâces à leurs charmes, au caprice des hommes, ou à celui de la fortune, se trouvent quelquefois en état de passer tout-à-coup dans la classe des personnes qui sont chaussées; mais, par un bizarre préjugé, par une pudeur inexplicable, ce changement n'est jamais subit. On y prépare d'abord l'opinion par un costume étrange, taillé absolument sur le modèle et avec les étoffes des habits des religieuses; on appelle *béates* celles qui le revêtent. La coquetterie, le luxe s'emparent aussi de ce vêtement : un motif saint sert alors de prétexte; on veut obtenir, dit-on, la guérison d'un mari, d'un parent ou d'une mère; précieux privilége attaché à une coupe de robe qui sanctifie celle qui la porte, qui impose silence à l'opinion jalouse lorsqu'une jolie femme s'élève, et qui procure la santé sans autre changement dans les habitudes et la manière de vivre que l'obligation de ne choisir pour ses robes

que la couleur blanche ou marron, et de donner à ses vêtemens une forme non moins étrange que celle des habits dont on se couvre tous les jours.

Le goût éclairé que quelques hommes montrent pour les sciences et les lettres, a engagé le gouvernement à fonder une bibliothèque, qui peut renfermer 6000 volumes, un jardin botanique et un observatoire. Ces deux derniers établissemens sont absolument abandonnés : il y a trois imprimeries, rarement occupées, car elles n'ont à imprimer que deux gazettes par semaine, et quelques mémoires d'avocats.

On trouve très-peu de nègres dans la capitale; on ne se sert que de métis indiens pour domestiques; les mulâtres sont moins rares; les dames blanches sont sans préjugé pour leur couleur, et ne les voient pas, assure-t-on, avec indifférence.

Un étranger a beaucoup de peine à être servi convenablement par ses domestiques, surtout en voyage; car, difficilement compris par les gens de la campagne, ses valets deviennent ses interprètes, et par la familiarité avec laquelle les

hôtes les traitent, ses égaux, parce que ceux-ci mangent ordinairement avec eux.

Il n'est pas aisé de dire quelle est l'opinion politique des habitans de Bogota : ainsi que tous les hommes qui vivent dans les capitales, ils sont frondeurs, parce qu'ils voient de trop près le jeu du gouvernement ; mais ils sont moins pour lui des ennemis dangereux que des spectateurs indifférens à sa chute ou à sa durée. Pourvu qu'ils ne paient pas de contributions, et qu'ils censurent, ils se croient libres. Après avoir donné l'impulsion révolutionnaire, cette capitale dorénavant la recevra des provinces, et tout ennemi qui sera maître de la plaine entrera dans Bogota.

On a parlé de fonder à Cucuta la capitale de la république : ce projet est injuste et mal conçu ; on n'obtiendra par là qu'une ville solitaire comme Washington ; la vie et le mouvement resteront à Bogota. On immortalisera le nom de Bolivar, l'on n'aura jamais une belle ville, on ne les improvise pas plus que les empires. Ces idées gigantesques, bonnes dans les discours apologétiques, n'ont réussi qu'une seule

fois, et dans une monarchie absolue, en Russie, encore la position y prêtait-elle, car, pour Constantinople, depuis long-temps Rome n'était plus dans Rome, elle se trouvait partout où campaient ses légions.

Bogota est donc jusqu'à présent le siége du gouvernement, l'on y peut mieux qu'ailleurs connaître les revenus et les ressources de la république : on va les détailler.

CHAPITRE XII.

Finances. — Eau-de-vie. — Postes. — Papier timbré. — Alcavala. — Contributions directes. — Guerre. — Armée. — Places fortes. — Marine. — Relations étrangères.

La fortune des particuliers, base de celle du gouvernement, monte : 1° à huit millions de piastres, que donnent annuellement les produits du sol; on ne comprend dans ces produits que les grains, les légumes, et les fruits; 2° à huit millions de denrées exportées, comme tabac, cacao, indigo, etc., etc., etc.; 3° à deux millions de métaux, donnés aux étrangers en paiement de marchandises.

Le total de ces sommes, étant de 18,000,000 de piastres, donne, en supposant ce calcul exact, et la population forte de deux millions sept cent mille âmes, une somme de 33 fr. 33 c., par individu, sur laquelle le gouvernement pré-

lève 9 à 10 francs; le reste sert à l'habillement et à la nourriture (1).

L'état d'esclavage d'une grande partie du peuple explique comment des hommes peuvent exister avec un si modique revenu; d'un autre côté, leur excessive sobriété, la simplicité de leurs vêtemens, la vie solitaire qu'ils mènent, l'abondance de leurs champs, et le bienfait du climat, qui leur permet de recueillir sans peine tous les fruits de la terre, sont des moyens d'économie qui les empêchent de sentir leur misère.

En détaillant les branches du revenu public, on en connaîtra la situation, qui n'est pas brillante.

Le code des douanes (2) qui, simplifié, semble devoir être religieusement observé, est foulé aux pieds par tous les citoyens. La contrebande se fait avec une effronterie extrême; si elle est moins active dans l'intérieur, en revanche, dans les ports, sûre de l'impunité, elle en est venue au point de n'avoir plus besoin de

(1) *Voy.* les notes v et vi.

(2) Memoria del senor Castillo, ministro de hacienda.

mystère. C'est pourquoi les droits de douane qui, établis sous le gouvernement espagnol à dix-huit pour cent sur l'importation, et à douze pour cent sur l'exportation, rendaient environ huit cent mille piastres par an à la Guayra et à Carthagène, n'y produisent plus que les six huitièmes de cette somme, soit par le défaut de commerce, soit par l'infidélité des employés.

Les tabacs donnent tout au plus un résultat suffisant pour l'entretien de l'administration : il y a quelque temps le gouvernement fut obligé de faire vendre celui qui se trouvait dans l'entrepôt de Tunja, parce qu'il devenait inutile et pouvait se gâter en restant trop long-temps dans les magasins ; l'activité de la contrebande ayant empêché d'en avoir le débit.

Le droit sur les eaux-de-vie, jadis objet de monopole, et dont la fabrication a été déclarée libre, n'a pas produit au gouvernement les avantages qu'il en attendait ; il a déterminé parmi les habitans une passion funeste pour les liqueurs fortes, par la plus grande facilité qu'il a donnée de la satisfaire.

Le ministre des finances a cru trouver la cause de la modicité du produit de cette branche des contributions, dans l'introduction des eaux-de-vie étrangères, et en a demandé la prohibition, que le congrès décrétera sans doute. La fraude seule a nui au revenu des licences; chacun jouit du bénéfice de la loi, en fabriquant une quantité moindre que celle qu'elle désigne. La surveillance peut si difficilement s'étendre dans les bois et les montagnes, que tout le monde distille de l'eau-de-vie, et que peu de personnes paient les droits.

Le revenu des postes suffit à l'entretien de l'administration; le commerce étant peu considérable, la correspondance est peu active. Le service des postes établi par les Espagnols, depuis l'extrémité de la Californie jusqu'à Buénos-Ayres, se fait exactement dans la Colombia. Chaque semaine, il part un courrier pour l'une des trois grandes divisions de la république (1).

L'impôt du papier timbré n'a pas été le moins

(1) *Voy.* la note VII.

productif, à cause de l'obligation prescrite de s'en servir pour les pétitions. Les réclamations étant nombreuses et la fraude impossible, le gouvernement a tiré des sommes assez considérables de cette branche d'impôts.

L'alcavala, réduit à deux et demi pour cent sur les marchandises étrangères, donne peu de chose à cause de la corruption. La loi sur la contribution directe, étant mal comprise et n'étant pas précédée ni accompagnée d'un cens et d'une description exacte des biens, n'a reçu aucune exécution; on a fini par la suspendre.

L'exactitude de ces renseignemens tirés des discours prononcés par les ministres à l'ouverture du congrès de 1823, est aisée à vérifier au moyen de l'état des recettes et des dépenses du trésor public pendant l'année 1822. En publiant ce document précieux, on regrette qu'il n'offre la situation que d'une partie seulement des finances de la république, lacune au reste impossible à remplir, parce que la plupart des provinces s'imposent extraordinairement pour payer leurs dépenses locales, et ne font imprimer aucun budget.

RECETTE.

	Piastres	Réaux
Alcabala	56,440	1/2
Tributs (arriéré)	7,369	3/4
Neuvièmes des dîmes	23,889	7
Invalides	123	4 1/2
Quints	578	5 1/4
Demi-annates séculières	19	2 1/4
(Droits que paient les employés en recevant leurs brevets.)		
Fonte de l'or	272	1 1/4
Terres	1,303	4 1/2
Salines	106,607	
Papier timbré	16,779	1 1/2
Eau-de-vie	749	7 3/4
Poudre	156	2
Confiscation	506	4
Reliquats de comptes	84	1
Amendes	100	
Arènes de combats de coqs	528	3
Excédans de la monnaie	125,000	
Améliorations	205	5 3/4
Vente de mercure (140nc.)	24	3/4
Dépôts et cousignations	134,500	
Versemens de la caisse de Honda	424	3 3/4
— d'Antioquia	2 6,288	6
— de Carthagène	1,994	1/4
— de Rio-Hacha	15	2
— de Sainte-Marthe	1,692	4
— de Caracas	300	
Emplois	53	
Excédant des recettes	4,804	
Temporel	10,850	2 1/2
Grandes vacances	42,830	2
Petites vacances	22,113	4 1/2
Demi-annates ecclésiastiques	859	4 3/4
La cruzada	1,481	1 1/4
A reporter	588,944	4 1/2

DÉPENSE (1).

	Piastres	Réaux
Appointemens du président	5,873	3/4
— du vice-président	16,500	
— des ministres et de leurs employés	31,066	6 1/4
— de la haute-cour de justice	6,603	5
— des finances	9,243	7 1/2
— du trésor public	6,908	4 1/4
— de l'intendance du départ. de Condinamarca	4,530	5 1/4
— de la cour suprême	17,327	2 1/2
— des curés	489	4 1/4
(Autrefois la couronne d'Espagne donnait aux curés des gratifications sur le produit des dîmes.)		
— des sacristains	162	1/4
— des curés des Indiens	1,235	4
Dépenses générales	993	3 1/4
Emprunts	1,069	7 3/4
Remises du trésor	923	7 1/2
Appointemens	1,123	3 3/4
Réjouissances publiques	47	
Papier timbré	261	6 1/4
Achat de papier blanc	3,291	
Payé à la caisse de Honda	423	7
— de Carthagène	1,282	2
— de Sainte-Marthe	1,044	6 3/4
Appointemens des gouverneurs et des juges politiques du départ.	385	4 3/4
Solde des troupes	16,395	5 1/4
Invalides	278	3
Pour la guerre	166,500	
Ouvriers et ateliers	41,300	
Achat de fer	2,981	1 3/4
— de nitre	5,837	
A reporter	343,380	7 1/4

(1) L'obscurité qui règne dans l'énoncé des motifs de la recette et de la dépense n'a pas permis toujours de les traduire dans des termes nalogues à ceux dont on se sert dans notre comptabilité.

RECETTE.

	Piastres.	Réaux
Report	588,944	4 1/2
Indult	151	6
Tabac	5,093	7 1/4
Don gratuit	4,083	5 1/2
Emprunt	159,095	5
Appointemens du clergé	3,505	1 1/4
Sequestre	12,122	7 3/4
Neuvième de consolidation	26,876	1
Bénéfices	10,866	1/4
Neuvième et demi des fabriques des églises.	6,017	3
Dépôts	2,790	3 1/4
. . . . .	4,297	7
Séminaire	143	1 1/4
Mont-de-piété militaire	72	4 1/4
— civil	140	
Hôpitaux sans destination	1,742	3 3/4
Courriers	672	5
Fausse monnaie	831	6 1/2
Legs obligés	89	5
Couvens supprimés	122	1 1/2
Contribution directe	24,666	6 3/4
Mine de Baja	221	3/4
Total	852,547	6 3/4
Ou environ	4,262,739 fr.	

DÉPENSE.

	Piastres.	Réaux
Report	343,380	7 1/4
Achat de vivres p. l'armée	9,239	6
— de fusils	1,170	
Frais de transport	2,000	
Rations et bagages	2,290	1 1/4
Habillement des troupes	30,051	3/4
Médicam. pour les troupes	1,628	1/2
Envoyé à l'armée du sud (Bolivar.)	53,065	
— à l'armée du nord	33,743	4
— à l'armée d'Ocana	2,100	
Frais d'impression	4,555	3
Aux factoreries de tabac	19,385	4 1/2
Dépense pour les envoyés	13,443	6 1/2
Dette étrangère	15,177	6 1/2
Commission de révision de la dette nationale	725	1 1/2
Enseignement mutuel	1,359	6
Bourses	504	
Retraites	345	6 1/4
Envoyé à l'intendance de Zulia	69,725	6 3/4
— de la Magdaléna	67,134	1
— de Boyaca	6,000	
— de Mariquita	1,000	
Dépenses du palais	799	7 3/4
Pour réparations	1,000	
Pour arrangement des chambres	1,000	
Dépôts	84,000	
Terres	128	4
Fausse monnaie	794	2
La Cruzada	150	
Payé sur les revenus du tabac	3,303	7 3/4
Séminaires	40	
Fabrique des églises	113	2 1/2
Bibliothèque	334	5 1/4
Temporel	1,613	4 3/4
Emprunts	51,023	
Revenus consolidés	4,101	6 3/4
Sequestre	1,172	6
Total	827,501	2 3/4
Ou environ	4,137,506 fr.	

en comptant la piastre à 5 fr.

D'après ce résultat, la balance serait en faveur des recettes de 125,233 francs, mais le ministre colombien a oublié dans le compte général de débiter le trésor de plusieurs millions provenant, d'une part, de la retenue du tiers opéré tous les ans sur les appointemens, de l'autre, des fournitures de tous genres obtenues par voie de réquisition. Ces objets réunis forment un arriéré fort considérable, que les emprunts contractés avec les Anglais sont destinés à liquider; car les recouvremens que le gouvernement pourrait avoir à faire, et dont la valeur s'élève à 654,294 fr., seraient insuffisans pour faire face à cette liquidation; d'ailleurs ils se composent en grande partie des anciennes créances du gouvernement espagnol, et les patriotes peu éclairés les regardant comme acquittés par le seul fait de la révolution, ne veulent pas payer une dette monarchique au gouvernement républicain.

Les autres ressources du gouvernement sont encore moins importantes : en effet, au commencement de 1823, il n'y avait à la monnaie de Bogota que 7,022 castillans six tomines de

platine, et 2,276 castillans d'or, qui, à 12 fr. chaque représentent 27,312 fr.

Aussi avant que les Anglais lui eussent avancé près de quarante millions de piastres, le nouveau gouvernement, privé de la plupart de ses revenus, en était réduit, pour remplir le trésor, aux emprunts forcés, aux dons patriotiques, et à toutes ces mesures révolutionnaires qui pallient le mal sans le guérir, et qui, d'un autre côté, l'empirent par l'arriéré.

Cependant, avec l'argent qu'il avait obtenu des plus riches citoyens, les objets en nature qu'il avait fait fournir par les particuliers moins aisés, il se vit en état de terminer une guerre assez dangereuse que lui faisait Morales, et de donner à l'armée du Sud des secours pécuniaires, suffisamment pour entrer au Pérou, où elle a trouvé *une solde, des habits et des vivres*, qui, sur le point de lui manquer sur le territoire de la patrie, pouvaient occasioner un soulèvement.

Ces miracles montrent que les membres du gouvernement ne manquent pas de talent et

d'audace. Le ministre de la guerre, surtout, n'est pas le moins occupé et le moins embarrassé; il est vrai qu'il a parfois surmonté les obstacles, en permettant aux soldats de se fournir de ce qui leur manque chez ceux qu'ils sont chargés de défendre; d'ailleurs, une armée qui n'a rien de l'organisation des nôtres, dépense beaucoup moins que celles de l'Europe.

Les soldats qu'on appelle grenadiers, dragons, hussards, n'ont rien de l'uniforme des nôtres; rarement ils possèdent plus d'un habit, d'une chemise et d'un pantalon de toile bleue; ils ne portent ni bottes, ni souliers; coutume qui a l'avantage d'habituer les soldats à marcher dans les lieux les plus difficiles sans se blesser, et qui leur donne une supériorité terrible sur les Européens, dont les pieds, facilement écorchés lorsque leurs chaussures se déchirent, les empêchent de suivre l'armée.

Les fantassins sont armés de fusils, les cavaliers de lances; un petit nombre, de fusils et de sabres.

La république possède cinquante mille fusils, qui sont dans le plus triste état, tous de fabrique anglaise et de la plus mauvaise qualité.

La ration est fixée par la loi à une livre de viande, une livre de pain, et à quatre onces de riz par homme; cependant elle se compose rarement d'autre chose que de bananes.

La solde des troupes, dont le gouvernement retient un tiers, a été fixée par mois ainsi qu'il suit :

Général en chef,	500 piastres.
Général de division,	400
Général de brigade,	300
Colonel,	200
Lieutenant-colonel,	150
Chef de bataillon,	100
Capitaine,	60
Lieutenant,	40
Sous-lieutenant,	30
Chirurgien,	50
Chapelain,	40
Sergent 1er,	18
Sergent 2e,	15
Caporal 1er,	12
Caporal 2e,	11
Tambour,	11
Soldat,	10

On comptait, en 1821, 22,975 hommes sous les drapeaux. Ce nombre, dans ces derniers temps, s'est élevé jusqu'à 32,466 hommes : 25,750 d'infanterie, 4,296 de cavalerie, et 2,520 d'artillerie; on comprend dans ceux-ci 400 ouvriers [1].

Chaque département a un commandant général, dont l'état-major se compose d'un chef, de deux adjudans et de deux secrétaires; les commandans des provinces et des places qui se trouvent dans les départemens en font partie.

L'infanterie est divisée en bataillons; il y en a vingt-cinq de ligne, et cinq de troupes légères. Tous sont composés de huit compagnies. Dans chaque bataillon de la ligne, on compte une compagnie de chasseurs, une autre de grenadiers, et six de fusiliers. Chaque compagnie est de cent soldats et quatre officiers.

La cavalerie renferme vingt-quatre escadrons. Les six escadrons qui forment la garde du président composent une brigade.

[1] Memoria del ministro de la guerra.

Chaque escadron a trois compagnies pour la tactique ancienne et deux pour la moderne. Les premières ont cinquante soldats et trois officiers; les secondes, quatre-vingts soldats et quatre officiers.

Des quatre escadrons, il y en a dix huit de ligne, sous la dénomination de dragons, de lanciers; et six de hussards légers.

L'artillerie, quoique plus régulièrement tenue que les autres armes, est dans un état voisin de la désorganisation; cependant elle est vêtue en drap, et son uniforme est européen. Elle est en garnison dans les places maritimes.

Pour l'artillerie légère, on n'en a pas encore établi. Deux ou trois officiers représentent ce qu'on nomme le corps du génie.

La garde du président est de deux bataillons d'infanterie et de six escadrons de cavalerie.

C'est un corps dans lequel on incorpore les soldats qui se sont le plus distingués à l'armée. Pendant la dernière guerre, on y a fait entrer deux bataillons et un escadron.

L'armée est entièrement dévouée au gouvernement actuel, moins peut-être par amour

des institutions sur lesquelles il est fondé, que par attachement pour les hommes qui l'ont établi; car, si Bolivar demandait la couronne à ses soldats, tous l'élèveraient sur le pavois.

Les soldats de la Colombia, assez disposés à enfreindre les lois sévères de la discipline, en revanche sont peu difficiles pour la solde. Rarement elle est une cause d'émeute parmi eux. Aujourd'hui même, ils se contentent d'en toucher les deux tiers.

Les soldats des Andes n'ont pas autant de vices que ceux des plaines. Moins portés qu'eux à la cruauté et au pillage, ils sont plus sujets à s'enivrer. Tous néanmoins ignorant les devoirs imposés ailleurs aux militaires, vivent parfois dans leur pays comme s'ils l'avaient conquis. On remarque qu'ils commettent surtout des désordres lorsqu'ils ont à leur tête des officiers étrangers, parce que ceux-ci, pour faire oublier leur origine, n'ont que trop souvent recours à une indulgence coupable; moyen sûr de se faire adorer du soldat : en effet, guidé par eux, il se bat avec une aveugle confiance.

Les Colombiens apprennent avec beaucoup

de facilité les manœuvres et les évolutions; la plupart des officiers instructeurs sont allemands; les conscrits les aiment mieux et les écoutent plus volontiers que les officiers du pays, qui emploient trop fréquemment les châtimens corporels.

Fort récalcitrans lorsqu'on les envoie à l'armée, les Colombiens prennent bientôt l'esprit militaire et de l'attachement pour une profession qui donne beaucoup de priviléges et une considération si grande, qu'avec le moindre grade on peut faire trembler un village entier.

Les habitans des plaines sont très-bons pour la cavalerie; le choc de leurs escadrons est terrible; mais, éprouvent-ils quelque résistance, comme les Arabes ils se dispersent sur-le-champ, et ne se rallient pas aisément. Les hommes de la Cordillère soutiennent le feu avec sang-froid; mais on les estime peu dans les guerres de siége. On préfère y employer les nègres des plaines.

En résultat, les soldats colombiens sont patiens, sobres et robustes. Les fatigues, les pri-

vations, le bivouac, rien ne les incommode, pourvu qu'on ne les fasse point passer brusquement du climat glacé des montagnes dans les plaines brûlantes ou dans les villes de la côte; car un changement subit de température leur est aussi funeste qu'aux Européens.

Ce qu'on appelle milice n'est que la réunion mensuelle de quelques malheureux Indiens, qu'on arrête le dimanche au sortir de la messe pour les exercer à un art qui leur répugne. Les milices des villes sont plus régulièrement exercées, et elles peuvent être considérées sur le même pied que l'armée de ligne, avec cette différence que, composées de bourgeois la plupart mécontens, elles sont beaucoup moins redoutables.

Les Espagnols tenaient les places fortes dans un si bon ordre, que si elles étaient mieux défendues, leurs remparts, en bon état, les rendraient encore imprenables; mais, projectiles, hommes, connaissance de la défense des places, tout manque; et c'est à les attaquer et à les prendre que les Espagnols réussissent toujours. C'est dans ces places seulement qu'on trouve

un parc d'artillerie, des magasins assez bien garnis, et des casernes; partout ailleurs, le soldat se loge comme il peut.

Près de Bogota et de Quito, le gouvernement a deux fabriques de poudre, insuffisantes pour ses besoins; les Anglais y suppléent.

La marine de la Colombia est composée de dix-neuf bâtimens de guerre (1), savoir : six corvettes, sept bricks et six goëlettes. On sent qu'elle ne peut pas être d'une grande utilité pour défendre mille lieues de côtes : cependant elle a rendu d'importans services dans la guerre de Morales, en bloquant Maracaïbo. Le gouvernement n'a pas méconnu le besoin qu'il avait d'une force maritime, et il a demandé pour la rendre respectable, 4,770,845 piastres, 2 réaux; mais où trouver cette somme?

Si un grand nombre d'Anglais ont pris du service dans l'armée de terre, beaucoup de Français se sont engagés dans la marine colombienne; ils en ont même établi tous les succès, habilement secondés par le mulâtre Padilla, qui en est le commandant en chef.

(1) Memoria del senor Castillo.

C'est en faveur de tous ces étrangers que l'on a rendu une loi qui leur accorde, au bout de deux ans de séjour dans le pays, les droits de citoyen ; et, au bout de six mois seulement, les mêmes priviléges à ceux qui s'y marient, ou y achètent une terre de la valeur de six mille piastres.

Lorsqu'un peuple nouveau entre dans la grande société du monde civilisé, on est naturellement curieux d'apprendre ses dispositions pour les nations avec lesquelles il va établir des rapports d'alliance et d'amitié. En conséquence, je vais faire connaître celles des Colombiens.

Leurs affections sont de deux sortes comme ailleurs; les unes appartiennent au gouvernement, les autres au peuple.

Mille habitudes lient les Colombiens avec l'Espagne, et leur font désirer ardemment qu'elle reconnaisse leur indépendance, d'autant plus qu'ils redoutent beaucoup le caractère inflexible de ses habitans.

Le peuple prononce aussi avec respect le nom de Rome; cette ville est toujours pour lui la cité sainte.

Les Etats-Unis avaient cru, par la proximité de la république, tenir le premier rang parmi les puissances amies du nouvel Etat; ils se sont étrangement trompés; les Anglais les ont fait ranger à la suite des nouveaux gouvernemens indépendans, de manière qu'ils se trouvent à peu près sur la même ligne de considération que le Pérou, le Chili, et Buénos-Ayres.

Les empires du Mexique et du Brésil ont donné quelque temps de la jalousie et des craintes, mais la chute du premier et l'éloignement du second les ont dissipées.

Le Pérou, par sa proximité, a fixé plus particulièrement l'attention de Bolivar. Dans une entrevue qu'il eut, en 1822, avec S. Martin, au sujet de l'occupation de Guayaquil, le général chilien lui proposa de consentir à l'élection du prince de Saxe-Cobourg pour roi du Pérou; Bolivar parut favorable à ce projet; mais S. Martin ayant perdu le protectorat, Bolivar regarda ses engagemens comme rompus, et jugeant qu'il était temps de donner aux affaires d'un pays limitrophe de la république qu'il fondait une direction moins favorable aux

vues des étrangers, il y entra avec son armée.

La puissance de l'Angleterre est sans rivale dans la Colombia; on n'y connaît que ses flottes; ses marchandises sont achetées presque exclusivement; ses facteurs, ses commis se rencontrent partout, et ses soldats ont contribué dans cette république, au succès de la cause des indépendans.

Ces liaisons avec l'Angleterre n'ont pas commencé seulement depuis quelques années, elles datent presque du temps de la fondation des colonies espagnoles; car, à mesure que la métropole augmentait les lois prohibitives, l'audace des contrebandiers anglais croissait [1]. Les Américains avaient donc sans cesse des relations avec eux; l'Espagne les avait rendues plus actives à différentes époques, et surtout en 1796, par des lois qui les autorisaient ouvertement.

L'année suivante elles eurent un caractère d'intimité plus grand encore [2]. Des mécontens des colonies espagnoles, prenant la qualité de

[1] *Voyez* Ulloa.

[2] Journal af a résidence and Travels in Colombia during the years 1823 and 1824, by capt. ch. Stuart Cochrane, p. 280, t. 1.

députés de l'Amérique, chargèrent Miranda, le 22 décembre 1797, de demander au cabinet anglais de protéger leur indépendance, avec promesse de leur part de lui donner une somme de 750,000,000 francs, l'isthme de Panama et les Florides. Cette dernière cession de territoire était destinée aux Américains du nord en paiement d'un corps de troupes qu'ils devaient fournir. Le général Miranda était désigné pour commander l'expédition.

Ce choix et ces conditions ayant convenu à M. Pitt, ce ministre eut avec Miranda une conférence en janvier 1798 : un plan fut arrêté entre eux ; l'exécution devait en être prompte, car, dans une lettre écrite le 6 avril 1798 à M. Hamilton, des États-Unis, Miranda se félicitait du prochain affranchissement de son pays ; et dans une autre lettre du 19 octobre, il en parlait avec des espérances encore plus vives, et annonçait même qu'on n'attendait plus que la décision du président. Cette correspondance nous apprend que le gouvernement anglais s'était engagé à fournir l'argent et les vaisseaux, et qu'on espérait que les États-Unis donneraient dix mille

hommes de troupes. M. Adams, alors président des États-Unis, n'envoya aucun secours, et l'expédition n'eut pas lieu.

On ne s'en occupa plus jusqu'en 1801, époque où M. Addington, aujourd'hui vicomte Sidmouth, devint premier ministre. Sous son administration on reprit les anciens projets sur l'Amérique espagnole; on rédigea les plans de campagne; on fit même des préparatifs, que le traité d'Amiens vint interrompre.

En 1803, la guerre fut déclarée. M. Pitt, replacé à la tête du ministère anglais, donna de nouveau suite à ses projets sur l'Amérique du sud. Lord Melville et sir Home Popham furent chargés de se concerter avec Miranda pour le plan d'exécution.

Les affaires du continent et une expédition fort considérable dirigée à la même époque contre Buénos-Ayres (1), à l'insu de Miranda, suspendirent la mission qu'on voulait confier à ce général. Les mécontens de Vénézuéla et de la

(1) En 1806, le général Beresfort et sir Home Popham s'emparèrent de cette ville par surprise; mais un an après, les Anglais battus sous Witlock, furent obligés d'abandonner leurs conquêtes.

Nouvelle-Grenade, réfugiés aux États-Unis et à l'île de la Trinité, n'attendant plus de secours de l'Europe ni même de l'Amérique du nord, à cause des arrangemens qui avaient eu lieu au sujet de la Louisiane, voulurent affranchir par eux-mêmes leur patrie. En 1806, Miranda partit pour Caracas avec quelques faibles secours : j'ai raconté précédemment l'issue de cette expédition.

Lorsque la révolution éclata en 1810, on se rappela donc moins les ravages des amiraux et des flibustiers anglais, et l'attaque sur Carthagène, par Vernon, en 1740, que les secours qu'on pouvait attendre de leur pays.

Il en fournit de tous les genres et à crédit : armes, soldats, bâtimens, tout arriva en Amérique. Dons chers et onéreux ! l'opportunité les faisait trouver précieux ; on oubliait que Buénos-Ayres avait vu le pavillon britannique flotter sur ses murailles.

La conduite des Anglais servit merveilleusement les vues de leur gouvernement. Partout frondeurs impitoyables pour les cérémonies du culte catholique, ils y assistèrent dans

la Colombia avec une exactitude et une dévotion égales à celle des plus zélés Catholiques.

D'un autre côté, instruits de la misère qui couvrait les provinces de l'Amérique méridionale, les négocians de la Grande-Bretagne ne se ruinèrent pas en apportant des étoffes très-belles, de riches dessins, des bronzes magnifiques; ils commencèrent par populariser leurs marchandises, en en fabriquant de très-communes, sans être pourtant de mauvaise qualité, et fines en apparence, à cause du lustre qu'ils savaient y donner; ce furent les seules qu'ils apportèrent, pour que l'habitude liât les nations par l'appât *du bon marché*, un des plus puissans moyens de monopole. C'est ainsi qu'ils établirent une admirable progression, dont le point de départ fut un réal, en attendant que le préjugé et l'orgueil le fissent monter à des onces d'or; certains que le commerce ne tomberait jamais au-dessous du premier point d'où il était parti, si les fortunes, au lieu d'augmenter, diminuaient. Ce calcul était juste. Les colonies quittèrent peu à peu leurs goûts espagnols pour prendre ceux des Anglais, et la

Grande-Bretagne se mit en position d'accaparer par son industrie seule les dépouilles de l'Amérique, sur le point d'être enlevées par la concurrence des nations.

La prévoyance alla plus loin : on devina l'avantage que les Américains du nord pouvaient retirer du fret de leurs bâtimens avec des nations qui n'avaient point de marine; on effraya les Américains espagnols par la crainte des pirates. Les Anglais leur persuadèrent aisément que leurs navires étaient les meilleurs; ils poussèrent les attentions jusqu'à les leur envoyer pour recevoir leur argent au modique prix de un et demi pour cent, et porter leur personne gratuitement à la Jamaïque. On ne se borna même pas à de si tendres soins, on les fit convoyer; de sorte que l'habitant de la Colombia fut enchanté de trouver chez la même nation et à sa porte, ses marchandises, des bâtimens pour les transporter, et des frégates pour les défendre.

L'antipathie religieuse et nationale fut donc surmontée. La reconnaissance lia les peuples, et l'on reçut les hérétiques comme des frères. Dès qu'ils furent dans le pays, ils disposèrent

habilement leurs comptoirs, ils en placèrent partout, ils répandirent partout leurs marchandises, leurs modes, leurs vêtemens, pour s'introduire dans le pays sans être remarqués. On adopta dans l'armée leur uniforme, à l'exception de la couleur sanglante de leur habit de guerre, à laquelle on préféra celle de l'uniforme français. La Colombia eut des journaux anglais pour diriger l'opinion politique, comme elle avait des vaisseaux anglais pour protéger son commerce.

Les Colombiens avaient été reçus avec générosité à la Jamaïque; ils y prirent quelques habitudes anglaises, et en voyant cette île opulente, ils s'imaginèrent facilement ce que devait être le colosse de l'Angleterre.

Le premier sentiment des patriotes voyageurs fut l'admiration; le second, la crainte.

Les Anglais le pénétrèrent; ils promirent aux Colombiens effrayés de la dernière révolution d'Espagne, de les protéger et de leur prêter leur appui. Pour en obtenir la garantie, on se trouva trop heureux de leur abandonner tous les revenus de l'Etat; les salines, les émeraudes, la

pêche des perles, les terres des Missions, les bateaux à vapeur, les emprunts, tout fut livré ou demandé aux Anglais.

Des avantages aussi précieux devaient les lier irrévocablement à la cause de l'indépendance. Le gouvernement colombien en eut bientôt la preuve.

(1) Au commencement de la révolution américaine, les commandans en chef des forces navales anglaises en station au Callao et à la Jamaïque, étaient les seuls agens chargés de faire respecter les sujets de la Grande-Bretagne auprès des gouvernemens qui se succédaient. Ces commandans donnaient aux capitaines de bâtimens de guerre placés sous leurs ordres, un pouvoir discrétionnaire, en les autorisant à capturer, suivant l'urgence des circonstances, les navires des patriotes et des royalistes. L'Amérique espagnole ressortissait, sans le savoir, au conseil de l'amirauté anglaise.

En 1823, le gouvernement britannique, mu

(1) *Voyage au Chili et au Pérou*, par le capitaine B. Hall, 1825, trad. t. I, p. 34-35.

par un sentiment de bienveillance pour les nouveaux Etats, restreignit l'immense juridiction attribué à ce tribunal maritime, en envoyant des consuls pour protéger plus légalement le commerce anglais dans les contrées dont il se proposait de reconnaître plus tard l'indépendance. Chose étrange! malgré ces marques mutuelles d'égard et d'amitié échangées entre les Anglais et les Colombiens, ceux-ci ne forment des vœux que pour la France; d'abord parce qu'ils y voient de nombreux consommateurs, ensuite parce que langue, littérature, mœurs, habitudes, religion principalement, tout les lie bien davantage avec les Français.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE Ier. — Départ de France. Les Açores. Côte des Etats-Unis. Norfolck. Washington. Calmes. Carthagène des Indes. Départ pour Bogota. Turbaco. Barranca. Route de Carthagène à la Magdaléna. 1

CHAPITRE II. — Départ de Barranca. Village de Ténériffe. Sembrano. Ile San-Pedro. Pinto. Santa-Ana. Monpox. Gouverneur de Monpox. Commerce de Monpox. Départ de Monpox. Margarita. Guama. Penon. Banko. Sierra-Ocana. Rejidor. Rio-Viejo. Morales. Vadillo. Habitans de la Magdaléna. Boca-Posario. San-Pablo. Pointe de Barbacoa. Garapata. Angustura. Naré. 28

CHAPITRE III. — Bras de la Magdaléna. La Miel. Rio-Negro. Guarumo. Promontoire de Garderia. Ecueils de Perico. Honda. Description de la Magdaléna. 56

CHAPITRE IV. — Route de Honda à Bogota. Rio-Seco. Venta-Grande. Montagne de Sarjento. Vallée de Guaduas. Billeta. Facatativa. Description de la plaine de Bogota. Saut de Tequendama. Pont naturel de Pandi. 69

CHAPITRE V. — Voyage dans la province du Socorro, située au nord de Santa-Fé de Bogota. 90

Pages.

CHAPITRE VI. — Etat du pays depuis 1498 jusqu'en 1781. Anciens habitans. Leurs coutumes. Leurs mœurs. Conquêtes commerciales. Conquêtes religieuses. Conquêtes militaires. Quésada. Dépérissement de la population indienne. Nègres. Leur sort. Mélange des races. Ports. Eglises. Villages. Villes. Mines. Agriculture coloniale. Agriculture européenne. Industrie. Repartimientos (fiefs). Encomiendas (commanderies). Tribut des Indiens. Gouvernement espagnol. Paix profonde. 133

CHAPITRE VII. — Révolte du Socorro. Mouvement de 1794. Vice-rois espagnols. Révolte de Caracas en 1810. Révolte de la Nouvelle-Grenade. Amar, vice-roi. Miranda. Bolivar. Monteverde reconquit Caracas. Bolivar passe à Curaçao. Il en sort; revient par Carthagène à Caracas; est défait; escalade la Cordillère; s'empare de Santà-Fé; va attaquer Castillo à Carthagène; est défait; passe à la Jamaïque. Ambition générale. Morillo soumet le pays. 169

CHAPITRE VIII. — Samanon, vice-roi. Soldats espagnols. Soldats américains. Bolivar rentre à Santa-Fé; passe à Quito; ensuite à Guayaquil. Caractères des principaux généraux. 190

CHAPITRE IX. — Nouveau gouvernement. Constitution de Cucuta. Division du pays en départemens. Renouvellement des Cabildos. Lois civiles. Justice. Congrès. Pouvoir exécutif. 216

CHAPITRE X. — Retour à Bogota. Puente-Réal. Mines de cuivre de Moniquira. Chiquinquira. Mines de sel de Zipaquira. 235

CHAPITRE XI. — Fondation de Santa-Fé de Bogota. Climat.

Pages.

Maisons. Ameublement. Cathédrale. Couvens. Hôpital. Colléges. Palais du président. Palais des députés. Palais du sénat. Prisons. Monnaie et Théâtre. Rues. Police. Marché. Pauvres. Promenades. Manière de vivre. Boutiques. Divertissemens. Fête-Dieu. Mœurs. Béates. Etablissemens scientifiques. Caractère des habitans. 249

CHAPITRE XII. — Finances. Eau-de-vie. Postes. Papier timbré. Alcavala. Contributions directes. Guerre. Armée. Places fortes. Marine. Relations étrangères. 285

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 84, lig. 7, au-dessus, *lisez :* au-dessous.
Page 92, ligne 19, assécher, *lisez :* dessécher.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

STALLSTUDY
CHARGE